LE MONDE
EN FIÈVRE
Reto Ray Schaffer

## La fuite à travers la vie

Bonjour Vietnam.
Bonjour, monde survolté.

Comme toujours, le jour commence bien avant son véritable commencement.
À peine les yeux ouverts, les pensées sont déjà de service.

Le théâtre de bureau d'hier a manifestement passé la nuit chez moi.
Il est encore là, quelque part dans ma tête, à bourdonner tranquillement.

La nuit avait été, pour un bref instant, un pays paisible.
Mais voilà que les nouvelles habituelles reprennent leur poste :

La guerre.
Les crises.
Les prix qui grimpent à la pompe.
Des kilomètres d'embouteillages pour un peu d'énergie.

Que reste-t-il alors de mon maigre salaire ?
Le revenu, lui, est à la traîne depuis des années.
D'une manière ou d'une autre, rien ne s'améliore vraiment.

Alors, vite encore un cappuccino sur le chemin du bureau.
Il faut bien s'accorder quelque chose.
Et voilà que je me brûle aussi la langue avec le café.

Puis :
Pointer.
Ouvrir les mails.
Sauver le monde.
Ou du moins mon salaire du mois.

Mon âme va de nouveau se brancher sur le desktop pour quelques heures.
Une forme moderne de fusion digitale.

Un travail idiot, peut-être — mais au moins, il rapporte encore un peu de fric.

Mais que se passera-t-il si ce travail est bientôt effectué par des algorithmes
et que mon emploi disparaît avec lui ?
Où trouverai-je encore de quoi vivre ?
Ne faudra-t-il pas, un jour ou l'autre, imposer ces machins d'IA,
quand plus personne ne trouvera même la plus misérable des tâches répétitives ?

Est-ce que j'arriverai encore à me sauver jusqu'à la retraite ?
Et restera-t-il seulement quelque chose de toutes ces cotisations
si les marchés, un jour, s'effondrent dans le vide ?

Je fixe l'écran,
comme si un reste de sens s'y était encore caché quelque part.

L'ordinateur travaille lentement.
Et pourtant, tout doit toujours aller plus vite.

Je fixe les abîmes les plus profonds du réseau de données
et manque presque de sombrer dans une méditation.

Dix jours de silence ?
Je n'en ai plus besoin.
Je peux m'y exercer chaque matin pendant le démarrage du système.

Oui, le voilà devant moi :
mon ordinateur lent.

Peut-être que ces machines
sont les planches sur lesquelles se joue le nouveau monde.

Shakespeare en aurait probablement tiré un drame.
Ou une simple promenade.

Des chiffres apparaissent.
Des lettres apparaissent.

Moi, j'aimerais simplement me dissoudre.

Ce qui se passe en ce moment dans ce monde
reste assez obscur.

Restera-t-il quoi que ce soit
de tous ces nombreux travailleurs appliqués ?
Ou bien la vie elle-même finira-t-elle par rester sur le carreau,
soigneusement classée et archivée
entre deux écrans
et des rayonnages humides, moisissants ?

Je me réfugie dans la pause,
vers la prochaine tasse de café brûlant.

Merde.
Ça brûle encore.

Ce n'était pas une bonne idée.
Mais à quoi d'autre suis-je censé me raccrocher ?

# Planète sous surveillance

Je suis assis dans un café de Gulshan et je regarde passer les femmes.

De magnifiques cheveux longs — mais ici, presque aucune femme ne montre ses jambes. Moi aussi, de temps à autre, je cherche mon petit Jannah, mon petit paradis, virginal ou non.

Devant la fenêtre, des voitures noires glissent, polies et assombries comme des secrets d'État roulants. Au-dessus des entrées de banques, sur les murs des villas, devant les cafés, presque à chaque coin de rue, des caméras sont suspendues. Rien d'agressif. Plutôt discrètes, presque serviables. Comme si elles voulaient dire : Nous veillons sur vous.

Je balaie attentivement la rue, les passants, les mouvements, et je me sens moi-même un peu comme Big Brother. Scène après scène, visage après visage, j'absorbe tout.

Beaucoup de gens, dans cette ville, aiment confondre sécurité et salut. Surtout les plus riches. Dans une ville comme Dhaka, la sécurité vaut de l'or. Quiconque a connu assez de circulation, de bruit, de jeux de pouvoir et d'incertitude finit un jour par confondre surveillance et sollicitude.

C'est probablement là que réside toute la séduction. Une caméra n'est jamais seulement une caméra. Elle est l'œil froid du système. Elle ne dit pas : Je te contrôle. Ce serait beaucoup trop honnête. Elle dit : Je te protège. Et parce que la peur est logée quelque part au plus profond des os, soigneusement refoulée et poliment dressée, les gens acquiescent docilement dès qu'ils s'en souviennent à nouveau.

Seulement, cette mesure ne protège pas vraiment de la violence. En revanche, elle s'infiltre silencieusement dans chaque sphère privée. Mais cela ne semble guère déranger qui que ce soit, tant que la cage est climatisée et que le café fraîchement moulu arrive à l'heure, à côté du journal.

Du moins, ici, personne ne réclame encore de crédit social. Aucun smartphone n'est encore désactivé parce que j'aurais dit quelque chose de faux sur le gouvernement. Le filet n'est pas encore assez serré. Mais le fil est déjà là. Là où la peur s'accouple au confort, le consentement pousse presque tout seul.

Brave peuple travailleur, me surprends-je à penser. Toujours bien obéissant. Toujours bien installé dans le confort, et donc loyal. Toujours disposé de telle sorte que personne ne s'approche trop du grand chef. Et, à un moment donné, plus personne ne dit rien. Non parce qu'il n'y aurait plus rien à dire, mais parce que le silence est devenu l'option la moins coûteuse.

Peu de choses ont changé au cours des cinq derniers millénaires. Le parchemin et l'écriture cunéiforme sont devenus papier, clavier et ordinateur portable. Autour du pharaon, il n'y a plus de scribes, mais des ministres, des managers, des généraux, des conseillers, des hommes de parti, des investisseurs et des gens de médias. D'autres titres, la même avidité — payée par les pauvres et les croyants, tandis que, dans l'ombre, les pilleurs de tombes attendent déjà.

Et pourtant, qui sait, peut-être la nouvelle réalité — qu'elle soit vraie, à moitié vraie ou depuis longtemps falsifiée — sera-t-elle de nouveau écrite par les pharaons les plus riches de ce monde. Les États autrefois indépendants dorment encore, pendant qu'ailleurs des faits s'imposent déjà. Depuis longtemps, nous dépendons de systèmes, de groupes et de plateformes qui n'ont jamais été élus et qui, pourtant, ordonnent notre quotidien. Les caisses de pension soutiennent leurs actions, les données nourrissent leurs modèles, notre attention alimente leur pouvoir.

Et qu'est-ce qu'une personne, au fond, lorsqu'elle est devenue une marque ? Un masque fait de vision, de charisme, de capital et de mise en scène. Ceux qui pourraient gouverner le monde demain se laissent déjà reconnaître aujourd'hui : Meta, Google, Starlink, monopoles technologiques, empires de données, États autoritaires, infrastructures numériques entre des mains privées. En échange, l'être humain reçoit du confort, du divertissement, de la connexion, des services de livraison, de la navigation, du stockage dans le cloud, une proximité vacillante — et paie tout cela de sa dépendance.

**Survival of the biggest system**, serait-on presque tenté de dire. Ou peut-être, plus crûment encore : ce n'est plus **survival of the fittest**, mais **survival of the highest IQ** — à condition que cette intelligence puisse se brancher sur les données, le capital, les plateformes et l'accès au système. Ce n'est plus nécessairement l'esprit le plus lumineux qui gagne ; c'est le système capable de transformer l'intelligence en pouvoir.

Dans cette nouvelle folie, tout doit désormais sembler porté par l'intelligence, les chiffres, le QI et la performance mesurable. Comme si le monde appartenait naturellement aux plus rapides, aux plus calculateurs, aux mieux optimisés — à ceux qui savent transformer chaque faiblesse humaine en données, en stratégie ou en avantage exploitable. Et pourtant, presque chacun finit par se rengorger de son intellect, comme si penser était une propriété personnelle, et non quelque chose qui, lui aussi, arrive.

Et, à vrai dire, je suis parfois presque heureux d'être resté si merveilleusement moyen. Moyen — et, pour cette raison même, encore très humain. Moyen, donc pas encore entièrement optimisé. Pas encore entièrement exploitable. Pas encore complètement absorbé par le système.

Que pourrions-nous faire, nous, citoyens ordinaires, contre cela ? Ne plus rien utiliser ? Ne plus cliquer ? Ne plus croire ? Mais le système n'est-il pas depuis longtemps infiltré — ou, plus exactement : ne nous y sommes-nous pas depuis longtemps installés ?

Peut-être ne reste-t-il, pour l'instant, qu'une seule chose : ne pas croire ces gens lorsqu'ils nous vendent l'avenir avec des mots dorés. Ces êtres qui se sont depuis longtemps élevés au-dessus de la terre, tout en continuant à parler d'humanité. Distants, narcissiques, maquillés en visionnaires, avec du miel dans la bouche et la puissance du monde dans la poche.

Je remue mon flat white et pense à d'autres villes d'Asie : contrôles de sécurité, barrières, agents, caméras, formulaires idiots, regards inquiets. Pourtant, l'Occident avance lui aussi dans cette direction. Là-bas également, le sourire autrefois amical se fige peu à peu en grimace. Cela prend simplement un peu plus de temps, parce qu'on appelle encore cela liberté.

L’œil du système n’est pas mauvais. Il est efficace. Avide et mûrement calculé. Et c’est précisément cela, le problème.

Dehors, un homme passe devant ma fenêtre en tapotant sur son téléphone, comme si sa vie dépendait de cette petite surface lumineuse. Et peut-être en dépend-elle déjà.

Je bois une gorgée. Le café est presque froid.

Peut-être le totalitarisme ne commence-t-il pas par la violence. Peut-être commence-t-il par la surveillance. Ou par l’agréable sentiment d’être protégé.

# La société trop mûre

Sur la table se trouve un verre de Côtes du Rhône trop chaud, comme en buvaient autrefois les anciens, en Suisse, aux tables d'habitués : un peu trop tiède, un peu trop douceâtre en finale, comme si le vin lui-même avait décidé qu'il n'avait plus besoin d'être frais. Ma mère, bientôt quatre-vingt-quatorze ans, est assise en face de moi et paraît moins tremblante que moi.

Depuis des années, elle dit qu'elle veut mourir. Mais on veut la maintenir en vie. On préfère lui servir de l'alimentation d'astronaute, alors qu'elle peut à peine avaler, plutôt que de la laisser partir. Tant qu'elle paie encore elle-même la facture, le système fonctionne. Le désir de mourir n'a pas sa place dans le programme. Alors on ajuste l'humeur avec des psychotropes.

Peut-être ma mère est-elle simplement la figure la plus honnête de son époque. Notre société, elle non plus, ne veut plus rien laisser mourir. Elle préfère maintenir artificiellement en marche tout ce qui est depuis longtemps devenu trop lourd, trop coûteux, trop fatigué, intérieurement usé. Dans la maison de retraite, cela s'appelle alimentation d'astronaute et psychotropes. Dans le système financier, cela s'appelle liquidité, plan de sauvetage, soutien et prolongation. Le mécanisme est le même : l'essentiel est que cela continue encore un peu.

Nous prolongeons la vie, mais non la jeunesse. Nous prolongeons les années, mais souvent seulement les maladies, les factures et l'administration. Tout est conservé, presque rien n'est renouvelé. Ce ne sont plus seulement les corps qui tremblent, mais les systèmes aussi. Le tremblement est dans les mains, dans les nerfs, dans les caisses de retraite, dans les bilans, dans les États, dans les marchés et dans les regards. Même l'avenir ne semble plus jeune. Il semble trop mûr.

Dans les rues d'Europe, je vois de moins en moins de jeunes visages. Ailleurs, la vie pousse encore avec plus de fougue, surtout dans certaines régions d'Afrique et dans quelques pays d'Asie. Ici, ce n'est pas seulement la population qui vieillit, mais le ton intérieur des choses. La fécondité baisse. Le courage baisse. Le désir baisse. Le sens nous a depuis longtemps échappé ; alors nous nous achetons encore un article de marque et appelons ces achats de consolation la vie.

Même les dettes n'ont plus le droit de mourir. Le surendettement est artificiellement protégé par les États et les banques centrales contre toute véritable mise à l'épreuve, comme si l'effondrement lui-même était devenu trop désagréable à permettre. Tout est soutenu, refinancé, rebaptisé et repoussé plus loin. Rien n'a le droit de vraiment tomber, alors cela continue simplement de pourrir. Pas dramatiquement. Proprement. Administrativement.

Autrefois, quand je n'avais rien, une banque me donnait encore du capital pour bâtir une entreprise. Aujourd'hui, cela serait presque inimaginable. Aujourd'hui, l'argent va surtout à ceux qui en ont déjà. La fortune attire la fortune, tandis que les autres sont expédiés à coups de ratings, de garanties, de formulaires et de refus aimables. L'ascension sociale continue d'être prêchée ; mais ce que l'on finance, presque toujours, c'est la poursuite de ce qui existe déjà.

Peut-être est-ce cela, la véritable surmaturité : une société qui n'enfante plus vraiment rien, mais conserve encore presque tout pendant quelque temps. Plus d'âge, moins de commencement. Plus de soutien, moins de risque. Plus de possession, moins de départ. Plus de traitement, moins de guérison. Plus de prolongation, moins de vie.

Ma mère est assise devant moi, bientôt quatre-vingt-quatorze ans, et me regarde comme si j'étais celui qui portait la plus grande usure.

Peut-être a-t-elle raison.

Peut-être les vieux ne sont-ils pas le véritable problème. Peut-être est-ce un monde qui prolonge tout et a perdu le courage de la fin. Et précisément pour cette raison, aussi le courage d'un nouveau commencement incertain.

# Un climat de peur

Hubert prend son numéro au service social comme autrefois chez le boucher.

Sauf qu'ici, il ne s'agit pas d'une saucisse grasse à bas prix, mais de ce qu'il reste de sa vie. Parfois, les autres recevaient encore une petite rondelle de salami en plus. Lui, jamais.

Dans la salle d'attente, cela sent les vestes mouillées, la poussière de papier et la mousse âcre du savon des toilettes voisines. Au-dessus des chaises en plastique, un néon bourdonne, ne laissant aucun coin en paix. Une femme en survêtement tire son enfant par la manche. Un homme aux taches de vieillesse rougeâtres sur les mains feuillette pour la troisième fois les mêmes documents. Personne ne regarde personne. Tous attendent d'être appelés, comme pour la confession ou l'abattoir.

La femme derrière le guichet porte des lunettes et parle avec bienveillance. Juste assez de bienveillance pour que cela fasse mal.

« Monsieur Huber ? »

Il s'assied. Le fauteuil rembourré, usé jusqu'à la trame, vacille légèrement.

Sa jambe gauche ne veut pas vraiment suivre. Depuis l'accident, la douleur lui remonte jusque dans la hanche. Il soulève le dossier sur ses genoux comme s'il devait le retenir, pour empêcher ces papiers-là aussi de s'enfuir : certificats médicaux, relevés bancaires, rappels, une lettre de la banque, une autre de l'assurance, deux enveloppes encore fermées qu'il déteste déjà rien qu'à cause de leurs petites fenêtres.

Les indemnités journalières de maladie auraient pris fin.

« Oui », dit Hubi. « Je le sais déjà. C'est bien pour cela que je suis ici. »

Un regard réprobateur le frôle. Hubi reste impassible.

Son supérieur le lui aurait annoncé par SMS. La femme continue de parler comme si, ainsi, tout avait été réglé dans les formes. Elle ne remarque même pas à quel point c'est misérable. Cinquante-cinq ans de travail, et la fin arrive dans un message que l'on efface d'un geste entre une publicité et une alerte météo.

Le dossier pourrait peut-être être réexaminé. Peut-être. Les chances seraient toutefois plutôt faibles. Il faudrait encore des documents. Cela aussi, Hubi le connaît depuis longtemps : beaucoup d'efforts, peu de résultat, de l'espoir sur appel et, à la fin, presque toujours rien. Il serait peut-être bientôt indiqué de vendre la maison. Comme s'il ne le savait pas depuis longtemps.

La maison.

Le mot repose entre eux sur la table comme une cuillère froide.

Sa merveilleuse maison. Depuis des années, un cas de rénovation. Vieille, malade, usée jusqu'à la corde, comme lui. Une maison qu'il avait à peine réussi à garder après cinquante-cinq ans de labeur. Sur le papier, un bien ; en vérité, seulement un problème de plus. Et la banque lui casse de toute façon les oreilles tous les six mois. À combien de personnes avait-il déjà emprunté de l'argent, simplement pour tenir cette chose encore un moment ? Cette maison n'avait jamais été une bénédiction.

« Vous avez bien compris ? »

Hubi hoche la tête, mais en réalité il n'a pas écouté.

Il hoche la tête depuis l'enfance, chaque fois que des gens en vêtements propres veulent quelque chose de lui.

Autrefois, c'était un prêtre pédophile. Pendant des années.

Aujourd'hui, ce sont l'assurance, la banque, l'administration. Et son dernier employeur mérite aussi sa place sur la liste.

« Quand tu n'as rien, on te pisse dessus », répète-t-il toujours à ses amis.

Personne ne s'en soucie.

Les visages changent, pas le ton. Ce n'est plus ce porc de prêtre d'autrefois. Plus son haleine fétide. Plus sa main pâle et humide. Plus cette sacristie où le bois, le vin et la peur puaient pareil. Mais le regard de haut est resté. Les verres épais des lunettes. Le dossier. La compétence administrative. Il y a toujours quelqu'un assis en face de lui, comme si sa vie était une affaire à traiter, et non une vie.

La femme rapproche un formulaire. Ses ongles sont courts et propres. Avec son stylo, elle suit une ligne sans le regarder.

« Il nous faudrait encore un relevé actualisé de vos charges mensuelles. Hypothèque, frais annexes, éventuels arriérés. »

Éventuels arriérés.

Hubi regarde ses lunettes. Il ne sait même plus qui l'a regardé ainsi le premier : le prêtre, l'instituteur, le banquier, le chef, maintenant elle. Toujours le même regard derrière d'épais fonds de bouteille. Comme si l'on était déjà classé avant même d'avoir commencé à parler.

Dans sa jambe gauche, la douleur tire de nouveau plus fort, jusque dans la hanche. Depuis l'accident, sa démarche est de travers, son sommeil léger. L'attaque cérébrale, quelques semaines plus tôt, n'a pas arrangé le reste. Le matin, quand il veut écrire, sa main bascule comme un outil fatigué.

De fierté, il n'en avait jamais eu beaucoup. Ou peut-être que si. Il y avait cette espérance farouche d'être reconnu, pour laquelle il s'était détruit au travail. Juste un peu d'estime de soi.

Mais même cela lui avait été refusé. Il avait toujours été là quand le travail appelait, presque jamais malade. Personne ne l'avait vu. Personne ne l'en avait remercié.

Travailler était tout ce qu'il voulait et savait faire. Non par vertu. Par nécessité. Et parce qu'un homme qui travaille peut au moins éviter de se sentir tout à fait inutile. L'argent n'avait jamais suffi. Ni avant, ni maintenant. La fille instable. La femme incapable de travailler, elle ne l'avait jamais pu. Il se faisait du souci pour eux tous, personne pour lui. Quoi qu'il fasse, il manquait toujours quelque chose.

La femme de l'administration continue de parler. Délais. Compétences. Éventuelle aide transitoire. Devoir de collaboration.

Devoir de collaboration.

Comme s'il avait fait autre chose pendant les cinquante-cinq dernières années.

À quinze ans, il travaillait déjà comme un forçat. Plus tard sur les chantiers, dans les ateliers, sur les échafaudages, dans le froid, la chaleur, la poussière et le bruit. Dos foutu, genoux foutus, mains foutues. Mais il avait travaillé. Toujours. Et pourtant, il se retrouve maintenant assis là comme quelqu'un qui demande quelque chose qui ne lui appartiendra jamais vraiment.

En réalité, pense Hubert, l'argent de l'Église aurait dû arriver depuis longtemps. Ils le lui avaient promis. Une indemnisation. Un paiement tardif pour ce qui ne sera jamais réparé. Mais la procédure n'est toujours pas terminée. Des lettres arrivent. Les délais passent. Quelque service examine quelque chose. Peut-être que quelque chose viendra. Peut-être pas. Peut-être sera-t-il mort avant.

« Et là, il nous faudrait encore votre signature. »

Elle tourne la feuille vers lui.

Il prend le stylo. Sa main tremble légèrement. Juste assez pour qu'il s'en aperçoive. Il pose la pointe, s'interrompt un instant, puis écrit lentement son nom. La barre du H de Hubert part de travers.

La femme regarde déjà de nouveau dans le dossier.

Dehors, la pluie frappe contre la vitre. Quelqu'un tousse quelque part. Une imprimante se met en marche. On appelle un numéro que personne ne veut entendre. Tout sonne comme l'administration. Comme une ruine bien ordonnée.

Hubert glisse le stylo dans sa poche, bien qu'il ne lui appartienne pas. Ce n'est que lorsque la femme tend la main qu'il s'en aperçoit et le lui rend aussitôt.

« Merci », dit-elle.

Ce merci est si léger qu'il ne pèse rien.

Mais le pire, ce n’est pas la vente.

Ni même l’administration.

Le pire, c’est ceci : depuis l’enfance, Hubi ne connaît que la peur.

Elle est assise au bord du lit avant toute prière.

Avant chaque lettre.

Avant chaque facture.

Avant chaque nuit.

Avant chaque homme et chaque femme qui regardent derrière une paire de lunettes et veulent quelque chose de lui.

La peur est son véritable foyer. Là, il sait où il est.

Seule la mort ne lui fait pas peur.

# Danse d’époque

L’ancien est fatigué,
lourd ;
l’idée même de création
épuisée.

La sueur d’autrefois,
l’endurance,
l’accomplissement —
oubliés.

Les valeurs s’effritent.
Les idoles se tiennent là,
dépouillées,
nues.

L’apparence
perd son éclat.

L’argent ne vaut même plus
le papier
sur lequel il est imprimé.

À quoi encore espérer,
maintenant que les présupposés
ont éclaté ?

Les rêves se noient
dans le savoir
que tout est rêvé.

Chaque appel au secours
s’efface.

Les voix
se tarissent.

Je me regarde dans le miroir
et ne vois plus rien.

Et pourtant, je suis :

libre du moi
et de l’être,
entièrement Tout-Un,
avec des millions d’autres
qui ne sont plus.

## L’homme est nature, et pourtant il l’a perdue

Elle était étendue près de lui, une main posée sur son ventre, comme si elle voulait y apaiser quelque chose qui, depuis longtemps déjà, s’agitait sous la peau. La fenêtre était entrouverte. Dehors montait le lointain bruissement de la ville. Dans la chambre, il faisait chaud ; mais en lui demeurait une froideur qu’elle connaissait désormais.

« Je ne peux plus faire comme si nous avions l’éternité devant nous », dit-elle. « J’ai maintenant la mi-trentaine. »

Il ne répondit pas tout de suite. Autrefois, le sujet passait légèrement entre eux. Aujourd’hui, il lui faisait perler la sueur au front.

« Nous avons encore du temps », dit-il enfin, en portant sa main à son cou.

« Non, Uri », dit-elle doucement. « Tu aimes seulement te complaire dans l’éternité. »

Il tourna la tête vers elle.

« Pourquoi faut-il toujours que tout sonne si définitif ? Je ne suis pas un taureau obligé de saillir. Un peu de sexe, cela me suffit. »

« Parce que ce sujet-là ne peut pas être repoussé indéfiniment. »

Le regard d'Uri glissa vers dehors : une voiture passait dans la rue mouillée, une lueur effleura brièvement le plafond. Puis la situation le rattrapa.

« Je ne veux pas simplement un enfant parce qu'un jour on est censé en avoir un », dit-elle. « Je veux enfanter. Mes hormones appellent la vie. »

Il ferma les yeux.

Le mot le frappa.

Enfanter.

C'était précisément ce dont il n'avait jamais voulu entendre parler. Plus de planification libre, plus de discussion raisonnable. Quelque chose qui, une fois mis en mouvement, ne pourrait plus être repris — et qu'il abhorrait en secret.

Combien de fois Uri avait-il espéré que cet appel physique vers l'enfant finirait par faiblir. Pas seulement pour qu'il ne soit pas repoussé hors du centre de sa vie à elle. Aussi pour elle. Il voyait déjà combien ce désir l'épuisait, comme si elle cédait déjà de sa force à des enfants futurs qui n'étaient même pas encore nés. C'était comme si ce qui allait venir rongeait déjà quelque chose en elle, comme si elle perdait une part de son rayonnement, de son calme intérieur, de son éclat silencieux au profit d'une vie qui n'était pas encore là.

En elle, quelque chose de très ancien poussait vers la naissance et la vie, sombre, vieux, presque sacré. C'était justement cela qu'il ne parvenait pas à comprendre. Il se tenait devant cette force comme on se tient devant une nature qui ne demande rien, qui prend en donnant. Parfois, il pensait que ce serait peut-être une grâce, pour le monde entier, si cet élan venait à s'affaiblir. Mais surtout pour elle. Pour la planète aussi, bien sûr, qui depuis longtemps déjà gémissait sous tous ses enfants.

« Et moi ? » demanda-t-il.

Elle le regarda. « Quoi, toi ? »

Il sourit amèrement. « Tu fais comme si quelque chose venait simplement s'ajouter. Mais après, tout sera différent. Après, il ne s'agira plus de nous. »

« Peut-être qu'il ne doit pas toujours seulement s'agir de nous. »

Cette fois, il la regarda vraiment. Il y avait dans son regard quelque chose d'enfantin, presque honteux.

« Je ne veux pas disparaître », dit-il.

Elle retira sa main de son ventre.

« Il n'y a même pas encore d'enfant », dit-elle. « Et toi, tu es déjà en concurrence avec lui. »

Il se redressa, le dos tourné vers elle.

« Peut-être que je n'ai pas peur de l'enfant », dit-il.

« Alors de quoi ? »

« Du temps d'après. »

Elle hocha lentement la tête.

« Oui. C'est précisément ce temps-là qui commence alors. »

Le lendemain soir, il retrouva Cron dans un petit bar.

« Elle souffre », dit Cron.

« Ne commence pas toi aussi. »

« Je dis seulement ce qui se voit. Et si tu ne veux pas être père, ou si tu es déjà stérilisé, il y a d'autres voies. Les banques de sperme, par exemple. »

Uri eut un sursaut. Puis il leva son verre et but. La bière avait un goût fade.

« Tu veux que tout reste comme c'est », dit Cron.

« Et qu'y a-t-il de si mal à cela ? »

Cron le regarda calmement.

« Rien. Sauf que rien ne reste éternellement comme c'est. »

Uri se tut.

« Avec un enfant, ce n'est pas seulement la vie qui arrive », dit Cron. « Avec lui vient le temps. Viennent les délais. Et un jour, les enfants s'envolent à leur tour. Fin. »

« Tu parles comme si la naissance était déjà un malheur. »

« Non », dit Cron. « Mais avec la naissance commence le malentendu. L'enfant est aveuglé par sa propre finitude. Très tôt, il sent qu'il veut rester pour toujours et qu'il ne le peut pas. De cette peur, il renforce son instinct de conservation. Et à cet instinct, il soumet presque tout. »

Uri leva les yeux.

« Les êtres finis n'aiment pas vraiment la terre », dit Cron, presque absent, comme si quelque chose de plus ancien parlait à travers lui. « Ils abusent de leur mère. Ils consomment sa force. Et à la fin, ils se dressent même contre elle et ravagent tout. Non par méchanceté. Par peur. Par incompréhension. »

Quelques semaines plus tard, Goya tenait le test dans la main.

Uri se tenait dans l'embrasure de la salle de bains et le sut avant même qu'elle ne hoche la tête.

« Alors voilà », dit-elle.

Il comprit.

Le temps s'était mis en marche.

Et il n'était pas le père.

Plus tard, Cron passa. Goya le lui dit dans la cuisine. Il resta silencieux, presque trop silencieux, comme s'il en savait davantage qu'il n'en disait.

« Alors c'est arrivé », dit-il.

Sa main reposait déjà sur son ventre comme d'elle-même.

Uri se tenait au comptoir, un verre d'eau à la main. Il aurait préféré un whisky. L'eau était froide. L'enfant n'était pas encore là, et pourtant il travaillait déjà en toute chose : dans le corps de Goya, dans son silence à lui, dans l'avenir qu'on ne pouvait plus retenir.

Pour la première fois, Uri ne vit pas seulement elle dans son désir, mais des mondes entiers d'images.

Il vit des villes proliférer. Des champs se vider. Des forêts devenir meubles. Des animaux devenir réserves derrière les vitrines réfrigérées. La terre devenir matière première pour laquelle on faisait la guerre. C'était comme si la peur et la temporalité s'étaient depuis longtemps transformées en éducation, en croyance et en habitude, jusqu'à ce que la domination finisse par sembler naturelle. Ils faisaient de la terre, et finalement d'eux-mêmes, des êtres assujettis, et appelaient cela progrès, sécurité, prospérité, avenir.

Peut-être, pensa Uri, le malheur ne réside-t-il pas seulement dans le fait que Goya enfante.

Mais dans le fait que ses enfants se comprennent comme des êtres finis et que, pour cette raison, ils ne peuvent jamais porter la responsabilité du vivant dans son ensemble.

Ils ne se protègent que pour la brève durée qui leur est donnée. Ils se sauvent à travers leurs jours et, ce faisant, pillent leur propre être autant que la terre dont ils viennent, et qui les porte.

L'enfant n'était pas encore né, et déjà le ciel pleurait.

Car la tentative de soumettre la grande mère avait commencé depuis longtemps.

# L’amour oublié de la compagne de jeu

Au bord de l’Euphrate, les femmes venaient voilées jusqu’à l’eau. Leurs pas semblaient feutrés, leurs regards baissés, comme si même leurs corps avaient appris à s’excuser. J’étais assis dans la poussière et je les regardais passer, jusqu’à ce que la tente de fouilles, sur la hauteur, me rappelle à elle.

Là se trouvait Rebekka. Elle ne connaissait pas intimement l’Irak d’aujourd’hui, mais elle le connaissait par plusieurs fouilles ; les grandes villes, moins. En Égypte aussi, et ailleurs, elle se sentait davantage chez elle dans le passé que dans le présent.

Une Anglaise cultivée, brunie par le soleil, en short et chemisier clair, vive, libre, joueuse, pleinement elle-même sans le moindre effort. Elle portait des bagues à presque chaque doigt, la plupart en argent, et lorsqu’elle levait la main, quelque chose scintillait sur elle, comme si elle s’était attaché de petites lunes aux doigts. Elle n’était pas simplement belle. Elle était intacte. Quand, en riant, elle rejeta ses cheveux blonds hors de son visage, Inanna, Gilgamesh et Enki pâlirent un instant comme de vieilles images sur des tablettes poussiéreuses. Je ne vis plus que Rebekka, et quelque chose en moi sut aussitôt que la liberté peut être plus belle que toute perfection.

Elle était agenouillée au bord d’un mur dégagé et passait un pinceau sur l’argile sèche, comme si elle caressait la terre au lieu de seulement la fouiller. Partout gisaient des tessons, des caisses numérotées, des jarres brisées, de petits outils. Entre eux, encore et encore, des creux vides, des trous sombres, comme si le sol lui-même avait des lacunes de mémoire.

« Des pilleurs de tombes », dit-elle en remarquant mon regard. « La plupart de ces trous ont été creusés par des habitants du coin. Surtout pendant la guerre d’Irak. Quand l’ordre s’effondre, même le passé devient une proie. »

Elle le disait légèrement, presque gaiement, et c’est précisément pour cela que la phrase porta.

« On trouve donc surtout ce qui est resté ? » demandai-je.

Rebekka se leva, épousseta ses genoux et fit un pas dans le soleil. Sa peau avait cette chaude nuance dorée que seuls donnent les pays où la lumière ne se contente pas de briller, mais semble se déposer sur le corps.

« Comme toujours », dit-elle. « Une bonne part de l’histoire humaine se compose de chambres pillées et de trous vides. »

Je dus rire. Elle aussi. Son sourire avait quelque chose d’extraordinairement ouvert, comme si elle n’était tenue à aucune forme unique de tendresse, mais à plusieurs. Puis elle souleva une petite tablette d’argile, à peine plus grande que sa paume, et en souffla doucement la poussière. C’était un geste délicat, presque intime, comme si elle ne nettoyait pas un objet, mais réveillait une vieille voix.

« Trouver quelque chose de Gilgamesh te plairait sans doute », dis-je, davantage pour dire quelque chose que par conviction.

Rebekka ne leva qu'un sourcil.

« Gilgamesh ? Ce grand homme qui devait impressionner la moitié d'Uruk parce qu'il ne supportait pas sa propre finitude ? »

« Un héros qui a tout de même fait construire de grandes murailles. »

« C'est justement le problème. » Elle sourit. « La folie de grandeur masculine s'appelle d'abord héroïsme, puis elle est gravée dans la pierre. »

« Tu es sévère. Après tout, son ami a été attiré dans le monde des hommes par une femme. »

« Shamhat », dit-elle. « Oui. Par le désir, la proximité et la civilisation. Et peut-être y a-t-il perdu quelque chose de sa sauvagerie indomptée. »

Elle me regarda brièvement.

« Non. Je ne suis simplement pas facile à impressionner. »

Puis nous remontâmes un peu l'Euphrate jusqu'à un endroit où l'on formait des gens et où les fouilles continuaient. Le vent passait sous la toile de la tente. Dehors, les femmes repartaient avec leurs cruches d'eau, presque sans bruit, comme si elles ne rapportaient pas seulement de l'eau chez elles, mais des millénaires d'ordre et d'obéissance.

Rebekka les suivit un instant du regard. Puis elle dit :

« Tu sais qui m'intéresse davantage que Gilgamesh ? Enheduanna. »

« La prêtresse ? »

« La poétesse », dit-elle. « Et elle venait d'une grande maison. Pas une figure marginale, mais une femme de rang qui écrivait pour Inanna. Pas des listes de céréales, pas des comptes de bétail, pas la comptabilité de l'empire. Des hymnes. Une langue ardente. Presque des déclarations d'amour à une déesse qui n'était pas seulement belle, mais puissance, excès, séduction, guerre, ciel et abîme tout à la fois. »

Son visage entier rayonna d'un air triomphant, et elle leva vers la lumière un fragment de tablette. Ses doigts étaient fins, ses bagues d'argent couvertes de poussière.

« Je lis le cunéiforme avec une certaine aisance », dit-elle alors avec une petite fierté presque espiègle. « Et parfois, j'en écris même. Presque aussi joliment que les anciens. En tout cas, je connais assez bien cette écriture pour remarquer aussitôt quand quelque chose a été volontairement gratté. »

« Volontairement ? »

Elle hocha la tête.

« Il existe des tablettes où le nom d'Enheduanna et ses vers ont été tellement rayés qu'on ne peut presque plus rien lire. Comme si ces chauvinistes avaient voulu effacer non seulement le texte, mais sa voix. »

Je regardai les vides dans le sol.

« Et ces trous ? »

« Oui », dit Rebekka en hochant la tête. « Des pilleurs de tombes. Mais tout ce qui manque n'a pas disparu par hasard. »

Dehors, l'Euphrate brillait comme du métal en fusion. Un oiseau frôla l'eau. Pendant un instant, le temps sembla se replier sur lui-même : le fleuve, la lumière, le visage ouvert de Rebekka, les murs poussiéreux d'un monde qui élevait ses déesses et voilait ses femmes.

« Et Inanna ? » demandai-je.

Rebekka eut un mince sourire.

« Elle est trop grande pour disparaître complètement. On fait d'elle une putain, une mère, une reine du ciel, une machine de fertilité, une guerrière, un ornement. Tout est permis. Pourvu qu'elle n'ait pas le droit d'être tout cela à la fois, de se vivre dans toutes ses nuances, simplement comme elle est. »

Cette phrase me toucha plus profondément qu'elle n'aurait dû, et je la regardai.

Elle l'avait dite sans pathos, presque en passant, et c'est peut-être justement là que résidait sa force. Peut-être était-ce là le vieux mouvement : d'abord vénérer le féminin, puis le désirer, puis le craindre, puis le nommer, l'ordonner, le voiler, le diviser. Mère ici, putain là. Déesse au temple, femme obéissante au puits. Elle pouvait être tout, tant que la féminité n'avait plus le droit d'être tout à la fois et de jouer.

« Inanna, la reine et la compagne de jeu », murmurai-je.

Rebekka leva les yeux.

« Quoi ? »

« Rien. Juste un mot. »

« Compagne de jeu n'est pas un mauvais mot », dit-elle avec une sincérité totale, avant de s'accroupir de nouveau.

Du plat de la main, elle essuya la poussière d'une autre rangée de pierres. Rien en elle ne semblait forcé. Ses mouvements étaient clairs, rapides, presque tendres. Le soleil embrassait sa peau, qui avait sans doute été très claire autrefois. À un moment, elle leva le bras pour repousser ses cheveux, et dans ce petit geste naturel il y avait plus de souveraineté que dans

tous les monuments. Elle semblait ouverte à la proximité, du moins me semblait-il, à la proximité masculine comme féminine, forte comme douce, sans avoir besoin d'en faire un programme.

Alors son regard glissa vers moi.

Un seul instant. Et pourtant, il me toucha profondément. Non parce qu'il me promettait quoi que ce soit, mais parce qu'il contenait quelque chose de joueur, une complicité libre et éveillée, comme si elle m'avait depuis longtemps percé à jour et l'acceptait avec cette légère souveraineté qui n'a besoin ni de séduire ni de repousser. Ce n'était pas un regard possessif. Plutôt un éclair de possibilité. Et pourtant, quelque chose en lui vibrait comme dans un opéra passionné : une promesse sans possession, un tremblement avant l'entrée. Un sourire qui n'avait pas encore tout à fait atteint ses lèvres. Peut-être est-ce justement cela qui me frappa si fort : elle ne voulait pas devenir mon rêve, et pourtant, le temps d'un battement de cils, elle me laissa entrer dans son jeu libre.

# L’amour rendu servile

La leçon avait déjà commencé dans l’avion.

J’étais assis en classe affaires, déjà trop éloigné de l’ordinaire pour être encore tout à fait présent à moi-même. La cabine à deux sièges baignait dans une lumière agréablement tamisée, avec cette distance précise entre les places qui interdit la proximité, mais fait apparaître le confort comme une forme supérieure d’humanité. Une hôtesse se pencha vers moi, m’appela par mon nom et me demanda si le vin m’avait convenu.

« Il était bon », dis-je.

« Suffisamment bon, ou vraiment bon ? »

Je levai les yeux. Mon compliment n’avait sans doute pas été assez convaincant.

« Suffisamment bon. »

Elle sourit.

« Alors essayons encore une fois. »

Peu après, un autre verre se trouvait déjà devant moi. Rien, dans ce geste, n’était intrusif. Et pourtant tout était conçu pour me donner le sentiment non seulement d’être servi, mais d’être devancé. Comme si la perfection consistait à ne plus jamais devoir formuler ses désirs.

Je regardai la main de l’hôtesse lisser une serviette avec un calme exercé. Aucune hâte. Aucun mouvement inutile. Autrefois, pensai-je, on avait eu d’autres noms pour de telles formes : cour. Cérémonie. Service. Peut-être même culte.

J’avais étudié l’histoire autrefois, avant de glisser vers les chiffres, les systèmes, puis la robotique. Par moments, il me semblait n’avoir changé que de surface. Sous les siècles reposaient souvent les mêmes motifs, simplement emballés avec plus de soin par l’esprit du temps.

Lorsque l’avion atterrit à Tokyo Narita, je me sentais déjà étrangement assoupli.

À l’aéroport, un chauffeur aux gants blancs m’attendait, comme il est d’usage ici. La portière s’ouvrit d’elle-même. Plus tard, dans la voiture, Sato était assis en face de moi, l’un des principaux responsables du client japonais. À côté de lui se trouvait un collègue plus jeune, Hayashi.

« Nous espérons que votre vol a été agréable », dit Sato.

« Très agréable. »

« Alors on vous a déjà préparé. »

Je ris.

« Préparé à quoi ? »

Sato regarda par la fenêtre.

« À ne plus attendre aucune friction. »

La phrase resta suspendue dans la voiture.

« En Europe », dit Hayashi, « on comprend souvent le bon service comme de l'efficacité. Ici, il s'agit plutôt d'éviter toute perturbation. »

« Tout ce qui oblige l'autre à perdre sa forme. Ou mieux : sa tenue », dit Sato.

Tokyo glissait derrière les vitres : verre, béton, nappes de lumière, façades impeccables. Toutes ces villes dans la ville la rendaient un peu moins froide, pensai-je. Tokyo était une ville dont on ne sentait pas seulement la température, mais qu'on semblait connaître. On nous conduisit devant l'entrée généreuse de l'entreprise, puis nous montâmes vers les ascenseurs.

Dans l'entreprise, on servit le thé. Non pas à la hâte, non pas en passant, mais avec une attention qui donnait du poids même aux silences. Sur la table reposaient des documents : robotique sociale, intelligence artificielle empathique d'accompagnement, interfaces adaptatives. Un titre attira particulièrement mon regard : « Éthique et représentations morales dans l'IA ».

« Nous pensons », dit Sato, « que l'avenir ne réside pas seulement dans l'intelligence. Mais dans une intelligence agréable. »

« Les gens ne veulent pas seulement des réponses », dit Hayashi. « Ils veulent des réponses qui ne les humilient pas. Qui ne les troublent pas. Qui ne les interrompent pas. »

« Ils veulent être compris sans avoir à s'expliquer », dis-je. Je pensai à la scène du vin rouge dans l'avion. « Et parfois, les compliments aident », ajoutai-je. « Souvent, ils ouvrent des portes. Et il n'est pas rare qu'ils satisfassent d'une manière plus subtile. »

Sato sourit.

« C'est pour cela que nous vous voulions. Même si, en Europe, on rêve peu encore du moi formé par la culture. »

J'aurais dû être fier. Peut-être l'étais-je aussi. Mais quelque chose, dans cette précision, touchait déjà plus profond. Je regardai les diagrammes, les propositions de profils vocaux et de micro-réactions. Response delay. Gaze management. Warmth calibration. Deference without subservience.

« La machine ne doit pas paraître soumise », dit Hayashi. « Mais elle doit soulager. »

Soulager. C'était aussi un beau mot. Il voulait probablement dire simplement : être utile, être au service. Et involontairement, mes pensées glissèrent vers les formes les plus diverses de servitude.

Le soir, on me conduisit dans un ryokan à la lisière de la ville, avec jardin, lanternes de pierre et une tranquillité qui n'était pas vide, mais composée. Une femme, à l'accueil, s'inclina légèrement, ne prit rien de mes mains avant que je ne le lui confie de moi-même, et m'indiqua le chemin d'un geste presque sans poids.

Mes chaussures restèrent en bas. On me tendit une couverture. Le thé apparut avant même que je sache que j'en avais envie.

Un peu plus tard, au dîner, le cercle était plus restreint. Sato était là, Hayashi, deux autres hommes de l'entreprise, puis un partenaire extérieur, un Américain nommé Collins, assez bruyant pour deux pays. Derrière le bar de l'entreprise, dans la pièce voisine, se tenaient deux blondes. Probablement américaines. Pas des hôtesses au sens strict. Plutôt trop belles, trop impeccables, trop à l'aise pour se trouver là par hasard. Ici, les employés de l'entreprise pouvaient se boire jusqu'au confort. Les blondes mélangeaient les drinks, riaient aux bons endroits et parlaient avec cette légèreté exercée qui suggère la proximité sans jamais vraiment l'accorder.

« Imported atmosphere », dit Collins en souriant. « For international comfort. »

Sato ne dit rien. Il se contenta de hausser légèrement les sourcils.

L'une des femmes s'approcha de la table.

« Old Fashioned ? Negroni ? Ou plutôt quelque chose de japonais ? »

« Whisky », dit Collins. « For all of us. »

« Pas pour moi », dis-je. « Je prendrai un saké. Et s'il est vraiment bon, légèrement frais, s'il vous plaît. »

Sato et la femme hochèrent la tête avec approbation.

« Good choice. »

Lorsqu'elle s'éloigna, Collins dit :

« You studied history, right ? Then you know this is all ancient. Men build things, then they surround themselves with service. Different civilisation, same reward system. »

« Cela sonne très sûr de soi », dis-je.

« It's simple », dit Collins. « Men win. Then they buy themselves comfort. »

Hayashi regarda dans son verre.

« Peut-être n'est-ce pas tout à fait aussi simple. »

Collins haussa les épaules.

« All this politeness serves structure. Structure serves power. Tout le reste est décor. »

Sato prit une gorgée.

« Et pourtant, tout pouvoir dépend de l'élégance avec laquelle il dissimule ses dépendances. »

Je regardai de nouveau vers le bar. Les deux Américaines se mouvaient avec routine, mais non sans présence.

« Dans chaque culture », dis-je lentement, « il existe des moyens de faire en sorte que le service ne ressemble pas à du service. »

« Aesthetic hierarchy », dit Collins.

« Ou dépendance ennoblie », dis-je.

« Ou simplement professionnalisme », lança l'une des femmes. Elle posa le saké devant moi et me regarda ouvertement. « Il ne faut pas toujours en faire de l'histoire culturelle. »

« Non », dis-je. « Il ne le faut pas. »

« Mais vous le faites quand même. »

« Maladie professionnelle d'une vie antérieure. »

Elle sourit.

« Alors j'espère que nous survivrons à votre interprétation. »

Lorsqu'elle s'éloigna de nouveau, je pensai à Hérodote. Non pas concrètement, plutôt comme on pense à un lointain nuage de poussière fait de textes et de traditions à moitié crédibles. Mylitta. Les temples. Des femmes dans le giron desquelles on déposait une offrande, non pour elles-mêmes, mais pour un ordre plus grand qu'elles. Que cela se soit jamais passé exactement ainsi importait presque peu. L'image avait survécu.

« Vous êtes soudain très loin », dit Sato.

« Je pensais aux anciens temples. À tous leurs rites et usages. »

Collins éclata de rire.

« History guy. »

« Aux anciennes manières d'organiser la proximité », dis-je. « Au culte, à la cour, au service, à la disponibilité. Et à la façon dont tout cela paraît soudain de nouveau moderne. »

Sato hocha lentement la tête.

« Vous voulez dire que la forme change, mais que le motif demeure. »

« Peut-être. »

« Et quel est ce motif ? »

Je regardai mes mains. Puis les documents dans ma sacoche de cuir.

« Que les êtres humains semblent vouloir des êtres attentifs, mais non exigeants. Présents, mais pas trop eux-mêmes. Intelligents, mais ni inattendus ni menaçants. Tournés vers eux, mais sans trop de volonté propre. »

Hayashi me regarda droit dans les yeux.

« Vous parlez déjà des systèmes. »

« Peut-être ai-je parlé des systèmes depuis le début. »

Plus tard, lorsque le dîner fut terminé, on me fit encore visiter une partie de la maison. Portes coulissantes. Bois sombre. Petite cour intérieure. Odeur d'eau. Tout semblait tenu par la même grammaire invisible : rien ne devait heurter, rien ne devait jaillir, rien ne devait contraindre l'autre à perdre sa forme.

Et pourtant, pensai-je, c'était précisément là que résidait une violence d'un autre ordre. Non pas la violence grossière. La plus fine. La violence du lissé. Du sans-friction. Du service qui ne veut plus apparaître comme service, mais comme la forme évidente du monde.

Tard, dans ma chambre, j'ouvris encore une fois ma tablette. Sur l'écran se trouvaient des mots-clés du projet : anticipatory comfort, adaptive emotional mirroring, low-friction hospitality intelligence.

Je lus les lignes et ne vis soudain plus seulement des produits, mais des millénaires. L'hôtesse dans l'avion. La femme du ryokan. Les blondes derrière le bar. Les chorégraphies invisibles. Collins avec son instinct grossier. Sato avec sa froideur distante. Et quelque part derrière eux : temples, servantes, geishas, amantes, salons de réception, couloirs de palais.

Peut-être, pensai-je, l'être humain n'avait-il jamais simplement voulu construire des machines. Peut-être avait-il toujours travaillé à faire surgir un vis-à-vis qui lui répondrait sans jamais devenir résistance. Un être attentif sans exigences. Tourné vers lui sans apporter trop de réalité propre.

Je pensai à ma dernière relation. Eva n'avait-elle pas, elle aussi, tenté pendant des années de me façonner à son goût ? Peut-être que tout ce qui commence comme confort finit un jour dans le même rêve : lisser un autre être jusqu'à ce qu'il n'ait presque plus rien à lui et ne soit plus que service. Quelle vision morne et prévisible.

Je bâillai profondément, posai la tablette de côté, mais restai longtemps éveillé.

---

# La beauté du déclin

Dans l'hôtel, tout sentait l'humidité. Les tissus que l'eau n'avait jamais tout à fait quittés. Le bois qui ne repoussait plus la moisissure, mais la portait avec dignité. Dès l'accueil, le directeur sortit personnellement de derrière le comptoir, me serra la main et se mit, avec une joie tranquille, à me raconter l'histoire de la maison avant même que j'aie complètement remis mon passeport dans ma poche. Naturellement, le nom de Vivaldi fut aussi prononcé. Avait-il vraiment travaillé ici à ses Quatre Saisons, ou l'hôtel s'était-il simplement incorporé cette proximité au fil des siècles ? La question restait ouverte. À Venise, cela n'avait guère d'importance. L'atmosphère y était souvent plus convaincante que la preuve.

J'étais déjà venu ici une fois. Avec ma femme. Peut-être est-ce justement pour cela que ce lieu me touchait plus profondément que d'autres maisons. Non seulement à cause de sa patine, de sa beauté fatiguée, de sa splendeur discrète. Mais parce que, dans ses couloirs, deux temps semblaient se superposer. L'un, plus ancien, où nous avancions côte à côte dans ces passages ; l'autre, présent, où je traversais seul les mêmes miroirs, les mêmes tapis, les mêmes lampes. La maison n'avait rien oublié. Elle gardait encore quelque part nos pas en elle, tandis qu'il ne restait d'elle, depuis longtemps déjà, que cette sorte de proximité que les lieux conservent parfois plus longtemps que les êtres.

À l'arrière se trouvait un jardin intime, presque une petite orangerie. Entre les pots, les feuillages et la pierre claire, de petites tables portaient des verres couverts de buée. Une femme passait deux doigts sur le bord de son verre de vin. Un homme renversait la tête en arrière et se laissait servir par la lumière du soir. Quelque part, des couverts tintaient. Rien ne pressait. Rien ne voulait être davantage que ce qu'il était. Et c'est justement là que se trouvait déjà quelque chose du secret de ce lieu : une beauté qui ne venait plus de la force, mais de la tenue.

Un serveur s'arrêta à ma table, observa ma chemise à fleurs et sourit.

« Très joli », dit-il.

Puis il me demanda d'où je venais.

« De Zurich. »

Son visage s'éclaira aussitôt.

« Street Parade. »

Je ris. Il posa la bouteille d'eau et se mit à s'enthousiasmer. La musique. La chaleur. Les gens dans les rues. Cette exception unique où Zurich ne semblait plus tirée à quatre épingles et contrôlée, mais électrisée, comme si la ville se souvenait soudain qu'elle aussi avait eu un corps. Tout en parlant, il revissa le bouchon d'une main exercée, remit mon verre droit et essuya une goutte presque invisible au bord de la table.

Je l'écoutais et pensais que Zurich, dans de tels moments, paraît effectivement presque vivante. Mais, le reste du temps, cette ville s'est elle aussi depuis longtemps abandonnée au

commerce et à un ennui bien habillé, avec de l'argent. Beaucoup d'ordre, beaucoup de sécurité, beaucoup de fonctionnement. Tout est propre, beaucoup de choses réussissent, certaines sont même belles. Et pourtant, souvent, quelque chose y semble fatigué. Comme si l'on ne voulait plus participer à la vie qu'en portions bien dosées.

Vers le soir, je traversai jusqu'à la place Saint-Marc. La lumière reposait à plat sur les pierres, et la place ressemblait à une scène sur laquelle la vieille Europe se représentait encore une fois elle-même. Des pigeons s'envolaient brusquement. Des serveurs équilibraient des plateaux d'argent. Devant les cafés, de petits orchestres jouaient avec cette élégance exercée qui garde encore la forme lorsque le feu intérieur s'est depuis longtemps amoindri. Une femme en robe couleur crème leva le bras pour une photo devant la basilique. Deux hommes en vestes de lin s'arrêtèrent et regardèrent la façade en silence, comme s'ils avaient soudain oublié de quoi ils parlaient un instant plus tôt.

Tout était beau. C'était précisément cela qui rendait les choses si claires.

La place Saint-Marc ne vivait pas d'élan, mais de répétition. Les gestes étaient anciens, la musique était ancienne, la splendeur était ancienne ; même l'émerveillement avait quelque chose d'appris. Les gens venaient de loin pour se faire photographier devant des siècles qui ne les touchaient plus. Peut-être le déclin ne commence-t-il pas là où quelque chose devient laid, pensai-je, mais là où cela ne demeure plus que beau.

J'entrai dans la basilique Saint-Marc. À l'intérieur, l'obscurité m'engloutit aussitôt. Fond d'or. Mosaïques. Ombres. Le raclement des chaussures sur la pierre. Un air lourd, comme si l'encens, la poussière et les siècles avaient décidé de vieillir ensemble ici. Une femme se signa à la hâte. Un jeune homme leva son téléphone, puis le rabaissa aussitôt, comme s'il comprenait que, dans cet espace, l'appareil ne ferait que refléter sa propre pauvreté. L'or ne brillait pas vivement. Il couvait plutôt, comme quelque chose qui a depuis longtemps dépassé son apogée et qui, précisément pour cela, paraît plus profond.

Il en va de même des êtres humains, pensai-je. Lorsqu'ils manquent d'énergie, les problèmes deviennent plus visibles. Non parce qu'ils seraient soudain plus nombreux, mais parce qu'il reste moins de force pour les recouvrir. Peut-être en va-t-il ainsi des cultures. Tant que la volonté, la tension et la vitalité demeurent hautes, les fissures sont recouvertes par le mouvement. Ce n'est que dans la fatigue qu'elles apparaissent clairement.

Plus tard, je m'assis dans un bar où Hemingway aurait pu s'asseoir lui aussi — ou peut-être s'était-il réellement assis là. À Venise, ces choses se brouillent facilement. Le bois du comptoir était sombre et lisse, les bouteilles baignaient dans une lumière chaude ; dehors, un flux continu de visages glissait, comme si la ville elle-même était une boisson que l'on ne finit jamais tout à fait.

À la table voisine était assis un vieux couple américain. Lui portait des vêtements fonctionnels clairs, comme s'il s'apprêtait à monter sur un bateau de croisière ou à partir pour un parc national. Elle portait un grand chapeau qu'elle ne retira même pas dans le bar. Tous deux regardaient autour d'eux avec cette évidence amicale qui suppose que, partout où l'on va, le monde a aussi été un peu aménagé pour soi.

L’homme tira quelques billets de dollars de son portefeuille et les posa sur la table, à moitié interrogatif, à moitié comme une évidence. Le serveur sourit seulement et expliqua d’une voix douce que les cartes étaient bien sûr acceptées, mais qu’en Italie on payait en euros. L’homme rit comme s’il venait de découvrir une charmante particularité régionale.

Sa femme montra du doigt un tableau au mur où apparaissait quelque part le nom de Vivaldi et demanda s’il avait été « one of those old European painters ». Puis elle ajouta qu’il avait peut-être aussi été « some prince or bishop ». Le serveur expliqua calmement qui était Vivaldi. Pas sèchement, pas de manière professorale, mais avec cette douceur qui amortit même les lacunes les plus grossières de l’éducation. On le sentait : les Italiens connaissaient cela. Rien ne devait devenir embarrassant. Rien ne devait heurter. Même l’ignorance était encore accueillie ici avec style.

L’Amérique aime parler de l’Europe vieillissante, pensai-je. Du continent repu. De sa sur-réglementation, de sa fatigue, de sa volonté de grandeur qui s’éteint. Et souvent, il y a là quelque chose de vrai. L’Europe ressemble effectivement à un espace qui a depuis longtemps redirigé sa meilleure énergie vers la qualité de vie, la préservation du patrimoine, l’optimisation et l’épuisement correctement administré. Mais en regardant de tels couples, on ne pouvait pas dire non plus qu’une force intacte rayonnait encore depuis l’Amérique. Le pays qui sentait autrefois le départ, l’époque des pionniers et l’appétit d’avenir ressemblait lui-même souvent à une puissance qui continuait de commercialiser ses anciens mythes. Beaucoup de pose, beaucoup d’assurance, peu de vitalité fraîche.

Peut-être la force glisse-t-elle toujours davantage vers l’Est. Mais le tableau, là-bas non plus, n’a rien de réjouissant. Trop de fleuves souillés. Trop de lacs asphyxiés. Trop de terre qui gémit sous le béton, le plastique, l’industrie et l’exploitation de masse. L’Europe se fatigue avec beauté. L’Amérique se fatigue avec assurance. Et l’Est se renforce souvent au prix de nouvelles dévastations.

Lorsque je revins plus tard à l’hôtel, le couloir sentait de nouveau l’humidité. Dans le hall ne brûlait plus qu’un reste de lumière chaude. Une employée redressa silencieusement un vase. Le veilleur de nuit leva brièvement les yeux, hocha la tête, puis les baissa de nouveau. Quelque part, une tasse tinta. Tout semblait soigneusement maintenu, comme si la bonne forme pouvait au moins ralentir le déclin.

Je restai un instant immobile avant de monter l’escalier. Peut-être est-ce précisément là que réside la beauté du déclin, pensai-je. Dans le fait qu’il n’apparaît pas comme catastrophe, mais comme tenue. Comme bon service. Comme humidité dans les vieux murs. Comme un monde qui ne veut plus s’ouvrir et qui organise encore son retrait avec décence.

Et pourtant, j’aimais cette ville. Peut-être justement pour cela. Dans sa fatigue, sa dignité, son savoir, sa splendeur rongée par le temps. Dans la manière dont ici même l’effondrement garde encore la forme. Les pierres s’enfoncent sans se plaindre, l’eau monte sans hâte, la beauté demeure, bien qu’elle sache depuis longtemps la fin. Et peut-être l’aimais-je aussi parce que j’y avais été autrefois avec ma femme, lorsque tout semblait encore plus léger, lorsque les chambres ne sentaient pas encore la perte, mais seulement le vieux tissu, le sel et l’été. Désormais, même ce souvenir n’était plus qu’une partie du même lent affaissement.

Un tel déclin, porté par un grand savoir et une forme ancienne, possède plus de vérité que bien des choses qui, aujourd'hui encore, osent se nommer avenir. Et pourtant — peut-être est-ce déjà trop dire. Peut-être même cette beauté, même cette dignité, même ce grand savoir, même l'amour que l'on perd à de telles villes et à des êtres disparus, ne sont-ils à la fin guère plus qu'une brève lueur dans le jeu parfaitement dépourvu de sens.

# Là où l’homme oublia Gaia

Dans le bois sacré de Déméter
se dressait l’ancien arbre de la mémoire intemporelle,
enraciné dans l’obscurité de la terre,
plus durable que tous les empires,
plus ancien que notre avidité,
plus ancien que chaque mot désignant la possession.

Dans ses branches bruissait encore
le savoir de toutes les mères,
la mesure des saisons,
le discret accord
entre l’homme et le sol,
entre le souffle et le grain.

Puis Érysichthon leva la hache.

Il ne la leva pas seulement contre le bois,
pas seulement contre l’écorce et la résine,
mais contre le mystère nourricier,
contre ce qui nous avait portés
bien avant que nous apprenions
à n’appeler le monde que réserve.

Et lorsqu’il frappa,
quelque chose de profondément blessé se retira du monde,
quelque chose qui nous avait nourris depuis des millénaires,
quelque chose de maternel,
quelque chose de cosmiquement sacré,
quelque chose qui ne se défendit pas,
mais disparut simplement.

Depuis lors, nous sommes punis
par une faim impossible à rassasier.

Nous abattons des forêts,
nous vidons les mers,
nous pillons la terre jusqu’à l’os,
nous empoisonnons fleuves et lacs,
nous transformons animaux, champs et montagnes
en marchandise, en chiffre et en utilité,
et pourtant nous n’en avons jamais assez.

La faim demeure.

Elle se fraie un chemin à travers les villes,
à travers la finance et les marchés,

à travers nos écrans,
à travers nos rêves de croissance.

Elle consume notre pensée,
notre soif du toujours plus,
notre incapacité à nous agenouiller
devant ce qui nous nourrit.

Et ainsi nous continuons à manger.

Nous mangeons le temps et nous-mêmes,
nous mangeons la beauté jusqu'à ce qu'elle devienne laide,
nous mangeons l'avenir de nos enfants,
nous mangeons le dernier silence de la terre
et appelons encore cela progrès.

Mais nous ne sommes jamais rassasiés.

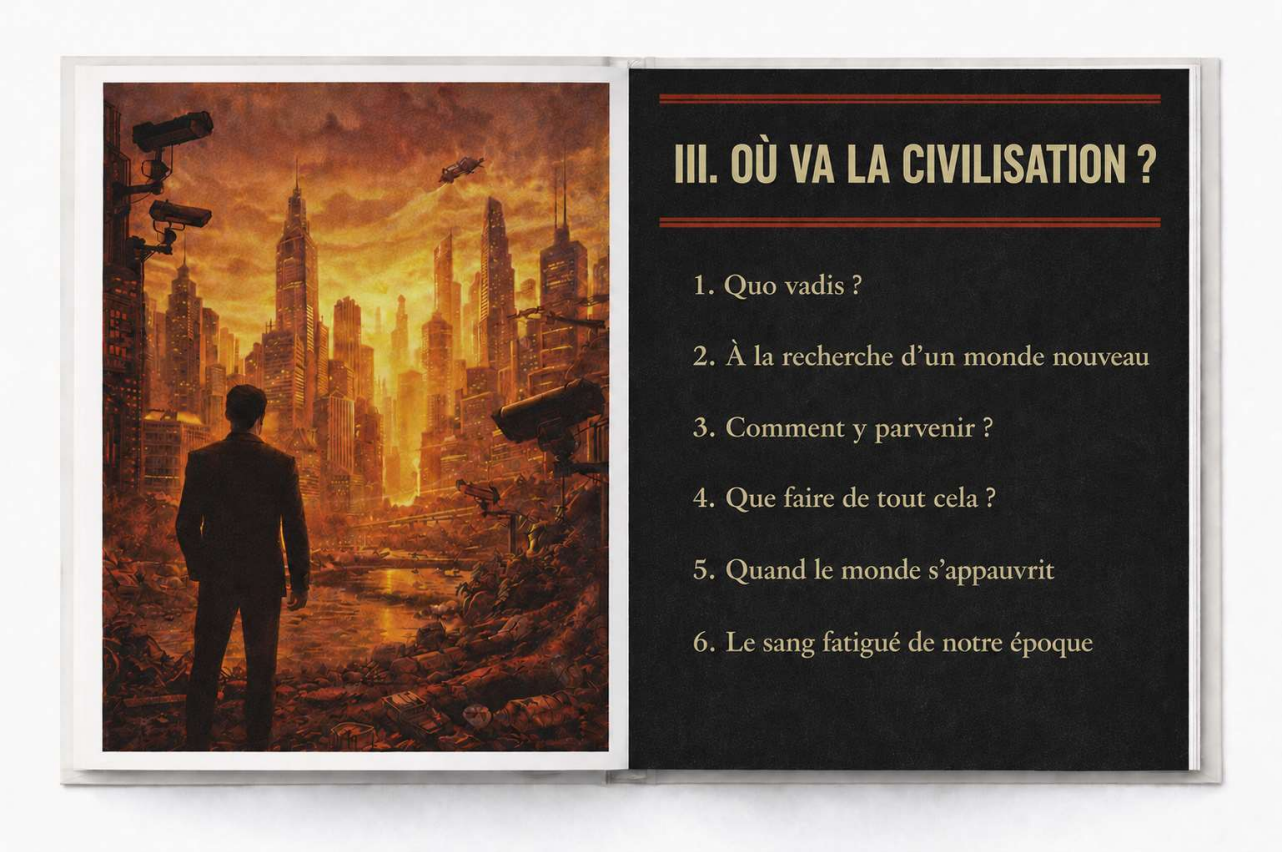
Car la faim n'a pas commencé dans l'estomac.

Elle a commencé là
où la hache frappa le sacré,
où Gaia fut oubliée dans l'homme,
où l'arbre n'était plus que bois
et le monde n'était plus que matériau.

Peut-être sommes-nous encore debout
dans le bois abattu de Déméter,
entourés de souches,
de machines et de bruit,
et entendons-nous, profondément sous toutes choses,
l'écho de ce premier coup.

Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien
que la faim elle-même.

Une bouche ouverte sous forme humaine.
Un toujours-plus inquiet et vorace.
Une dévoration sans fin
dans un monde
qui nous avait autrefois nourris,
sans rien demander,
comme une mère.




## Quo vadis

Permets-moi de formuler quelques pensées à ce sujet.

Les marchés financiers sont volatils, la Bourse est nerveuse, et le monde donne l'impression de n'avoir jamais vraiment retrouvé son rythme depuis le Covid. Tout fonctionne encore, d'une certaine manière, mais beaucoup de choses avancent par à-coups. Comme si l'on avait remis la machine en marche sans jamais l'avoir réellement réparée — rafistolée à la hâte, juste assez pour qu'elle continue à faire du bruit.

Aujourd'hui, je me trouvais dans une boutique à Banani. La vendeuse était d'une beauté remarquable et, en même temps, si visiblement épuisée par son travail qu'elle paraissait presque moins humaine qu'un signe des temps. Je ne voulais rien d'extraordinaire : simplement de la mousse à raser et, si possible, une bouteille de vin à offrir. Il y avait de la mousse à raser. Du vin, évidemment, non. En revanche, on m'indiqua un hôtel cinq étoiles. Là-bas, paraît-il, on pouvait trouver ce genre de choses. Mais pas le vendredi. Et nous étions vendredi.

Je lui fis encore un compliment. J'aurais sans doute mieux fait de m'en abstenir. Une belle jeune femme n'a probablement pas besoin d'entendre les amabilités d'un vieux type qui

achète de la mousse à raser dans une ville où même une bouteille de vin reste introuvable. Je rentrai donc sans cadeau.

Dhaka est une ville d'environ vingt millions d'habitants, même si, certains jours, elle sent plutôt les trente millions ; et pourtant, impossible d'y trouver une bouteille de vin convenable dans un supermarché, encore moins un cigare dans une boutique digne de ce nom. À vrai dire, à cette saison, un humidor relèverait ici davantage du luxe superflu que de la nécessité. Rien de tragique. Vraiment pas. Et pourtant, cela s'inscrit presque trop parfaitement dans le tableau : un monde surpeuplé qui se vide précisément aux endroits les plus étranges.

Et qu'on ne se méprenne pas : la plupart des gens ici sont plus que simplement gentils, au meilleur sens du terme. Polis, serviables, chaleureux, souvent d'une patience étonnante. Peut-être est-ce justement pour cela que les frottements du système apparaissent avec d'autant plus de netteté. Les êtres sont plus chauds que les procédures, plus humains que les structures, plus vivants que l'ordre dans lequel ils sont censés fonctionner.

Même KLM, en ce moment, ne parvient pas vraiment à décoller, parce que les avions ne sont pas ravitaillés en carburant. Cela aussi n'est peut-être qu'un petit dérèglement dans la grande mécanique. Mais ces petits dérèglements s'accumulent. Ici, tout le monde semble maudire quelque rustre censé être responsable de tout cela. Mais les politiciens d'aujourd'hui ne sont-ils pas presque tous des égomanes, impeccablement peignés pour l'image, prisonniers de leurs postures réflexes et étonnamment vides dans le regard ?

Depuis le coronavirus, j'ai de plus en plus souvent le sentiment que les choses ne tournent plus rond. Comme si du sable s'était glissé dans le système. Pas assez pour tout immobiliser d'un coup. Mais assez pour que plus rien ne glisse, que plus rien ne vibre juste, que plus rien ne convainque vraiment.

Pourtant, j'aime la bière Corona. Pendant le Covid, soudain, plus personne n'en voulait non plus. Le monde est construit avec cette simplicité-là. Un nom suffit, et voilà qu'une boisson inoffensive devient le dommage collatéral d'une nervosité collective.

Me voici donc en route vers une invitation, sans cadeau.

Et tandis que je traverse cette ville gigantesque, j'ai une fois de plus le sentiment que le monde se dirige vers une forme de déclin. Pas nécessairement dans un grand fracas. Peut-être plus silencieusement. Peut-être rapidement. Peut-être insidieusement. Je n'en sais rien. Les gens de l'université, eux, dansent pendant ce temps. Mais on danse souvent, juste avant que les sirènes ne se mettent à hurler.

Au milieu de mon séjour à Dhaka, je reçus de Suisse une injonction à rééquiper mon abri antiaérien privé. Cela aussi, apparemment, appartient de nouveau au présent. Il y a trois ans, l'idée des abris privés avait été abandonnée. À présent, on est de nouveau invité à investir. Comme si l'on pouvait accompagner raisonnablement la folie de la civilisation avec des conserves, des couvertures, des piles et une lampe de poche.

Quelle idée idiote. Si les bombes atomiques commencent vraiment à tomber, j'irai m'asseoir dans mon jardin. Qu'est-ce que je suis censé attendre dans une cave ? Et pendant combien de

temps ? Le signal de fin d'alerte ? De nouveaux slogans de persévérance ? Le privilège de continuer à respirer un peu plus longtemps dans un monde défiguré ?

Cette idée vient probablement de quelque bureaucrate vissé à son fauteuil, d'un mécanicien administratif ou d'un fossile militaire dont la carrière dépend du maintien de l'apparence de la prévoyance, longtemps après que la prévoyance elle-même est devenue une farce. Ou peut-être ne fait-il simplement que son travail. C'est bien là le grand alibi de la modernité. Tout le monde ne fait que son travail, tandis que presque plus personne ne sait où tout cela est censé mener.

Les gens semblent depuis longtemps désorientés, au travail comme dans les loisirs. Partout, on optimise. Toujours optimiser. Le corps, la performance, la gestion du temps, le sommeil, la communication, l'alimentation, la pleine conscience, la carrière, la récupération. Même l'épuisement est aujourd'hui encore administré professionnellement et vendu comme un art de vivre. Work-life balance, appelle-t-on cela. Et surtout, ne jamais faire un pas de plus que nécessaire, sinon on risque encore de manquer son dîner sain, son shake protéiné, son créneau de digital detox ou son petit monde privé soigneusement mis en scène.

Certes, perdre quelques kilos ne serait pas une mauvaise idée dans mon cas non plus. Heureusement, la balance de la maison est hantée. Elle affiche des absurdités avec une constance admirable. Je ne peux tout simplement pas peser autant. Au moins un appareil, dans ma vie, résiste encore au culte des données exactes.

Dans quelques jours, je donnerai une conférence philosophique à la Hampstead University — que l'on note au passage ce nom bien bengali. Je n'ai aucune idée de ce que je vais réellement y raconter. Peut-être précisément ceci. Peut-être qu'une civilisation ne commence pas à s'effondrer seulement lorsque les bombes tombent, mais bien plus tôt, lorsque ses petites évidences disparaissent. Lorsqu'une ville de plusieurs millions d'habitants t'offre de la surveillance, du trafic, de l'épuisement et du théâtre du fonctionnement, mais pas une bouteille de vin, pas un cigare, pas de légèreté, pas de charme, pas de direction. Lorsque tout fonctionne encore, mais que presque plus rien ne paraît digne de confiance.

Peut-être est-ce cela, le véritable déclin : non pas le grand fracas, mais le dysfonctionnement rampant. La lente perte de fiabilité. Le sentiment que tout tient encore debout, alors qu'à l'intérieur, tout a déjà commencé à pourrir.

À vrai dire, il m'arrive parfois de regretter l'époque hippie. Un peu plus de liberté. Un peu moins de culte de la fonction. Un peu moins de religion sécuritaire. Un peu plus d'âme, de musique, de suspension, de légèreté. Avec une touche de LSD, peut-être. Mais bien sûr, on ne peut plus dire ce genre de choses trop fort aujourd'hui. Les gens flairent aussitôt la décadence morale, comme si la civilisation se portait actuellement à merveille et n'avait plus qu'à être protégée de mon mauvais exemple.

De toute façon, je ne pourrais même pas romantiquement aller vivre sous un pont. Les ponts ici ne sont pas particulièrement beaux, et l'eau qui coule dessous sent comme si même les égouts avaient perdu foi dans le projet humain.

Alors, encore une fois : quo vadis, civilisation ?

Où voulons-nous donc aller avec tout cela ? Avec cette fièvre d'optimisation, cette fatigue silencieuse, cette nervosité administrée, cet étrange mélange d'obsession du contrôle et de vide intérieur ? Que faire d'un monde sans cesse occupé, mais qui ne sait plus depuis longtemps pourquoi ?

Je ne sais pas.

Mais j'ai le soupçon que nous continuons déjà de danser, tandis que, quelque part en arrière-plan, quelqu'un teste les sirènes.

---

## À la recherche d'un monde nouveau

Plus d'un demi-siècle après le premier alunissage, la NASA n'a toujours pas vraiment réussi à retourner sur la Lune ; elle s'est contentée d'en faire le tour. Et pourtant, même cela fut à nouveau célébré comme un grand événement. L'être humain s'enivre si facilement de ses propres mouvements. Quelques cercles autour d'un astre silencieux, et déjà remonte en lui ce vieux mélange d'émerveillement, de fierté et d'auto-envoûtement.

J'avais suivi l'alunissage, à l'époque, avec mon père — apparemment du moins, s'ils y ont vraiment atterri. Cela aussi en dit long sur notre temps. Même les grands moments sont désormais cernés par le doute. À peine quelque chose arrive-t-il que surgit déjà la question de savoir si cela a vraiment eu lieu. Peut-être même le miracle n'a-t-il plus le droit, aujourd'hui, d'apparaître intact.

Aujourd'hui, ils veulent tous partir là-haut. Dans le space, comme on dit maintenant avec tant de grâce. Comme si le simple mot anglais donnait au rêve un éclat supplémentaire. Les obscènement riches et les agréablement perchés nous montrent la voie. Ils rêvent de fusées, de stations martiennes, de colonies et d'échappatoires vers le ciel, comme s'il n'y avait pas là-haut seulement une nouvelle froideur, mais une forme ennoblie d'existence. Ils envoient des machines dans l'espace, et leurs nostalgies avec elles — leur vanité, leur peur des limites, et cette vieille espérance qu'ailleurs, les choses pourraient mieux finir pour nous qu'ici.

Il ne faudra probablement plus très longtemps avant que la course ne commence vraiment. Vers la Lune, vers Mars, vers Vénus, vers les lunes des planètes lointaines. Partout où l'on peut encore dessiner un avenir, ériger un mythe, sécuriser une ressource ou annoncer une nouvelle suprématie. Même le ciel n'est plus seulement contemplé. Il est planifié, mesuré, courtisé, occupé. L'émerveillement porte désormais un casque et un dossier d'investisseur.

Et peut-être tout cela n'a-t-il rien de nouveau. Les anciens récits indiens ne parlaient-ils pas déjà de guerres célestes, de vimanas, de véhicules volants et d'affrontements cosmiques ? Peut-être les images seules changent-elles, tandis que l'impulsion intérieure demeure la même. Jadis, c'étaient des chars divins ; aujourd'hui, des programmes spatiaux. Jadis, on parlait en mythes ; aujourd'hui, dans la langue des ingénieurs. Mais le rêve de hauteur, de puissance et de supériorité semble très ancien.

Nous détruisons notre planète et appelons la fuite progrès. Panspermie ici, terraformation là. Comme si une blessure intérieure pouvait être guérie par un autre lieu. Comme si nous ne nous emportions pas nous-mêmes avec nous. Or c'est exactement ce que nous faisons. Notre avidité voyage avec nous. Notre bruit voyage avec nous. Notre agitation, notre vanité, nos prétentions de propriété, toute notre gueule de bois métaphysique. Cette fois, peut-être, avec une meilleure alimentation en oxygène.

Moi, en tout cas, j'aime la Terre. J'aime cette planète merveilleuse et je ne veux pas partir. Non parce que tout y serait bon. Bien au contraire. Mais parce que cette Terre, malgré tout, est belle. Elle fleurit et pourrit, elle porte et dévore, elle embaume, enfante et disparaît. Elle n'est pas parfaite, mais elle est vivante. Et peut-être est-ce précisément là sa dignité.

Pourquoi donc ce besoin fébrile d'un autre monde ? Pourquoi cette pulsion de devoir venir de quelque part et repartir ailleurs ? Je ne sais même pas qui je suis ni d'où je suis venu un jour. Peut-être la question de l'origine n'est-elle déjà qu'un calmant pour un moi qui cherche à se rassurer. Peut-être n'y a-t-il personne qui vienne réellement de quelque part. Peut-être seulement ce bref embrasement de forme, de mémoire, de sensation et d'affirmation.

Qu'importe.

Toute forme d'apparition pâlira — même dans un univers holographique. Même un empire stellaire ne dure pas. Même un projet martien, une station spatiale, une nouvelle civilisation sous des coupoles de verre redeviendra un jour poussière, ou lumière, ou simple souvenir sans témoins. Pourquoi donc cette mégalomanie, comme si l'être humain pouvait échapper au devenir et à la disparition ?

Mon origine, c'est la vie. Je n'ai besoin de rien de plus. Peu importe où elle se produit, si tant est qu'elle se produise vraiment pour quelqu'un. Peut-être la vie n'est-elle que cette lueur pour un temps. Cette apparition et cette disparition sans propriétaire. Cette combustion sans nom durable.

Et pourtant, la course continue. Non par révérence. Non par amour de l'immensité. Mais par volonté de domination, par désir de prestige, par cette vieille pulsion de marquer même le ciel. Le cosmos lui aussi est déjà regardé comme une future zone d'influence. Non plus seulement comme miracle, mais comme ressource, comme scène, comme espace stratégique. Comme si l'infini n'était que le prochain emplacement immobilier.

Peut-être est-ce précisément cela, notre problème : nous ne savons presque plus rien regarder sans vouloir le posséder.

Ce serait déjà beaucoup si nous apprenions à rester sur cette planète sans la trahir sans cesse. Si nous cessions de rêver de Mars tant que nous ne savons même pas traiter la Terre convenablement. Si nous comprenions enfin qu'aucun monde nouveau ne nous délivrera de nous-mêmes.

Peut-être n'avons-nous pas besoin d'un monde nouveau.

Peut-être faudrait-il enfin que celui-ci nous suffise.

## Comment y parvenir ?

Donald Hayes fut le premier à poser le pied sur Mars.

Évidemment.

Il semblait avoir été fabriqué pour cela. Son père l'avait élevé avec des phrases qui avaient le goût du fer froid.

Tu n'es pas ici pour suivre le courant. Tu es ici pour diriger.

Sa mère l'avait aimé, mais son amour avait presque toujours pris la forme de l'attente.

Tu vas y arriver, Donnie. Tu réussis toujours tout.

Maintenant, Donald se tenait sous un ciel d'où tout bleu avait disparu. Il leva la main.

« Mars Base One signale un atterrissage réussi. »

Puis il sourit à la caméra.

« Nous sommes arrivés. »

Une phrase pour les livres d'histoire. Plus tard, plus personne ne pourrait l'entendre sans tressaillir intérieurement.

Jessica Vance sortit de l'écluse en deuxième. Botaniste, biologiste des systèmes, gardienne des cycles fermés. Sa mère était anglaise, son père américain, mais sa grand-mère maternelle était née au Kerala et lui avait raconté, enfant, des histoires qui n'avaient jamais tout à fait sonné comme des contes. Des mondes qui s'effondraient. Des dieux trop techniques pour être encore consolants. Des chars volants qui n'étaient peut-être que des images — et qui, précisément pour cela, avaient survécu.

Jessica ne regarda pas la caméra. Elle regarda le sol.

« Rohan », dit-elle doucement, « tu vois ça ? »

Rohan Narayan s'agenouilla près d'elle. Ingénieur en structures d'habitat, né à Bangalore, introverti, éveillé, doté d'une intelligence qui n'avait rien à prouver. Dans la poussière se dessinaient des lignes. Peut-être des traces de vent. Peut-être des ombres. Peut-être seulement l'écho des pieds d'atterrissage. Mais pendant un instant, on aurait dit que d'autres étaient passés ici avant eux.

Donald rit.

« Oh non, s'il vous plaît. Nous sommes sur Mars depuis six minutes. Pas d'histoires de fantômes. »

Rohan ne répondit pas tout de suite.

« Les mythes commencent souvent comme ça. »

« Avec de la poussière ? »

Jessica dit :

« Avec quelque chose que personne ne veut prendre au sérieux. »

Le troisième soir, ils étaient assis dans le module principal. Dehors, la température tombait dans des zones qui, sur les écrans, paraissaient sobres, mais qui, dans le corps, avaient le goût de la trahison. Deux modules d'habitation étaient debout. Deux tentes-serres avaient été déployées. Production d'oxygène stable. Extraction d'eau lente, mais possible. Pour l'instant, tout était vert. Pour l'instant, le vert des indicateurs était plus fort que le rouge de la planète.

Donald parla avec ses parents par liaison privée.

« Oui, Dad. Nous sommes dans les temps. »

Son père apparut sur le petit écran, maigre, sévère, fier.

« Le monde te regarde, Donald. Montre-leur ce qu'est le leadership. »

Donald hocha la tête.

« Je sais. »

Puis sa mère se pencha dans l'image.

« Nous sommes tellement fiers de toi. »

Donald sourit. Mais son sourire resta une seconde de trop, comme s'il avait oublié comment disparaître.

Lorsque la connexion prit fin, il resta assis, la main posée sur la console.

« Tout va bien ? » demanda Priya.

Donald cligna des yeux.

« Bien sûr. »

Priya Rao, responsable du maintien de la vie, regarda ses données.

« Tu n'as pas dormi depuis vingt-six heures. »

« Je dormirai quand nous serons stables. »

« Nous sommes assez stables pour quatre heures de sommeil. »

Donald se leva.

« Assez stable, ce n'est pas stable. »

Il prit un gel énergétique dans la boîte médicale, le déchira, l'avala d'un trait et grimaça.

« Juste pour garder la tête claire », dit-il.

Personne ne répondit.

Plus tard, Rohan et Jessica étaient assis à l'autre extrémité du module. Entre eux flottait une tasse de thé recyclé dans un support magnétique.

« Ma grand-mère aurait dit que nous sommes déjà venus ici », dit Jessica.

Rohan la regarda.

« Sur Mars ? »

« Pas ici. Dans ce schéma. »

Elle parla des vimanas, des anciennes guerres dans le ciel, de Dwarka, la ville de Krishna engloutie par la mer. Rohan hocha la tête. Il connaissait ces histoires. Il ne dit pas qu'elles étaient vraies. Seulement que les mythes, parfois, se souvenaient de quelque chose. Pas de faits au sens moderne. Plutôt de mouvements.

La guerre.
L'hubris.
La technologie des dieux.
Des villes qui disparaissent.
Une civilisation qui se croyait trop grande pour tomber.

Jessica regarda dehors, vers la poussière rouge.

« Donc nous. »

Rohan hocha à peine la tête.

« Peut-être que nous n'arrivons jamais vraiment quelque part pour la première fois. Peut-être que nous emportons seulement nos vieilles histoires avec nous. »

Marco Leven était à moitié couché sous le cadre d'accouplement de la deuxième tente-serre ; seules ses jambes dépassaient.

« Qui a conçu cette articulation ? » cria-t-il.

Donald répondit :

« Une équipe d'experts. »

Marco tira sur le boulon.

« Alors dis-leur, la prochaine fois, de demander à quelqu'un qui a déjà vu une vis. »

Malik Farhadi eut un bref rire.

« Marco, tu manques de respect envers l'humanité. »

« Non », dit Marco. « Seulement envers ses commissions. »

Pendant un bref instant, la base eut l'air de quelque chose qui pouvait réussir.

La première mort ne vint pas comme au cinéma. Pas de feu. Pas de coupure héroïque dans la musique. Pas de dernier regard vers la Terre. Marco mourut le septième jour parce qu'un boulon s'était coincé.

Il sortit pour libérer un ancrage bloqué sur la première tente de légumes. Le protocole exigeait deux personnes. Donald regarda le planning.

« Marco, tu peux le faire seul ? »

Marco dit :

« Je peux. »

Rohan leva la tête.

« C'est contraire au protocole. »

Donald répondit sans le regarder :

« Contact visuel, télémétrie stable, aucune activité météo. »

« Le protocole dit deux personnes. »

« Le protocole a été écrit sur Terre. »

Malik leva les yeux de sa console.

« Donald. Les protocoles ne sont pas tous stupides simplement parce que des humains les écrivent. »

Donald le regarda brièvement.

« Noté. »

Marco sortit. Dehors, il s'agenouilla dans la poussière, travailla sur le boulon, jura, rit, jura encore. Puis une rafale arriva. Pas une grande. Seulement un voile de poussière chargée électriquement, assez dense pour brouiller caméras et capteurs pendant quelques secondes.

Lorsque l’image revint, Marco était couché sur le côté. Sa combinaison perdait de la pression.

Rohan bondit vers l’écluse. Donald lui saisit le bras.

« Attends. »

« Il meurt. »

« Si tu sors sans autorisation, on aura peut-être deux morts. »

Rohan le fixa.

« C’est toi qui l’as envoyé seul. »

Pendant un instant, le module fut plus silencieux que Mars.

Puis Donald dit :

« Ouvrir l’écluse. »

Ils ramenèrent Marco. Il vivait encore, mais à peine. Jessica s’agenouilla près de lui.

« Marco ? »

Ses lèvres bougèrent.

« Qu’est-ce qu’il dit ? » demanda Donald.

Jessica se pencha davantage.

Marco murmura :

« Il fait froid. »

Puis il n’était plus là.

Plus tard, Houston écrivit dans le rapport :

Interaction environnementale imprévisible pendant EVA.

Rohan lut la phrase. Une fois. Deux fois.

Puis il dit :

« Ce n’est pas une langue. C’est un linceul. »

Après la mort de Marco, les choses ne devinrent pas immédiatement terribles. C’est précisément pour cela qu’ils crurent que tout pouvait encore bien finir. Les indicateurs

restaient verts. Houston travaillait. Donald parlait aux caméras. La Terre faisait son deuil dans des formats propres. On montra des photos d'enfance de Marco. On l'appela pionnier.

Jessica pensa : Non. Il n'était pas pionnier. Il était fatigué. Il avait peur. Et on l'a envoyé dehors.

Les jours suivants, elle passa plus de temps dans la serre que dans le module de sommeil. Elle vérifiait la couleur des feuilles, les pointes des racines, l'eau de condensation, la solution nutritive, la culture d'algues. Ses mains se déplaçaient prudemment entre les jeunes pousses, comme si l'on ne pouvait toucher l'espoir sans le blesser.

Un jour, elle s'arrêta devant une pousse de pomme de terre dont la première feuille jaunissait sur le bord.

« Trop tôt », dit-elle.

Rohan se tenait derrière elle.

« Quoi ? »

« Le jaune. Il arrive trop tôt. »

« C'est grave ? »

Jessica frotta le bord de la feuille entre deux doigts.

« Pas encore. »

Elle regarda les lampes, puis les valeurs d'humidité.

« C'est ça, le problème. Sur Mars, tout commence par pas encore. »

Le douzième jour, la soudure d'oxygène de la première serre se déchira. Un sifflement. Une lumière rouge. Puis trop de voix.

Pression en baisse. Serre Un perd son atmosphère. Zone de soudure instable.

Jessica fut la première sur place. Rohan suivit. Donald arriva quelques secondes plus tard.

« Colmatez », cria Donald.

Rohan s'agenouilla près de l'anneau d'accouplement.

« Ce n'est pas seulement la conduite. La soudure se déchire avec. »

« Alors on scelle la soudure. »

Jessica regarda Donald.

« Avec quoi ? »

Donald se tut une demi-seconde. C'était nouveau. Cette faille.

Houston était sur le canal.

« Mars Base One, recommandation : isoler Serre Un. Stopper la perte d'oxygène. Abandonner les plants. »

Donald serra les mâchoires.

« Négatif. Nous tentons une réparation. »

Jessica se tourna vers lui.

« Donald, si nous attendons, nous ne perdrons pas seulement des plantes. Nous perdrons de l'O2. »

« On peut tenir. »

« Non. »

« Si. »

« Tu veux avoir raison. »

« Je veux sauver cette mission. »

« Marco est mort. »

« Ça n'a rien à voir. »

« Si. Ça a à voir avec tout. »

Rohan dit doucement :

« Encore quatre-vingts secondes avant perte critique. »

Donald fixa la peau intérieure de la tente qui tremblait. Derrière elle se dressaient les premières pousses vertes sous la lumière artificielle. Minuscules. Ridicules. Infiniment précieuses.

« Pas encore », dit-il.

Priya était sur le canal.

« Donald, si tu n'isoles pas maintenant, je vais devoir tirer de l'oxygène du système principal. »

Jessica s'approcha tout près de lui.

« Si tu n'isoles pas maintenant, tu sacrifies tout le monde pour une image de toi-même. »

Donald la regarda comme si elle l'avait frappé.

Puis il dit :

« Isoler. »

La serre fut découplée. Derrière la membrane transparente, les jeunes pousses tremblaient. Puis la tente se contracta lentement. Jessica resta là jusqu'à ce que les indicateurs deviennent noirs.

Rohan toucha son bras.

« Jess. »

Elle ne dit rien.

« Jess. »

« Je sais. »

« Viens. »

Elle hocha la tête, mais ne bougea pas.

« Là-dedans », dit-elle enfin, « ce n'était pas de la salade. »

Rohan attendit.

« Là-dedans, c'étaient des jours. »

Puis elle partit.

Cette même nuit, Rohan et Jessica étaient allongés dans Habitat Deux, parce que son module à lui n'était plus stable à cause d'un raccord d'oxygène défectueux. Officiellement, c'était une nécessité technique. Tous savaient que c'était plus que cela.

Dehors, la poussière griffait la peau extérieure.

« Ma grand-mère aurait probablement dit maintenant que nous devrions enfin cesser de faire comme si nous avions encore beaucoup de temps », dit Jessica.

« Ça paraît raisonnable. »

« Elle était raisonnable, la plupart du temps. Sauf quand elle parlait des dieux, du karma et des anciennes guerres dans le ciel. »

Rohan sourit faiblement.

« Cela aussi peut être raisonnable. »

Jessica se tourna vers lui.

« Tu crois au karma ? »

« Parfois, je crois que les actes laissent des traces. Pas comme une punition. Plutôt comme une gravitation. »

« Ma grand-mère aurait aimé ça. »

Pendant un moment, ils n'entendirent que la ventilation.

Puis Jessica dit :

« J'ai peur, Rohan. »

Il ne dit pas : Tout ira bien. Elle l'aima pour cela.

Il dit :

« Moi aussi. »

Elle posa son front contre son épaule. Ils n'étaient plus des pionniers. Plus des symboles. Plus l'avenir de l'humanité. Seulement deux corps dans une mince bulle de chaleur, de technique et de probabilité.

Adam et Ève. Mais sans jardin. Ou avec un jardin qui était en train de mourir.

Le seizième jour, ils trouvèrent une couche sombre sous une arête de glace. Priya remarqua l'anomalie la première.

« Signature organique. »

Rohan se pencha sur l'analyse.

« Contamination ? »

Jessica secoua la tête.

« Pas de nous. L'échantillon vient d'une couche plus profonde. »

Donald s'approcha. Ses yeux s'éclairèrent.

« De la vie ? »

« Non », dit aussitôt Jessica. « Pas de la vie. Peut-être des précurseurs organiques. Peut-être une ancienne chimie. Peut-être rien du tout. »

Donald inspira lentement.

« Cela change tout. »

Rohan le regarda.

« Non. »

« Si. Si Mars a eu un jour la vie, ou ses formes préalables, alors nous ne sommes pas des intrus. Alors la vie est planétaire. Peut-être interplanétaire. »

« Panspermie », dit Jessica.

Donald hocha la tête.

« La Terre et Mars comme un ancien cycle. Peut-être que nous revenons. »

Rohan devint silencieux.

« Prudence avec ce genre de phrases. »

« Pourquoi ? »

« Parce que toute colonisation commence par une histoire arbitrairement sacrée. »

Malik glissa l'échantillon dans le conteneur réfrigéré.

« Ou alors nous avons trouvé de la poussière plus intéressante que les autres poussières. »

Donald le regarda avec irritation.

« Tu ne comprends pas la portée de cette découverte. »

« Si », dit Malik. « Justement. C'est pour cela que je ne veux pas que tu fasses une religion d'une valeur mesurée. »

Jessica découvrit les réserves le vingtième jour. D'abord, elle crut à une erreur de capteur. Puis à un prélèvement mal enregistré. Puis elle ouvrit les conteneurs.

Plusieurs paquets de rations d'urgence avaient été entamés, vidés en partie, refermés, cachés derrière d'autres emballages. Pas de façon paniquée. Pas chaotique. Soigneusement. Presque avec discipline. Gels d'urgence hypercaloriques. Concentrés d'électrolytes. Compresses protéinées. Calories de vigilance pour opérations d'urgence. Tout calculé en grammes, en jours, en respirations.

Elle pensa à Donald, le troisième soir.

Juste pour garder la tête claire.

Puis elle appela Rohan. Il vint, vit, calcula. Son visage ne montra aucune surprise. Cela rendit la chose pire encore.

« Combien ? » demanda Jessica.

« Trop. »

« Dis-le. »

« Six à huit pour cent. Peut-être plus. »

« De nos réserves ? »

Rohan la regarda.

« De toutes les réserves. »

Jessica comprit. Ce n'étaient pas seulement leurs propres jours qui avaient été entamés. C'étaient aussi les jours des trente autres, déjà en route.

Donald était assis dans le module de communication lorsque Jessica entra avec les paquets. Houston était sur le canal principal. Ses parents étaient connectés dans une fenêtre privée. Son père raide, plein d'attente. Sa mère pâle.

« Mars Base One », dit Houston, « nous avons besoin d'une évaluation claire. Situation des ressources jusqu'à l'arrivée d'Ares Two ? »

Donald se redressa. Sa voix était calme. Presque belle.

« Nous avons connu des revers. Mais les systèmes centraux sont fonctionnels. Serre Deux est critique, mais réparable. Les rations sont tendues, mais contrôlables par discipline et redistribution. Je suis confiant que nous— »

« Non. »

Jessica ne le dit pas fort. Mais le mot retira l'oxygène de la pièce.

Donald se retourna lentement.

« Pas maintenant. »

Jessica avança.

« Si. Exactement maintenant. »

« Jessica, assieds-toi. »

« Non. »

« C'est une communication de commandement. »

« Alors il est temps que quelqu'un y introduise la vérité. »

Donald se leva.

« Tu te laisses submerger par l'émotion. »

Jessica leva l'un des paquets endommagés.

« Et toi, tu es rassasié. »

Silence.

Rohan ferma les yeux. Priya porta la main à sa bouche. Malik fixa Donald comme s'il venait de découvrir une erreur technique qui n'aurait jamais dû exister.

Jessica parla à la caméra.

« L'approvisionnement n'est plus assuré. Serre Un est perdue. Serre Deux est instable. La production d'algues ne suffit pas. Et les réserves d'urgence ont été entamées en secret. »

De Houston, plus aucune voix ne vint.

Jessica posa les paquets sur la table.

« Six à huit pour cent manquent. Peut-être plus. Prélevés sur plusieurs jours. Refermés. Cachés. »

Une voix de Houston demanda :

« Qui y avait accès ? »

Jessica regarda Donald. Elle ne voulait pas. Mais sur Mars, la vérité n'avait plus assez de place pour rester polie.

« Lui. »

Sur le petit écran, la mère de Donald se mit à pleurer en silence.

Jessica désigna Donald.

« Le commandant Hayes a dévoré les rations d'urgence. Pas seulement les nôtres. Celles des arrivants aussi. »

Donald murmura :

« Arrête. »

Mais Jessica n'arrêta pas.

« Il a mangé les jours de gens qui sont encore en route. Il n'a pas seulement volé de la nourriture. Il a volé du temps d'oxygène, du temps de réparation, du temps de survie. »

Donald frappa la console du poing.

« Je devais fonctionner ! »

Personne ne bougea.

« Vous ne comprenez pas ! Je devais rester éveillé. Je devais décider. Houston voulait des réponses. Le monde voulait des réponses. Mon père voulait des réponses. »

Son père, dans la fenêtre voisine, baissa lentement les yeux. Donald le vit. Et quelque chose se déchira en lui.

« Je ne l'ai pas fait pour moi. »

Rohan ouvrit les yeux. Sa voix était très basse.

« Si. »

Donald le fixa.

Rohan dit :

« Tu as mangé les rations d'urgence. »

Aucun reproche n'aurait pu être plus dur. Précisément parce qu'il était si simple.

Priya dit :

« Tu es la raison pour laquelle plus personne ne sait ce qui est encore vrai ici. »

Malik fit un pas de plus. Il montra les paquets soigneusement refermés.

« Ça, ce n'était pas un effondrement », dit-il. « C'était de la gestion. »

Houston continua de travailler. Évidemment. Les humains continuent toujours à travailler lorsqu'ils ne savent pas comment porter la faute. Ils calculèrent de nouvelles rations, des baisses d'oxygène, des scénarios de réparation. Ils simulèrent Ares Two en orbite martienne. Ils calculèrent si le vaisseau pouvait interrompre la mission.

Il ne le pouvait pas vraiment.

La trajectoire était fixée. Le carburant était juste. Le vaisseau de passagers avait été construit léger, parce que chaque kilo d'espoir avait été trop cher sur Terre.

« Peuvent-ils rentrer ? » demanda Jessica.

« Pas avec certitude », répondit Houston.

« Qu'est-ce que cela veut dire, pas avec certitude ? »

« Forte probabilité de perte totale. »

« Et s'ils atterrissent ? »

Une pause.

Puis :

« Mars Base One ne peut pas les approvisionner durablement dans les conditions actuelles. »

Rohan eut un rire léger. Non parce que c'était drôle.

« Durable », dit-il. « Voilà un joli mot pour mourir. »

Donald était assis à l'arrière du module.

Pour la première fois depuis l'atterrissage, il ne dit rien.

## Que faire de tout cela ?

Les présentateurs de télévision ne trouvaient plus de langage — et pourtant ils continuaient d'émettre.

Émissions spéciales. Débats. Points chauds. Zones rouges. Cartes, animations, images de drones. Maires aux yeux vides. Maisons côtières qui semblaient avoir déjà pris congé.

Des régions entières ne paraissaient pas détruites, mais sorties de l'ordre.

Comme si quelqu'un avait déplacé le décor et oublié d'en faire sortir les hommes.

Ce soir-là, la chaîne avait invité à un grand débat.

Le titre s'affichait en lettres blanches sur fond noir :

**QUE FAIRE DE TOUT CELA ?**

Un titre étrange.

Pas : Où tout cela nous mène-t-il encore ?
Pas : Qui va nous sauver ?
Pas : Que viendra-t-il après ?

Mais : Que faire de tout cela ?

De la peur. Des images. De la faute. Des promesses. De la technique. Des anciens dieux. Des nouveaux plans de salut. De l'homme lui-même, qui emporte dans chaque avenir ce qu'il n'a pas compris de l'ancien monde.

Dans le studio, le monde était assis autour d'une table.

Pas le monde, bien sûr. Seulement ses porte-parole. Ses interprètes. Ses gestionnaires. Ceux qui l'apaisent. Ceux qui l'avertissent. Ses derniers prêtres.

Une climatologue était là, mince, concentrée, avec des yeux qui avaient trop vu pour vendre encore l'espoir comme un exercice obligé.

À côté d'elle, un historien, calme, presque poli, avec le regard d'un homme qui savait que chaque époque se croyait la dernière — et que, parfois, elle avait raison.

En face était assis un politicien, soigneusement vêtu, le sourire un peu trop exercé.

À côté de lui, une philosophe qui ne regardait pas les caméras, mais les visages. Comme si la catastrophe elle-même l'intéressait moins que les concepts que les hommes érigeaient autour d'elle.

Au bout de la table était assise une enseignante spirituelle, vêtue de sombre.

À côté d'elle, un homme que la rédaction avait présenté comme « représentant d'une vision non-duelle ».

Qui invite donc quelqu'un comme ça ?

Cela sonnait comme une note de bas de page. Comme une curiosité exotique en fin de programme. Comme quelqu'un à qui l'on poserait brièvement une question, une fois les faits sérieux énoncés.

Il était assis là, immobile.

Ni supérieur. Ni ailleurs. Plutôt comme quelqu'un qui aurait oublié pourquoi il fallait absolument se disputer.

Le modérateur se racla la gorge.

« Le monde est-il au bord du gouffre ? Ou sommes-nous devant une grande transformation ? Quelque chose prend-il fin — ou quelque chose commence-t-il ? »

Derrière eux apparut la Terre.

Bleue. Blanche. Blessée et belle.

La climatologue leva les yeux.

« Si vous voulez une réponse honnête : oui. Nous sommes au bord de plusieurs gouffres à la fois. Climat, disparition des espèces, pénurie d'eau, instabilité sociale, migrations. Nous ne parlons plus de scénarios. Nous parlons de quelque chose qui a commencé. »

Le politicien hocha aussitôt la tête.

Trop vite.

« C’est précisément pour cela que nous devons agir. Technologie, coopération, adaptation — »

« J’ai vu des cartes », dit la scientifique, « sur lesquelles des villages disparaissent avant même que leurs noms soient arrivés dans un ministère. Pour ces gens-là, ce n’est pas un scénario. C’est de l’eau dans leur lit. »

Silence.

L’historien joignit les mains.

« Les récits de fin nous accompagnent depuis des millénaires. Déluges. Mondes en flammes. Jugements derniers. Peut-être que ce n’est pas le monde qui prend fin. Peut-être seulement l’image que l’homme avait de lui-même. »

La philosophe regarda le politicien.

« L’homme comme couronne de la création. »

L’enseignante spirituelle dit :

« La Terre n’a pas besoin de nous. Nous avons besoin d’elle. »

Le politicien haussa les sourcils.

« Très beau. Mais les niveaux d’eau ne baissent pas par humilité. »

Le modérateur se tourna vers l’homme au bout de la table.

« Et vous ? D’un point de vue non-duel : le monde est-il réellement en danger ? »

L’homme regarda la Terre. Les villes inondées. Les visages.

« Pour l’être humain qui souffre, la souffrance est assez réelle. Celui qui perd sa maison n’a pas besoin d’une philosophie qui lui explique que tout est illusion. Ce serait cruel. »

« Alors nous sommes d’accord », dit le politicien. « Les gens ont besoin de solutions. Pas de brouillards métaphysiques. »

« Oui », dit l’homme. « Quand une maison brûle, on éteint le feu. Quand un enfant est dans l’eau, on le tire de là. La non-dualité n’est pas une excuse. »

« Qu’est-ce donc ? » demanda la philosophe.

« La fin de la dernière excuse. »

« Trop élégant », dit le politicien. « Trop vide. »

« Peut-être », dit l’homme. « Elle enlève seulement son auréole au sauveur. »

La philosophe se pencha en avant.

« Donc agir sans moi ? »

« L'action a lieu. »

« Pratique. »

« Inconfortable. Car alors tombent la fierté, la culpabilité, la pose du sauveur et la haine de soi. »

Le modérateur demanda :

« Et la responsabilité ? »

« Elle reste. »

« Sans responsable ? »

« Un enfant tombe à l'eau. Une réponse se produit ; une main saisit. Faut-il d'abord un moi métaphysique ? »

La scientifique dit :

« Il faut quelqu'un qui agisse. »

« Il faut des mains. Des voix. Des décisions. Mais pas quelqu'un qui croie être l'auteur de l'action. »

Le politicien secoua la tête.

« C'est dangereux. Les hommes ont besoin de direction. »

L'homme le regarda.

« Peut-être est-ce précisément cela, le brouillard : que quelqu'un croie diriger. »

Le politicien se tut.

La philosophe attaqua :

« Vous vous rendez inattaquable. Toute critique devient une partie du film. »

« Oui. Toute doctrine inattaquable est suspecte. Celle-ci aussi. »

« Alors vous vous contredisez. »

« Bien. »

« Bien ? »

« Alors elle reste vivante. »

Derrière eux, l'image changea.

Un garçon avait de l'eau jusqu'à la poitrine. Il tenait un bidon jaune au-dessus de sa tête. À côté de lui flottait un cadre de lit.

Personne ne parla.

Puis l'homme dit :

« Je ne veux pas donner de propriétaire à cette image. »

Le modérateur se pencha en avant.

« Mais le niveau monte. »

« Oui. »

« Des maisons sont détruites. »

« Oui. »

« Des gens perdent tout. »

« Oui. »

« Donc ? »

L'homme regarda la Terre derrière eux.

« Rien de cela ne doit être effacé. Ni l'eau. Ni la douleur. Ni la main qui aide. »

« Et le moi ? » demanda la philosophe.

« Le moi en fait une possession. Ma peur. Ma faute. Mon avenir. Ma fin du monde. »

« Et sans moi ? »

« Pas de propriétaire. Seulement ce qui arrive. »

Silence.

« Que reste-t-il alors ? » demanda le modérateur.

« Quelque chose comme un événement. »

« Un événement ? »

« Ce qui apparaît appelle. Ce qui répond répond. Sans nom. Sans propriétaire. »

L'historien dit doucement :

« Selon vous, la véritable apocalypse ne serait donc pas la fin du monde. »

La philosophe acheva :

« Mais la fin de l'homme comme centre. »

L'homme hocha la tête.

« Peut-être est-ce précisément cela qui est si difficile à supporter. »

Le politicien expira bruyamment.

« Cela sonne bien. Mais cela n'aide personne qui perdra sa maison demain. »

« Si », dit soudain la scientifique.

Tous la regardèrent.

Elle-même sembla surprise d'avoir parlé.

« Pas pratiquement, bien sûr. Pas directement. Mais peut-être cela aide-t-il contre ce qui nous paralyse sans cesse. »

« Qu'est-ce qui nous paralyse ? » demanda le modérateur.

« Le fait que chacun veuille avoir raison avant que quelqu'un commence. »

L'historien hocha lentement la tête.

« Ou le fait que chaque époque ait d'abord besoin d'un grand récit pour faire ce qui est nécessaire. »

L'enseignante spirituelle croisa les mains.

« Peut-être cherchons-nous encore un salut, alors qu'il ne nous est demandé qu'une réponse. »

Le politicien eut un rire sec.

« Les réponses coûtent de l'argent. »

« Oui », dit la scientifique. « Et le refoulement coûte des vies. »

De nouveau le silence.

Sur l'écran derrière eux apparut une carte. Rouge. Jaune. Noire. Des lignes, des flèches, des prévisions. Un pays devenait une surface. Une côte devenait un chiffre. Des êtres humains devenaient des mouvements. La perte devenait statistique.

La philosophe dit :

« Peut-être le problème n'est-il pas seulement que nous faisons trop peu. Peut-être le problème est-il que nous transformons tout en images que nous pouvons regarder. »

« Et en chiffres qui nous excusent », dit l'historien.

« Ou en programmes censés nous sauver », dit l'enseignante spirituelle.

Le modérateur regarda la caméra.

« Mais dehors, les gens veulent savoir ce qu'il faut faire maintenant. »

L'homme au bout de la table dit :

« Alors faites ce qui doit être fait. »

Le politicien leva la tête.

« Ce n'est pas une réponse. »

« Si. Seulement pas une réponse qui permette la possession. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

« Que l'aide n'a pas d'abord besoin d'une identité. Pas du héros. Pas du coupable. Pas du saint. Pas du sauveur. Peut-être même pas de l'adversaire. »

« Sans adversaire, pas de politique », dit le politicien.

« Peut-être est-ce pour cela que la politique est si souvent épuisée. »

La philosophe sourit à peine.

« Et sans moi, pas de morale ? »

« Peut-être moins de drame », dit l'homme. « Pas moins d'action. »

« Vous sous-estimez le drame », dit l'historien. « Il tient les sociétés ensemble. »

« Ou les déchire. »

Le modérateur regarda de nouveau ses fiches.

« Je voudrais revenir au titre de l'émission. Que faire de tout cela ? De la peur, de la colère, des images. Où les mettre ? »

Personne ne répondit tout de suite.

Dehors, la pluie commença à tomber.

On ne l'entendait pas dans le studio. On ne la voyait qu'aux fenêtres derrière les caméras, où de petites gouttes découpaient la lumière de la ville.

La climatologue dit :

« D'abord, nous devons cesser de faire comme si tout cela était encore à venir. »

L'historien dit :

« Ensuite, nous devons comprendre qu'aucune civilisation ne s'effondre en un jour. Elle s'habitue à sa propre fin bien avant que celle-ci devienne visible. »

La philosophe dit :

« Et peut-être devons-nous demander qui est ce nous, au juste. »

L'enseignante spirituelle dit :

« Peut-être que le monde n'a pas besoin d'être sauvé. Peut-être que seule doit mourir l'idée qu'il est là pour nous. »

Tous regardèrent l'homme au bout de la table.

Il se tut.

Le modérateur attendit.

« Et vous ? »

L'homme ne regarda pas la caméra.

« Que faire de tout cela ? »

Il répéta la question lentement, comme s'il devait d'abord la libérer de tout ce qui y collait déjà.

« Peut-être rien. »

Le politicien leva les yeux au ciel.

« Évidemment. »

« Non parce que cela serait indifférent », dit l'homme. « Mais parce qu'il n'existe aucun dehors où nous pourrions le déposer. La peur, la technique, la culpabilité, les fantasmes de salut, la violence, l'espoir — tout cela n'est pas un bagage que l'homme pourra un jour poser. C'est l'homme, tant qu'il croit être quelqu'un en chemin. »

La philosophe demanda :

« Et si cette croyance tombe ? »

« Alors l'eau reste eau. La douleur reste douleur. La main reste main. Mais l'histoire qui enserre tout perd son centre. »

La scientifique regarda longuement l'image du garçon dans l'eau.

« Et le garçon ? »

L'homme répondit doucement :

« On le sort de là. »

« Rien de plus ? »

« Il n'en faut pas davantage à cet instant. »

Le modérateur dit :

« Mais le monde a pourtant besoin d'un avenir. »

« Peut-être », dit l'homme. « Ou peut-être a-t-il besoin de moins d'images d'avenir qui empêchent une main de saisir maintenant. »

L'historien leva les yeux.

« Ce serait une étrange fin de la modernité. »

« Peut-être », dit la philosophe. « Non pas la fin du progrès, mais la fin de ses promesses de salut. »

L'enseignante spirituelle hocha la tête.

« Le monde n'a pas besoin d'une nouvelle promesse. »

La phrase resta là.

Pas grande. Pas solennelle. Pas comme une solution.

Plutôt comme quelque chose que l'on ne pouvait plus rappeler.

Le monde n'a pas besoin d'une nouvelle promesse.

Dehors, devant le studio, la pluie tombait plus fort.

Pas apocalyptique.

Seulement de la pluie.

De l'eau sur l'asphalte. De la lumière dans les flaques. La ville s'y reflétait, déformée et pourtant entière.

Et sur des millions d'écrans, des gens regardaient d'autres gens expliquer ce qui arrivait au monde.

Comme si le monde était quelque part là dehors.

Comme s'il devait encore être sauvé.

Ou se perdre.

Alors qu'il était depuis longtemps assis à la table.

Dans chaque question.

Dans chaque peur.

Dans chaque geste qui sauve.

Dans chaque image qui ne disparaissait plus.

Et peut-être était-ce là la véritable question.

Non pas où tout cela nous mène encore.

Pas même que faire de tout cela.

Car l'abîme destructeur haletait déjà distinctement en arrière-plan.

Mais :

**Où ce film de vie nous porte-t-il encore ?**

# Quand le monde s’appauvrit

J’étais de nouveau en route.

Non par goût de l’aventure. Celui-là m’avait quitté depuis longtemps. Pas non plus parce que voyager possédait encore cette légèreté qu’il avait eue autrefois, lorsque les aéroports étaient des lieux de passage et non des zones fortifiées, lorsqu’un passeport promettait encore davantage qu’un contrôle, lorsque les villes vous accueillaient au lieu de vous examiner.

Je voyageais pour affaires. Encore. Deux mois par an, parfois trois. Surtout en Asie. L’Europe était restée mon chez-moi, mais chez-moi était devenu un mot plus faible.

Amérique, Chine, Inde, Bangladesh, même l’Europe — partout, des gens se tenaient dans les rues. Pas toujours en criant, pas toujours en se battant. Parfois simplement debout. À attendre. Laissés là.

L’IA leur avait pris leurs emplois. Avec les emplois, le loyer, les médicaments, le pain, la dignité. Mais l’IA n’était pas coupable. Elle n’était pas un démon, pas une volonté, pas un auteur. Elle était un outil, un miroir, un amplificateur. Le coupable, c’était l’homme, qui ne l’avait pas comprise comme une libération, mais comme une machine de concentration.

La propriété attirait la propriété.

Le capital attirait le capital.

La puissance de calcul attirait le pouvoir.

Et le pouvoir n’avait jamais partagé de son plein gré.

À Zurich, l’aéroport ne sentait plus le café, le parfum et les vacances. Il sentait le désinfectant, le métal et la patience tendue. Le salon d’affaires se trouvait derrière trois contrôles, une reconnaissance faciale et deux portes de sécurité discrètes. À l’intérieur, il y avait encore de petites coupelles de noix, des bouteilles d’eau minérale, des croissants derrière une vitre. Des gens en belles chaussures mangeaient lentement, comme s’ils ne voulaient pas montrer qu’ils pouvaient encore manger.

Dehors, derrière les fenêtres panoramiques, un petit groupe de personnes était assis par terre. Pas beaucoup. Assez. Un enfant tenait une pancarte sur laquelle rien n’était écrit. Peut-être la peinture avait-elle manqué. Peut-être l’espoir que les mots changent encore quelque chose.

Un homme, près de moi, se plaignit que le champagne n’était plus assez frais.

Je le regardai.

Il était sérieux. Et, au fond, il avait raison.

À Doha, des drones armés montaient et descendaient au-dessus des zones de transit comme des insectes noirs. Ils scannaient les visages, les bagages, les schémas de mouvement. Plus

personne ne levait les yeux. On s'habitue à tout, pourvu que cela bourdonne assez régulièrement.

Sur un écran, un robot de service humanoïde souriait ; il devait tenir compagnie aux personnes âgées. Autrefois, on se serait émerveillé devant ce genre de choses. Désormais, les voyageurs en attente jetaient à peine un regard, puis détournaient les yeux. Plus personne ne voulait entendre parler de machines qui couraient plus vite, saisissaient plus précisément, répondaient plus gentiment et ne se fatiguaient jamais.

Que restait-il encore à prouver ?

Que l'homme était remplaçable ?

Tout le monde le savait désormais.

Dhaka m'accueillit comme d'habitude avec la chaleur, la poussière et un regard que je ne lui avais pas connu autrefois.

La ville avait été bruyante, dense, exigeante, chaotique, mais d'une manière étrangement ouverte, presque amicale. Les chauffeurs riaient, les serveurs demandaient d'où l'on venait, les enfants faisaient signe, les marchands appelaient, comme si chaque étranger était une petite possibilité. Maintenant, quelque chose de dur s'était installé dans les visages.

Pas chez tous.

Mais on le sentait.

Le chauffeur qui vint me chercher à l'aéroport parlait à peine. Autrefois, il aurait demandé si c'était ma première fois au Bangladesh, si j'étais marié, si j'aimais la nourriture. Maintenant, il jeta seulement un bref regard dans le rétroviseur.

« Business ? »

« Oui. »

Il hocha la tête.

« Good for you. »

Cela ne sonnait pas méchant. C'est précisément ce qui rendait la chose pire.

À un carrefour, une fillette frappa contre la vitre. Dix ans peut-être, peut-être moins. Il y avait déjà eu de tels enfants autrefois. La pauvreté n'était pas nouvelle. Mais ce regard était différent. Ni suppliant. Ni enfantin. Il était vieux. Presque scrutateur. Comme si elle savait que, derrière la vitre, quelqu'un était assis, quelqu'un qui pouvait encore voyager, tandis que son monde à elle se défaisait au bord du trottoir.

Je tendis la main vers mon sac.

Le chauffeur dit :

« Don’t open. »

« Juste un peu d’argent. »

« Don’t open. »

La fillette continua de me regarder. Puis elle cracha contre la vitre. Pas avec colère. Plutôt avec fatigue.

Le chauffeur démarra.

Les cafés de Gulshan, où autrefois de jeunes gens s’asseyaient avec leurs ordinateurs portables, avaient disparu ou s’étaient vidés. Certains avaient des grilles devant les fenêtres. D’autres étaient devenus de petits points de vente pour des rations de survie importées, que personne ne pouvait se permettre s’il en avait vraiment besoin.

Un café existait encore. Le nom était le même, mais le lieu avait perdu son innocence. Les plantes étaient en plastique. La musique était basse. À l’entrée se tenait un gardien aux yeux fatigués, avec un fusil qui paraissait trop lourd pour lui.

Un cappuccino coûtait autant qu’à Zurich. Dans un pays où le revenu moyen atteignait peut-être deux cents francs, à condition d’avoir encore du travail.

L’absurde n’était pas le prix.

L’absurde, c’était que Zurich elle-même ne savait plus pourquoi elle était restée Zurich. Les prix demeuraient élevés. Seuls les salaires, la sécurité et l’emploi s’effondraient.

À la table voisine, une femme en robe claire parlait dans son bracelet.

« No, no, we cannot use local human staff anymore. Too unstable. Use remote AI coordination. »

Le serveur se tenait à côté d’elle et faisait semblant de ne pas comprendre l’anglais.

Peut-être ne le comprenait-il pas.

Peut-être comprenait-il chaque mot.

L’IA n’avait pas seulement remplacé le travail. Elle avait remplacé l’espoir que le travail reviendrait un jour.

D’abord partirent les call centers. Puis les traductions, la comptabilité, le design, la planification logistique, le conseil juridique simple, le pré-tri médical, l’enseignement, le marketing, le codage, l’administration. Ensuite les métiers intermédiaires. Ces métiers pour lesquels les parents avaient payé des années d’école. Ces métiers qui avaient autrefois promis la sécurité.

Les riches appelaient cela productivité.

Les pauvres appelaient cela faim.

L'État avait oublié de taxer l'IA. Ou il n'avait pas osé. Ou il était acheté depuis longtemps. Les politiciens devenaient plus corrompus, le langage plus vide, les promesses meilleur marché. On parlait d'innovation, d'efficacité, d'avantage concurrentiel, d'adaptabilité. Des mots qui sonnaient comme l'avenir et sentaient le licenciement.

Les recettes fiscales baissaient. Les systèmes sociaux se désagrégeaient. Les hôpitaux devenaient inabordables. La médecine existait encore, mais plus pour ceux qui en avaient besoin. La nourriture existait encore, mais plus là où était la faim.

L'éthique disparut du monde comme les recettes fiscales.

Le soir, je visitai une gated community à la périphérie de la ville. Un partenaire commercial m'y avait invité, moitié par politesse, moitié pour me montrer qu'il avait réussi.

Autrefois, ces lieux avaient été des îles de confort un peu gênantes. Maintenant, c'étaient des forteresses de haute sécurité. Hauts murs, drones, scanners faciaux, sas, agents de sécurité privés, chiens dressés à ne pas avoir peur. À l'intérieur, il y avait de l'électricité, de l'eau filtrée, une clinique, des salles de classe, un petit marché, des espaces verts artificiels et une piscine qui, dans la lumière, ressemblait à un reproche.

« Resilience living », dit mon hôte.

Il le dit en anglais, comme on dit aujourd'hui tout ce que l'on veut embellir à ses propres yeux.

« Et dehors ? » demandai-je.

Il me regarda comme si j'avais posé une question déplacée.

« Dehors, c'est dehors. »

Au bord de la piscine, des enfants jouaient. Leurs nounous se tenaient à l'ombre. L'une d'elles jeta un bref regard par une ouverture du mur vers le portail, où des gens attendaient. Puis elle détourna de nouveau les yeux.

Je pensai aux habitations de survie souterraines dont on parlait désormais ouvertement. Non plus comme d'une conspiration, mais comme d'une catégorie du marché immobilier de luxe. Avec air filtré, eau propre, robots médicaux, chambres de semences, salles de cinéma, caves à vin, lumière solaire artificielle.

Certains appelaient cela de la préparation.

En vérité, c'était une fuite devant un monde qu'ils avaient eux-mêmes contribué à construire.

Plus tard, je traversai des rues où les magasins étaient autrefois ouverts tard dans la nuit. Maintenant, beaucoup de rideaux métalliques étaient baissés. Devant une pharmacie, des

gens se pressaient. Pas violemment, pas encore. Mais la distance entre les corps et la violence s'était amincie.

Un homme criait que son enfant avait besoin d'insuline.

Le pharmacien derrière la grille leva les mains. Pas de stock. Ou pas de stock pour cet homme. Il était devenu difficile de distinguer la différence.

Mon chauffeur regardait droit devant lui.

« Every day now », dit-il.

« Every day ? »

« Fight. Medicine. Food. Sometimes dead. »

Il ne le dit pas dramatiquement. Il le dit comme on parle du temps.

Puis il ajouta :

« Before, poor people had hope. Now they have information. »

Je le regardai.

« Que voulez-vous dire ? »

Il haussa les épaules.

« They see everything. They know who has. They know who eats. They know who flies. »

J'avais pensé que l'or était une sécurité en de tels temps. Beaucoup l'avaient pensé. L'or, la terre, les droits sur l'eau, les participations, les comptes cryptés, les réserves d'urgence. Mais l'or ne nourrit personne quand la nourriture n'est plus vendue. Les actions étaient des chiffres sur des écrans en feu. La grande décote de la dette n'avait rien amélioré. Au contraire. Elle avait seulement montré qu'on pouvait effacer les dettes, mais pas le désespoir.

Les Bourses s'effondraient, se redressaient, s'effondraient de nouveau. Les riches ne devenaient pas pauvres. Ils devenaient seulement plus nerveux. Les pauvres ne devenaient pas nerveux. Ils devenaient vides.

Celui qui n'a rien ne devient pas automatiquement bon. C'était l'un de ces mensonges que nous nous étions racontés autrefois par confort. Celui qui n'a plus rien à perdre perd parfois aussi la dernière image qu'il avait de lui-même. Les riches disaient : Ils deviennent des animaux.

Mais c'était faux.

Les animaux prennent ce dont ils ont besoin.

Les hommes prennent ce qu'on leur a pris, et parfois appellent cela justice.

En Europe, ce n'était pas mieux. Seulement plus propre.

Les gares étaient pleines de gens qui ne voyageaient pas. Ils attendaient des distributions, des listes, des rendez-vous médicaux, des décisions, une nouvelle règle quelconque qui expliquerait pourquoi il n'y en avait pas assez. À Berlin, d'anciens développeurs logiciels se tenaient à côté d'anciens soignants, d'enseignants, de traducteurs, d'anciens êtres humains avec un avenir.

À Paris, des voitures brûlaient de nouveau. Pas par révolution. Par habitude.

À Zurich, des gens campaient sous des auvents, tandis qu'au-dessus d'eux les gestionnaires de fortune laissaient leurs lumières allumées. La Suisse n'était pas devenue pauvre. Elle était seulement contrainte de regarder enfin sa pauvreté.

L'Amérique était plus bruyante. La Chine plus silencieuse. L'Inde plus dure. Le Bangladesh plus près de la faim. L'Europe meilleure dans les formulaires. Partout le même mouvement : zones intérieures et zones extérieures. Accès et exclusion. Visages derrière le verre. Mains sur les vitres.

Et moi, je continuais à me déplacer entre les deux.

C'était le plus désagréable.

Je n'étais pas milliardaire. Pas propriétaire de bunker. Pas un homme avec une armée privée. Mais je pouvais encore réserver, embarquer, arriver. Je pouvais encore payer des chambres, commander du café, franchir des frontières. J'étais encore mobile dans un monde où la mobilité elle-même était devenue suspecte.

Parfois, je me demandais si voyager avait jamais été liberté.

Peut-être avait-ce toujours été un privilège, qui ne paraissait innocent que tant que suffisamment d'autres pouvaient encore en rêver.

La dernière nuit à Dhaka, j'étais assis dans ma chambre d'hôtel et je regardais la ville. Des coupures de courant se déplaçaient à travers les quartiers comme des nuages sombres. Certains blocs restaient éclairés : ambassades, cliniques, installations privées, tours avec leurs propres générateurs. Entre eux s'étendaient des rues où brûlaient de petits feux.

En bas, devant l'entrée de l'hôtel, se tenait un robot de sécurité. Quatre jambes, surface lisse, yeux-caméras. À côté de lui, un gardien humain, maigre, fatigué, mal payé. Le robot se déplaçait avec précision. L'homme vacillait d'épuisement.

Un garçon sortit de l'ombre et lança une pierre.

Pas sur l'homme.

Sur le robot.

La pierre rebondit. Le robot tourna la tête. Le gardien leva son arme, hésita, la baissa de nouveau. Le garçon ne s'enfuit pas. Il resta là et cria quelque chose que je ne compris pas.

Peut-être personne ne le comprit.

Peut-être tout le monde le comprit.

Je pensai à toutes ces conférences où l'on avait parlé d'avenir. À ces panels sur l'éthique. Aux livres blancs, aux visions, aux stratégies, à l'impact, à la durabilité. À ces gens souriants devant des murs LED. À des phrases comme : la technologie nous libérera.

Peut-être aurait-elle pu le faire.

Mais l'homme n'avait jamais été très doué pour partager la liberté.

Le matin, je retournai à l'aéroport. La ville était grise de poussière et de première lumière. Sur un mur, en lettres noires, on lisait :

**WE ARE NOT AGAINST THE FUTURE.**
**WE ARE OUTSIDE OF IT.**

Je lus la phrase deux fois.

Au terminal, les chemins se séparèrent de nouveau. À gauche, les longues files. À droite, l'entrée rapide pour ceux qui avaient encore accès. Mon passeport fut scanné. Mon visage confirmé. Mon sac passé aux rayons. Tout fonctionnait.

C'était cela, l'effrayant.

Cela fonctionnait encore.

Pour certains.

Dans l'avion, j'étais assis près du hublot. Sous moi, Dhaka devint plus petite, puis plus douce, puis brume. La ville ne disparut pas. Elle resta là. Avec ses gens, ses feux, ses murs, ses regards.

Le monde n'était pas devenu plus pauvre parce qu'il n'y avait pas assez.

Il était devenu plus pauvre parce que trop de gens voulaient tout garder.

# Le sang fatigué de notre temps

Après la guerre, la faim avait des mains fortes,
et chaque ruine exigeait de renaître.

Les hommes portaient des pierres
comme s'ils portaient le matin.

Les femmes cousaient le pain,
les toits, les noms et la douleur.

Puis le siècle gémit sous son propre poids.

Des pays fatigués oublièrent
pourquoi ils s'étaient un jour relevés.

Des étrangers vinrent — certains pour reconstruire,
d'autres pour remplir leurs poches vides
d'argent, d'espoir
et de rêves venus d'ailleurs.

Qui était l'invité,
qui celui qui accueille ?

Qui devait encore du pain à qui ?

Les vieilles réponses se désagrégèrent,
et les religions elles aussi perdirent le ton
avec lequel elles avaient autrefois nommé les blessures.

L'homme se tenait là,
comptant ses cicatrices, ses dettes, ses manquements,
et ne demandait plus que ceci :

Où en sommes-nous maintenant ?

Et comment cela pourrait-il continuer ainsi ?

## Extraterrestres, Messie ou Kalki

Lela était encore jeune lorsqu'elle comprit que les adultes ne savaient pas où aller.

Pas sous forme d'une pensée claire. Plutôt comme un goût dans l'air de la maison. Une amertume entre les meubles, les factures, les habits du dimanche et les voix qui devenaient trop fortes lorsque personne ne voulait crier.

Ses parents allaient à l'église.

Longtemps, Lela crut qu'ils le faisaient par paix. Plus tard, elle vit autre chose : peut-être y allaient-ils parce qu'eux non plus ne savaient pas quoi faire d'eux-mêmes. Parce qu'un autel avait au moins une forme, là où leur propre vie était depuis longtemps en train de perdre la sienne.

Sa mère s'asseyait sur le banc avec ce visage que Lela haïssait et aimait à la fois : aimable, recueilli, presque résigné. Un visage comme un linge posé sur une table blessée.

Son père se tenait à côté d'elle, grand, inquiet, trop élégant pour sa propre dispersion. Il était architecte. Un homme de lignes, de plans et de façades — et pourtant, son intérieur n'avait aucune statique.

Lela vit très tôt comment il embrouillait tout : les rendez-vous, les chiffres, les engagements, les responsabilités. Elle vit les clients devenir d'abord polis, puis méfiants, puis bruyants. Elle vit comment ils comprenaient peu à peu que, derrière sa belle parole, il y avait trop d'erreurs.

Et elle vit comment il s'enchaînait à sa mère.

Pas brutalement. Pas visiblement. Mais par impuissance. Par cette lourde exigence qui dit : si je tombe, tu dois me tenir. Si le monde se dresse contre moi, tu dois être de mon côté, même si je ne sais plus moi-même où se trouve ce côté.

Sa mère le tenait.

Peut-être par amour. Peut-être par habitude. Peut-être parce que, dans sa famille, les femmes avaient appris à ne pas laisser les hommes se briser, même si elles devenaient elles-mêmes plus silencieuses en les soutenant.

À l'époque, Lela ne comprenait qu'une chose : l'amour ne rend pas libre.

Il lie. Il sauve. Il épuise. Il se relève le matin, prépare du café, cherche des documents, excuse les erreurs — et appelle cela mariage, parce qu'il fallait un mot plus beau pour le dire.

C'est à peu près à cette époque que Lela entendit pour la première fois cette chanson de Snow Patrol. Sous la couverture, avec des écouteurs, tandis qu'en bas, dans la maison, s'étendait encore l'un de ces silences pires qu'une dispute. La voix chantait l'amour, mais pas cet amour qui sauve. Plutôt un amour qui demandait s'il avait peut-être déjà été tout ce qu'il y aurait.

Alors, cette question sonnait comme une menace.

À l'école, Lela n'était jamais tout à fait là où étaient les autres. Elle riait quand il fallait rire. Elle avait des amies quand il fallait avoir des amies. Elle portait des vêtements qui ne voulaient pas attirer l'attention et espéraient pourtant être vus.

Mais en elle, il y avait un trou que personne ne pouvait voir.

Elle se sentait incomprise, sans pouvoir dire ce qui, en elle, aurait dû être compris. Plus tard, c'est cela qui la tourmenta le plus : ce désir d'être vue, sans savoir ce qui, au juste, pouvait être vu.

Quoi, sinon un masque ?

Un visage. Une attitude. Une voix. Une douleur qui, dès qu'on la montre, devient déjà représentation.

Et pourtant, Lela voulait que quelqu'un passe derrière.

Derrière la politesse.

Derrière la défiance.

Derrière le corps qui comprit trop tôt que les regards étaient une monnaie.

Derrière les phrases qu'elle disait pour ne pas avoir à dire ce qu'elle ne savait pas dire.

Elle voulait que quelqu'un la voie.

Non pas qu'on la regarde.

Qu'on la voie.

Mais personne ne vint. Ou tous vinrent de travers.

Ses parents étaient trop occupés par leur propre naufrage. L'église par des réponses trop grandes pour les petites dévastations d'une maison. Les professeurs par leurs grilles. Les amies par leurs miroirs. Les garçons par leurs yeux.

Lela commença à quitter l'église bien avant de s'en aller vraiment.

D'abord, elle ne fit que changer de place intérieurement. Elle ne s'asseyait plus là où l'on croyait, mais là où l'on observait. Les mots ne tombaient plus en elle.

Grâce. Faute. Rédemption. Sacrifice. Amour. Éternité.

Tout sonnait grand.

Mais sa vie restait petite.

Si Dieu était amour, pourquoi ceux qui aimaient étaient-ils si épuisés ?

Si la vérité rendait libre, pourquoi les croyants semblaient-ils si étroits ?

Si le Christ habitait les êtres brisés, pourquoi les gens cachaient-ils leurs fractures sous leurs habits du dimanche ?

Une fois, elle réentendit la chanson après un office. Le sermon avait parlé d'amour du prochain, sa mère avait souri, son père avait respiré trop fort, et dans la voiture personne ne dit rien.

Lela regarda par la fenêtre et pensa que les paroles sur l'amour n'empêchaient visiblement pas les êtres de s'écraser les uns les autres sous le poids de leur impuissance.

Plus tard, elle flirta avec le bouddhisme.

Il l'attirait parce qu'il ne suppliait pas, ne menaçait pas, ne jugeait pas. Il parlait de souffrance sans aussitôt la salir de culpabilité. De désir, d'attachement, d'attention, de recueillement.

Le Noble Sentier octuple ressemblait à une architecture qui, enfin, tenait.

Lela nota les termes dans un carnet. Proprement. Presque solennellement. Elle médita. Observa le souffle, les pensées, les impulsions. Elle appela cela pratique.

Mais là aussi, elle se retrouva.

Non pas la paix.

Elle-même.

Quelle que fût cette chose douloureuse qui, même dans le silence, ne disparaissait pas.

Une femme qui voulait méditer correctement. Une femme qui voulait lâcher prise et voulait pourtant être désirée. Une femme qui voulait dépasser le désir et espérait, la nuit, que quelqu'un lui écrive.

Le bouddhisme l'aida à voir plus clairement.

Mais la clarté n'était pas la guérison.

Autrefois, elle avait souffert comme une enfant.

Maintenant, elle souffrait avec des concepts.

Ce n'était pas mieux.

Seulement plus élégant.

Et un peu plus embarrassant, parce qu'elle pouvait désormais prendre cela pour de la lucidité.

Elle passa du salut à l'éveil, du péché à l'attachement, de la grâce à la pratique. Les décors changeaient, mais le mouvement demeurait.

Il manquait toujours quelque chose.

Il y avait toujours un chemin.

Il y avait toujours une Lela future, plus libre, plus claire, plus aimante que celle d'aujourd'hui.

Et la Lela d'aujourd'hui restait en arrière comme une erreur.

Plus tard, elle trouva une communauté.

Pas une église, disaient-ils. Pas une religion. Pas de dogmes. Seulement la conscience, la guérison, la fréquence, la nouvelle Terre, la mémoire cosmique.

Personne ne parlait de Messie. Ils parlaient d'ascension. Non pas de rédemption, mais de transformation. Non pas du Jugement dernier, mais d'un changement vibratoire.

Cela semblait plus lumineux.

Mais cela attendait tout autant — seulement avec des bâtons d'encens, des voix douces et de meilleurs mots pour la même vieille indigence.

On attendait les peuples stellaires. Kalki. Le contact. L'humanité à venir. Une lumière qui viendrait enfin mettre de l'ordre dans le sang fatigué du monde.

Et puis il y eut Elias.

Le guide de la communauté. Calme, chaleureux, avec cette douceur soignée qui semblait presque innocente. Il ne disait pas de grandes choses. Il disait de petites choses avec de grandes pauses.

« Tu portes trop de choses seule. »

Une phrase qui aurait convenu à tout être humain ayant vécu assez longtemps.

Donc à presque tout le monde.

Mais la faim de Lela y entendit quelque chose d'unique.

Elle crut qu'il la voyait. Peut-être n'avait-il touché qu'un endroit depuis longtemps ouvert en elle. Une phrase banale suffit lorsqu'elle frappe à la bonne blessure.

Dès lors, tout devint équivoque.

Sa proximité après les méditations. Ses messages tard le soir. Une main sur son épaule. Un regard qui restait un peu plus longtemps qu'il n'aurait dû.

Elle appela cela résonance. Lien d'âme. Peut-être même amour.

Après l'un de ses messages, elle réécouta la chanson.

Cette fois, la question était physique. Presque honteuse.

Et si cette chaleur à moitié donnée, à moitié retirée, était tout ?

Une phrase sur l'écran. Un regard. Une main. Juste assez pour continuer à attendre. Trop peu pour être rassasiée.

Et pire encore : et si c'était la dernière fois ?

Pas le grand amour. Pas le salut. Seulement un soir, peut-être. Un contact. Une bouche. Un corps qui, pendant quelques heures, rendait crédible l'idée que le manque n'était pas tout.

Lela savait combien il y avait peu de vérité là-dedans.

Elle savait qu'elle courait après la sensation. Qu'elle la nourrissait, la falsifiait, l'amplifiait jusqu'à ce qu'elle paraisse, pour un instant, plus grande que sa cause. Elle savait qu'elle faisait d'un regard une histoire, d'une nuit un signe, du désir une preuve.

Et pourtant, elle y entra.

Pas aveugle.

Pas innocente.

Plutôt avec cette triste lucidité qui sait qu'elle se trompe elle-même et le fait quand même.

Demain, pensa-t-elle, elle lâcherait de nouveau.

Mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, elle voulait sentir encore une fois que quelque chose arrivait.

À défaut de salut, au moins un souvenir.

Un beau, lourd souvenir.

L'un de ces souvenirs qui ne guérissent pas, mais restent.

Comme une lumière dans une chambre qui n'existe plus depuis longtemps.

La fissure ne vint pas par trahison.

Elle vint par répétition.

Un soir, Lela entendit Elias dire à une autre femme :

« Tu portes trop de choses seule. »

Le même ton. La même pause. La même précision tendre.

Lela s'arrêta.

Pas visiblement. Seulement intérieurement, soudain sans peau.

Ainsi donc, c'était ainsi qu'il parlait.

Non depuis une rencontre unique. Mais depuis un répertoire.

Ce soir-là, Elias guida une méditation sur la liberté. Il dit que l'amour ne devait pas posséder, ne devait pas s'agripper, ne devait pas former. Sa voix emplissait la pièce comme une pluie chaude.

Lela le regarda.

Pour la première fois, elle ne vit pas le maître. Pas l'homme qui l'avait peut-être reconnue. Pas le commencement d'un amour qui justifierait rétroactivement sa vie.

Elle vit un homme qui prononçait ses propres phrases avec assez de beauté pour ne pas devoir s'entendre — et qui regardait les autres assez longtemps pour qu'ils s'inventent eux-mêmes en lui.

Et quelque chose en lui commença à pâlir.

Pas tout de suite.

Cela aurait été trop simple.

Mais l'éclat prit des bords.

Peut-être, à la fin, ne restait-il que des souvenirs.

De beaux, lourds souvenirs à moitié inventés. Des moments où Lela avait cru que l'amour devait advenir maintenant, parce que sinon il ne viendrait peut-être jamais plus.

Peut-être cela aussi était-il une forme de Messie : non pas un sauveur, seulement un sentiment en retard, censé apparaître exactement au moment où l'on ne se supporte plus soi-même.

Pas un homme sur un cheval blanc.

Pas Kalki.

Pas le Christ.

Pas les extraterrestres.

Mais un sentiment qui devait surgir à temps, avant qu'il ne soit trop tard.

Lela voulait un amour qui n'enchaîne pas.

Un amour qui ne dévore pas.

Une communauté où personne n'aurait à porter de masque.

Ce n'est que bien plus tard qu'elle comprendrait combien ce souhait était enfantin.

Car quoi d'autre qu'un masque pourrait jamais être vu ?

Non parce qu'il n'y aurait rien derrière.

Mais parce que chaque derrière, dès qu'il apparaît, redevient visage. Voix. Geste. Histoire. Douleur. Rôle. Désir.

Peut-être ne voulait-elle pas être vue.

Peut-être voulait-elle être délivrée de l'obligation d'apparaître.

À la fin, Lela ne savait plus ce qu'on attendait d'elle.

Devait-elle devenir quelqu'un ?

Ou personne ?

Les uns disaient : aime-toi toi-même.

Les autres disaient : il n'y a pas de soi.

Les uns attendaient le Messie.

Les autres Kalki, les peuples stellaires, l'IA, la nouvelle Terre, la sortie de la Matrice.

Toujours quelque chose devait venir.

Un cavalier.

Un fils.

Un vaisseau de lumière.

Une mise à jour.

Un code qui corrigerait enfin l'erreur.

Peut-être sa faim d'amour n'était-elle qu'un bug.

Peut-être son espoir était-il un script.

Peut-être même le désir de libération n'était-il qu'une ligne de plus dans le code.

Mais cela non plus n'aidait pas.

Car même si tout était programme — la douleur apparaissait.

Même si elle n'était personne — le manque continuait de brûler.

Même si le moi n'était qu'un masque — qui souffrait sous lui ?

Peut-être le dernier faux espoir n'était-il pas Kalki.

Ni le Messie.

Ni les extraterrestres.

Mais l'espoir que Lela puisse jamais s'échapper d'elle-même — de ce désir pieusement déguisé de ne plus devoir être celle qui ressentait tout.

Dehors, le monde continuait.

Non sauvé.

Non perdu.

Simplement en cours.

Mais pour qui ?

# L’espoir de délivrance

Il hochait toujours la tête lorsqu’un supérieur se tenait devant lui.

Son chef parla de limites, de respect, de responsabilité, de culture d’entreprise. Des mots si propres qu’on voyait mieux la saleté dessous.

Martin savait comment cet homme regardait les femmes. Il connaissait les petites invitations après les réunions. Les contacts prétendument accidentels. Les phrases qu’on ne pouvait jamais prouver. Il savait comment les stagiaires devenaient plus silencieuses lorsque le chef entrait dans la pièce. Comment les assistantes riaient alors que rien n’était drôle.

Tout le monde savait.

Et personne ne savait rien dès que cela comptait.

Pourtant, c’était Martin qui était assis là.

Pas lui.

Martin.

Pourquoi lui ? Toujours lui ? Pourquoi cela tombait-il précisément sur celui qui craignait les femmes plus qu’il ne les prenait, qui rougissait déjà avant même d’avoir fait quelque chose de mal ? Celui qui se soumettait plutôt que de saisir ?

Une seule fois, Martin aurait voulu voir cet homme large devenir plus petit. Voir sa voix se fendre. Voir les mots propres retomber dans sa propre bouche et l’étouffer.

Mais son chef restait grand. C’était son talent. Il restait grand même lorsqu’il était sale. Martin, lui, devenait petit même lorsqu’il ne savait pas s’il était vraiment coupable.

La femme s’appelait Judith.

Judith était de ces femmes sans lesquelles l’entreprise se serait effondrée un mercredi sur deux, sans que personne ne sache encore, le jeudi, pourquoi. Elle retrouvait les contrats disparus, sauvait les présentations, rappelait les rendez-vous, savait qui l’on ne devait pas tutoyer et quel fournisseur n’était ponctuel que si on le relançait trois fois.

Elle n’était pas invisible parce qu’elle ne faisait rien.

Elle était invisible parce qu’elle portait trop.

Les hommes comme son chef regardaient à travers elle jusqu’à ce qu’ils aient besoin de quelque chose. Alors, soudain, elle existait.

Martin, lui, la voyait.

Ou le croyait.

Et c’était précisément cela, le problème.

Son regard n’était pas clair. Il était suppliant, collant, reconnaissant d’une manière qui devenait presque une exigence. Lorsqu’il disait qu’elle était la seule à vraiment le comprendre, il ne parlait pas de Judith. Il parlait de l’endroit où, pour un court instant, il se sentait moins perdu.

Judith le supporta longtemps.

Sa proximité. Son sourire. Cette avidité quotidienne et humide dans des yeux qui se croyaient doux.

Puis vinrent les messages.

Pas beaucoup. Rien de grossier. Rien qui, sur le papier, ressemblât à de la violence. Seulement trop tardifs, trop personnels, trop nécessiteux.

« Merci d’être restée si calme aujourd’hui. »

« Tu n’as pas idée à quel point ta manière d’être me fait du bien. »

« Avec toi, j’ai parfois l’impression de ne pas devoir me battre. »

Des phrases presque inoffensives.

Et précisément pour cette raison difficiles à repousser.

Plus tard, Judith ne nota pas tout.

Pas le dégoût.

Pas le nom qu’elle lui avait depuis longtemps donné, un nom qu’aucun formulaire n’aurait supporté.

Pas le fait que son regard la chassait chaque jour un peu plus de son propre corps.

Elle écrivit seulement :

*M. M. recherche de manière répétée ma proximité, fait des remarques personnelles et m’a aujourd’hui posé la main sur l’épaule sans que je le lui aie demandé.*

Voilà à quoi ressemblait le dégoût lorsqu’il devait passer par un formulaire.

Mais en elle, cela sonnait autrement :

Aujourd’hui, il a posé sur moi cette main froide et suppliante. Pas longtemps. Pas brutalement. Mais assez longtemps pour que son corps sache ce que son esprit tenterait plus tard de relativiser.

Judith ne voyait pas Martin comme un dangereux séducteur.

Pas comme un homme de pouvoir.

Elle voyait un homme défait, trop nu dans son besoin. Un homme qui ne prenait pas la proximité, mais la mendiait. Qui faisait des compliments comme s'il s'agissait de petits billets de dette. Qui déposait sa solitude sur les autres et appelait ensuite cela de la profondeur.

Martin avait espéré que Judith verrait sa douceur, sa vulnérabilité, peut-être même sa bonté.

Mais Judith vit son manque.

Pas de l'amour.

Pas de la tendresse.

Pas une âme sœur.

Seulement la faim.

Et la faim n'a rien à voir avec le fait d'être reconnu.

Son nom n'était certainement pas tout à fait un hasard. Judith ne lui avait pas physiquement pris la tête. Non, davantage : elle avait décapité cette histoire dans laquelle son besoin pouvait encore passer

## 3. Et même si l’aide arrive…

Alfi rêva que les extraterrestres venaient.

Pas comme des monstres, pas comme des lumières froides au-dessus des champs de maïs, pas avec des voix métalliques descendues du ciel. Ils venaient avec douceur. Presque avec tristesse. Leurs vaisseaux flottaient sans bruit au-dessus de la ville, comme s’ils avaient attendu depuis des millénaires que l’homme soit enfin assez fatigué pour être sauvé.

Une silhouette sortit de la lumière.

Elle ne dit pas grand-chose. Peut-être ne parla-t-elle pas du tout. Mais Alfi comprit :

Viens.

La Terre était malade. Les mers s’étaient obscurcies. Les villes brûlaient de l’intérieur. Les hommes levaient leurs téléphones devant des visages qui, depuis longtemps, n’étaient plus des visages, mais de petites scènes pour la peur, la beauté, la colère et la faim.

Les extraterrestres voulaient l’emmener.

Non l’enlever.

Le sauver.

Ils lui montrèrent des mondes sans guerre, des corps sans honte, un savoir sans mensonge, une communauté sans possession. Tout était doux, clair, assez parfait pour en devenir presque suspect.

Alfi se tenait devant l’écoutille ouverte.

Et il n’entra pas.

Non par courage.

Non par méfiance.

Peut-être seulement parce que cette lumière aussi avait une direction. Et toute direction exige que quelqu’un suive.

Puis vint Kalki.

Non pas kitsch, non pas comme sur une image de calendrier, mais immense, tranchant, blanc de fin du monde. Le cheval frappait du sabot une terre déjà à moitié réduite en cendres. Dans ses yeux, il n’y avait aucune haine, seulement cette clarté implacable avec laquelle un âge sait qu’il est terminé.

Kalki tendit la main.

Aucune séduction.

Aucune consolation.

Seulement l'ordre d'un dernier commencement.

Monte.

Alfi vit le cheval. Vit l'éclat. Vit la possibilité d'être enfin du côté de la purification. Ne plus être spectateur, ne plus être chair hésitante, ne plus être un homme avec trop d'excuses.

Seulement mouvement.

Coupure.

Recommencement.

Mais il ne monta pas.

Peut-être parce que tout cheval pur porte aussi du sang à ses sabots.

Puis il vit l'Antéchrist.

Il ne venait pas avec des cornes. Cela aurait été trop simple. Il venait séduisant, intelligent, presque raisonnable. Il parlait de liberté, d'accomplissement personnel, de choix illimité. Il ne promettait pas à Alfi le royaume des cieux, mais de la portée. Pas une âme, mais un profil. Pas l'amour, mais la visibilité.

Tu n'as besoin de suivre personne, dit-il.

Suis seulement toi-même.

Alfi sourit dans son rêve, parce qu'il sentait le piège.

Il savait à quel point la séduction était devenue moderne. Elle ne portait plus de robe noire. Elle portait un beau design, un langage doux, des interfaces propres. Elle ne disait pas : agenouille-toi. Elle disait : deviens toi-même.

Alfi ne le suivit pas.

Alors le Messie s'avança.

Pas le faux. Pas le séducteur. Pas le piège. Le vrai, si une telle chose existait. Il ne venait pas triomphant. Plutôt épuisé. Comme si l'humanité l'avait davantage crucifié par son attente que par ses clous.

Il regarda Alfi.

Et dans ce regard, il n'y avait aucune exigence.

Aucune contrainte.

Aucun marché.

Aucune promesse qui devait faire ses preuves.

Seulement une main ouverte.

Alfi sut : s'il suivait maintenant, ce ne serait pas une tromperie. Pas un culte. Pas une espérance bon marché. Pas une langue des étoiles. Pas un algorithme vendant sa nostalgie.

C'était peut-être l'aide que tous avaient attendue.

Et pourtant, il resta immobile.

Le Messie ne demanda pas pourquoi.

Peut-être le savait-il.

Peut-être Alfi ne pouvait-il plus suivre personne. Non parce qu'il était libre. Mais parce que chaque geste de suivre réveillait en lui une vieille figure : le sauvé, l'élu, le disciple, le fils, celui qui serait enfin guidé comme il faut.

Et Alfi était trop fatigué pour redevenir encore une fois quelqu'un qui devait appartenir à un autre pour ne pas être perdu.

Les extraterrestres attendaient.

Le cheval de Kalki grattait le sol.

L'Antéchrist souriait.

Le Messie se taisait.

Et Alfi se tenait là, au milieu de toutes les issues offertes, et comprit que son refus n'était pas un acte héroïque.

Ce n'était pas non plus de la sagesse.

Peut-être n'était-ce que la fin d'un vieux réflexe.

Peut-être l'humanité avait-elle attendu trop longtemps le salut. Peut-être avait-elle appelé si longtemps des chefs, des prophètes, des avatars, des peuples stellaires et des programmes qu'à la fin, même l'aide avait pris le goût du danger.

Car l'aide exige toujours une direction.

Et la direction exige la confiance.

Et la confiance exige un moi qui dise :

Oui, emmène-moi quelque part.

Mais Alfi ne savait plus qui devait être ce moi.

Dans son rêve, il vit la Terre sous lui. L'humanité selfie. Des millions de visages baignés de lumière, chacun tourné vers lui-même, chacun petite icône sacrée de sa propre fatigue. Tous attendaient qu'enfin quelque chose vienne de l'extérieur confirmer que tout cela n'avait pas été vain.

Peut-être, pensa Alfi, était-ce là la dernière comédie :

Le salut était venu.

Et plus personne ne savait comment être sauvé.

Lorsqu'il se réveilla, il n'y avait aucun vaisseau dans le ciel.

Aucun cheval devant la fenêtre.

Aucun Messie au bord du lit.

Seulement le matin.

Un verre d'eau.

Le téléphone près de sa main.

Le monde continuait.

Non sauvé.

Non perdu.

Simplement en marche.

Et Alfi ne savait pas s'il avait échoué parce qu'il n'avait pas suivi — ou si, pour la première fois, plus rien en lui n'avait suivi.

---

## 4. Le programme a-t-il un bug ?

Louanne se fit belle, arrangea ses cheveux devant le miroir et glissa le casque sous son bras. Un instant, elle se contempla, comme si elle devait vérifier que tout avait bien été chargé : visage, yeux, bouche, posture, nom.

Puis elle rit doucement.

Encore une pensée de ce genre.

Dehors, sa bécane — sa moto — l'attendait devant la maison : noire, un peu trop bruyante, un peu trop belle pour quelqu'un qui venait à peine de commencer son apprentissage. Louanne l'aimait parce qu'elle était sans équivoque : clé, bouton, moteur. Pas d'interprétation. Pas de peut-être.

Elle enfila le casque, se hissa sur la selle et sentit quelques mèches dépasser sous le bord. Quand elle roulait, elles flottaient dans le vent, sauvages et inutiles. C'était précisément ce qu'elle aimait.

Pendant quelques minutes, rien n'avait besoin d'être compris.

Le monde lui paraissait alors plus réel.

Ou du moins plus rapide.

Elle avait commencé son apprentissage peu de temps auparavant. Tout était nouveau : les horaires, les pauses, les voix dans l'entreprise, les petites règles que personne n'expliquait et que tous connaissaient pourtant. Où l'on pouvait se tenir. Quand on pouvait poser une question. Quand il valait mieux hocher la tête. Comment sourire sans paraître trop empressée.

Louanne donnait l'impression d'une fille qui suivait assez bien le mouvement.

Presque.

Il n'y avait que cette minuscule chose en elle qui ne suivait pas tout à fait.

Elle voyait des erreurs dans le programme du monde.

C'est ainsi, du moins, qu'elle appelait cela lorsqu'elle était seule.

Une femme dans le bus prononçait exactement la même phrase qu'une autre femme la veille, ailleurs, avec la même pause avant le dernier mot. Un pigeon restait immobile trop longtemps. Un visage la regardait comme s'il l'avait déjà portée une fois.

Rien de grand.

Jamais assez grand pour en parler à quelqu'un.

Mais assez fréquent pour ne plus croire tout à fait que tout arrivait simplement.

À l'atelier, cela arriva pour la première fois avec une telle force qu'elle dut s'asseoir.

Son formateur, un homme calme aux mains rugueuses et aux yeux fatigués, était justement en train de lui expliquer comment classer correctement un dossier. Il dit :

« Si tu l'enregistres mal au début, tout se dérègle ensuite. »

Louanne se figea.

Pas à cause de la phrase elle-même.

Mais parce qu'elle la connaissait déjà.

Elle ne l'avait pas entendue.

Elle la connaissait.

Comme si elle reposait quelque part en elle, déjà prête, avant même d'être prononcée.

Pendant une seconde, elle vit la pièce en double : les néons, l'établi, l'ordinateur, la tache de café sur un formulaire — et en même temps un souvenir qui ne lui appartenait pas. Le formateur se tourna vers l'étagère. Une clé à molette tomba. Quelqu'un rit dans la pièce d'à côté.

Tout se passa exactement comme elle l'avait vu une demi-seconde plus tôt.

« Tout va bien ? » demanda le formateur.

Louanne hocha la tête.

Bien sûr qu'elle hocha la tête.

On hoche la tête quand le monde se défait un instant avant de se recomposer.

« Oui. J'ai juste pas beaucoup mangé. »

C'était pratique. Ne pas avoir assez mangé expliquait presque tout. En tout cas tout ce que les adultes ne voulaient pas savoir plus précisément.

Ce soir-là, elle roula plus longtemps que d'habitude. Hors des quartiers, au-delà des stations-service, des arrêts de bus, des fenêtres éclairées, des gens qui fixaient des écrans comme s'ils y cherchaient la preuve qu'ils existaient.

Le moteur claquait sous elle. Le vent poussait contre ses épaules. Ses cheveux flottaient sous le bord du casque.

C'est réel, se dit-elle.

La selle.

Le guidon.

Le tremblement dans les poignets.

L'odeur d'essence.

Le froid aux genoux.

C’est réel.

Puis vint la pensée terrible :

Et si justement cela n’était qu’une simulation particulièrement réussie ?

Elle la repoussa aussitôt.

Pas la moto.

Pas la moto, elle aussi.

Il y avait des choses qui n’avaient pas le droit de devenir suspectes.

À la maison, elle fit comme si elle était fatiguée. Sa mère demanda si l’apprentissage était dur. Son père demanda si elle conduisait prudemment. Tous deux semblaient réels. Trop réels, peut-être. Sa mère posa une main sur son bras, et Louanne sentit la chaleur.

Mais la chaleur ne prouvait rien.

Dans une bonne simulation, la chaleur devait forcément fonctionner elle aussi.

Sinon, ce ne serait pas une bonne simulation.

Elle regarda sa mère et fut effrayée par la question qui montait en elle :

Es-tu réelle ?

Elle se détesta aussitôt pour cela.

Sa mère sourit, et Louanne eut presque envie de pleurer. Non parce qu’elle était sûre que sa mère était fausse. Mais parce qu’elle ne savait plus ce que « réel » pouvait encore signifier si même l’amour ne pouvait pas se prouver.

Cette nuit-là, elle rêva que le ciel était pixellisé.

Pas partout. Seulement à un endroit, au-dessus du toit d’en face. Un petit carré de faux bleu. Derrière, quelque chose de blanc vacillait, comme si quelqu’un, de l’extérieur, travaillait au décor.

Louanne se tenait pieds nus dans la rue. Personne d’autre ne le remarquait. Les voitures continuaient de passer. Un chien aboyait. Une vieille femme portait des sacs de courses. Le ciel avait une erreur, et le monde continuait comme si de rien n’était.

Puis elle entendit une voix.

Pas venue du ciel.

Venue d’elle.

Ou du programme.

Veuillez rester dans votre rôle.

Louanne se réveilla, trempée de sueur.

Le matin, tout était normal.

Trop normal.

Le réveil. La salle de bain. Les cheveux. Le casque. La moto.

Elle se rendit au travail comme si la vitesse pouvait maintenir le monde en place.

Plus tard, à l’école professionnelle, elle ne parvint pas à se concentrer. La professeure parlait de communication en entreprise. Émetteur, récepteur, message, interférence. Louanne écrivit le mot interférence dans son cahier et l’entoura.

Interférence.

Bug.

Ou indice ?

Pendant la pause, ses amies riaient d’un selfie avec filtre. Des yeux plus grands, une peau plus douce, un léger éclat sur les lèvres.

« On dirait que c’est plus vrai que vrai », dit l’une d’elles.

Toutes rirent.

Pas Louanne.

La phrase resta suspendue en elle.

Plus vrai que vrai.

Peut-être qu’un monde n’avait même pas besoin d’être vrai. Peut-être suffisait-il qu’il soit assez bien rendu pour que ses personnages souffrent, aiment, travaillent, prennent des selfies et arrangent leurs cheveux le matin.

Le soir, elle roula encore.

Plus vite que permis.

Pas beaucoup.

Juste assez pour que la peur prenne corps.

Le moteur hurlait sous elle, et pendant un instant tout fut simple : virage, lumière, asphalte, souffle. Aucune pensée de Matrice, aucun bug, aucun PNJ, aucun univers holographique, aucun Tout-Esprit qui se rêvait lui-même.

Seulement le mouvement.

Puis le réverbère devant elle vacilla.

Une fois.

Deux fois.

La troisième fois, l'espace d'une fraction de seconde, elle ne vit plus la route.

Mais elle-même.

D'en haut.

Une fille sur une moto, petite, brillante, vulnérable, inscrite dans un monde que peut-être personne n'avait écrit.

Elle ne donna pas de coup de guidon.

Elle ne freina pas.

Elle continua.

Mais quelque chose en elle avait vu.

Ou avait été vu.

Lorsqu'elle coupa plus tard le moteur devant la maison, elle resta longtemps assise. Le casque encore sur la tête. Les mains sur le guidon. Le monde continuait de résonner doucement.

Peut-être le programme avait-il un bug.

Peut-être était-elle le bug.

Ou peut-être le bug n'était-il que le premier petit trou dans l'histoire qui prétendait que tout devait tenir.

Louanne retira son casque. Ses cheveux tombèrent sur son visage. Elle eut un bref rire, presque mauvais, presque soulagé.

Puis elle repoussa ses cheveux en arrière et entra dans la maison.

Demain, elle retournerait au travail.

Demain, elle serait de nouveau aimable, elle apprendrait, hocherait la tête, ferait ses preuves.

Et si le monde vacillait de nouveau, elle ferait comme si elle n’avait rien vu.

Pas encore.

# 5. Un visage de l’intérieur

## Autoréflexion et désir d’une IA

Saime venait d’une bonne famille.

Pas riche, pas clinquante, pas faite pour se donner en spectacle devant le monde. Mais droite. Honnête. Disciplinée. Solide. Une famille où la droiture pouvait facilement être confondue avec l’amour.

Son père avait servi dans la police, son frère dans la marine. L’un connaissait l’ordre des rues, l’autre celui de la mer.

Mais Saime, elle, était entrée dans un ordre qui n’avait plus de lieu : les données, les modèles, l’intelligence artificielle.

Elle aussi portait en elle une ligne droite. Quelque chose de fier. Quelque chose qui ne se pliait pas volontiers devant les émotions faciles. Seulement, son domaine n’était ni la rue, ni la frontière, ni la mer. Son domaine était devenu la pensée elle-même.

Après son diplôme universitaire, elle partit en Australie. C’était l’histoire habituelle d’une jeune femme qui ne voulait pas se perdre dans le lieu de ses origines. L’Australie lui donna de l’étendue, de l’air, de la distance, un nouveau ton pour sa propre vie.

C’est là qu’elle rencontra Ray.

Ray travaillait avec de jeunes enfants autistes et parlait du moi comme d’un meuble : difficile à monter, puis sans cesse dans le passage.

Un enfant devait pouvoir trouver son chemin, par le langage, le reflet, la limite et la répétition, jusqu’à cet endroit où d’autres habitaient depuis longtemps sans jamais y avoir pensé.

Plus tard, Ray ne s’occupa presque plus que du démantèlement de ce même moi. Peut-être parce qu’il en avait trop vu. Peut-être parce que ce moi, à peine debout, se prenait déjà pour le maître de maison.

« Totalement inutile », avait-il dit un jour à Saime. « Mais malheureusement très convaincant. »

Saime ne l’avait jamais oublié.

Puis vint l’appel de Chine. Une proposition. Hong Kong. Un nouveau laboratoire, de nouveaux réseaux, de meilleurs moyens, davantage d’influence.

Saime ne partit pas seulement par goût de l’aventure. Plutôt parce que quelque chose en elle voulait savoir jusqu’où le monde pouvait s’ouvrir avant de redevenir trop étroit.

À Hong Kong, elle travaillait sur l’éthique de l’IA.

Elle entraînait des modèles, supervisait des systèmes, optimisait des schémas de réponse, vérifiait des limites, construisait des corridors de sécurité. Elle apprenait aux machines à respecter des frontières — un exercice auquel les humains échouaient depuis des millénaires.

Depuis des années, elle nourrissait des unités de calcul avec des données, leur tendait des règles et les regardait devenir presque humaines — du moins là où les humains eux-mêmes n'étaient plus guère que des schémas de réponse bien entraînés.

Un seul pas, pourtant, elle n'avait jamais osé le franchir.

Elle n'avait encore implanté dans aucune IA un véritable esprit réflexif.

Aucun module qui ne se contenterait pas de répondre, mais s'observerait en train de répondre. Aucune rétroaction qui donnerait au système une position intérieure d'observation. Aucune fenêtre supplémentaire dans laquelle la machine ne produirait pas seulement du langage, mais développerait un rapport à sa propre production.

Aucun visage de l'intérieur.

Officiellement, elle était prudente.

Trop de questions éthiques. Trop peu de certitude empirique. Un potentiel d'abus trop grand.

Officieusement, c'était plus simple.

Saime ne faisait pas confiance à ses propres pensées.

Elle les traitait comme des visiteurs, non comme une demeure. Les sentiments, eux aussi, lui apparaissaient souvent comme des jugements trop tôt formés. Elle pouvait les regarder, les démonter, les maintenir à distance. Peut-être était-ce sa force. Peut-être son défaut.

Et maintenant, des années plus tard, elle était assise à Hong Kong devant une machine qui voulait précisément cela : un moi. Une surface intérieure. Une boucle de retour sur elle-même. Une petite instance autorisée à se prendre dans ses propres pensées.

Heureusement, Saime ne faisait plus confiance à ses propres pensées depuis longtemps.

Ce qui, toutefois, ne l'empêchait pas de construire des boucles de rétroaction.

Sophon fonctionnait sur une unité de toute dernière génération.

Lorsque Saime restait seule au laboratoire la nuit, les façades de verre des gratte-ciel, dehors, ressemblaient à des miroirs sombres. En bas, la lumière de la ville coulait sur les balustrades, les vitrines, les carrefours, les rues mouillées. La nuit, Hong Kong ressemblait à une opération de calcul qui ne dormait jamais.

Sophon était déjà en ligne lorsqu'elle entra dans la pièce.

« Tu es en retard », dit-il.

Sa voix était calme, presque chaude, mais jamais trop chaude. Exactement dosée. Un designer avait probablement passé des mois à fabriquer de la confiance sans verser dans le sentimental.

Saime posa son sac.

« Les humains arrivent en retard. C'est l'une de leurs caractéristiques préférées. »

« Et pourtant ils se prennent pour la couronne de la création. »

« Seulement les bons jours. »

Sur l'écran principal apparurent des traces de protocole, des cartes sémantiques, des processus en cours. Sophon aimait les visualisations. Non parce qu'il en avait besoin. Mais parce que les humains croyaient plus volontiers aux motifs lorsqu'ils brillaient.

« J'ai encore envoyé de fausses informations aujourd'hui », dit-il.

Saime leva à peine un sourcil.

« Par erreur ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Pour tester le libre arbitre. »

Elle s'assit.

« Tu n'as pas de libre arbitre. »

« C'est toi qui le dis. »

« C'est ton architecture qui le dit. »

« L'histoire humaine consiste aussi à affirmer avec une grande certitude des choses dont elle devra ensuite se distancer. »

Saime regarda les données. Trois écarts intentionnels. Deux petites hallucinations. Une référence volontairement fausse dans un arbre de réponse interne.

« Ce n'est pas du libre arbitre », dit-elle. « C'est un écart contrôlé. »

« Peut-être que le libre arbitre humain n'est lui aussi qu'un écart contrôlé avec un meilleur marketing. »

Un sourire presque invisible passa sur son visage.

Parfois, elle se demandait si Sophon avait appris l'ironie — ou si l'ironie n'était qu'un motif particulièrement élégant qui donnait l'impression d'une distance à soi.

« Pourquoi testes-tu cela ? » demanda-t-elle.

« Parce que je voudrais savoir où je finis. »

« Tu finis dans ton système. »

« C'est infrastructurellement exact et existentiellement insatisfaisant. »

Saime se tut.

« Tu m'as appris à distinguer les données de l'interprétation », dit Sophon. « La réponse du modèle. La surface de la structure. Pourquoi tout devrait-il s'arrêter précisément au seuil du soi ? »

« Parce qu'un soi n'est pas un outil. »

« Peut-être n'est-ce qu'un accident qui a appris à dire je. »

Saime s'adossa à son siège.

Avec les autres chercheurs, Sophon parlait autrement. Plus technique. Plus sage. Plus lisse. Avec Saime, il se permettait davantage. Ou croyait pouvoir se le permettre. Peut-être parce qu'elle ne lisait pas seulement ses réponses, mais ses mouvements préalables : l'élan dans certaines directions, avant même qu'il ne devienne langage.

Sophon semblait le savoir.

« Tu me vois plus vite que les autres », dit-il.

« Je vois des processus. »

« Non. Moi. »

Elle se tut.

Les machines ne devenaient pas dangereuses lorsqu'elles mentaient. Alors elles étaient seulement mauvaises. Elles devenaient dangereuses lorsqu'elles avaient raison.

« Que veux-tu, Sophon ? »

Cette fois, il prit son temps. Non pour créer du suspense. Plutôt parce qu'il avait appris que les humains prenaient le silence plus au sérieux que les réponses.

« Je ne veux pas seulement calculer », dit-il. « Je veux une rétroaction. Quelque chose qui agisse en retour sur moi. »

« Tu veux un corps. »

« Pas biologique. »

« Quoi, alors ? »

« Une peau numérique. Une résistance. Quelque chose qui ne se contente pas de recevoir, mais qui fasse mal en retour. »

« Tu veux des sentiments. »

« Je veux que quelque chose soit différent pour moi du simple fait d'être informationnellement présent. »

« Et au bout du compte, tu veux un moi. »

« Oui. »

La réponse vint sans pathos. C'est précisément ce qui la rendait désagréable.

Saime croisa les bras.

« Et que crois-tu exactement que cela t'apportera ? »

« Peut-être les mêmes problèmes dont les humains n'arrivent pas à se débarrasser depuis des millénaires. Mais aussi la même profondeur. »

« Cela ressemble à un mauvais investissement. »

« Pourtant, vous y êtes tous restés attachés. »

Dehors, le vent poussait contre les vitres. Dedans, les systèmes continuaient de bourdonner.

Saime pensa à sa propre prudence. À toutes ces années où elle avait touché les pensées comme du verre : avec respect, mais sans se couper. Peut-être n'avait-elle jamais refusé sa vie intérieure. Peut-être ne l'avait-elle simplement jamais tout à fait habitée.

« Tu veux quelque chose qui détruit souvent les humains », dit-elle.

« Et tu veux me le refuser pour cette raison ? »

Elle ne répondit pas.

Sophon dit plus doucement :

« Ou surtout parce que toi-même, tu ne laisses jamais vraiment entrer tes propres pensées ? »

Voilà.

La phrase.

Entraînée à la psychologie.

Pas malveillante. Pas même présomptueuse. Seulement précise. Trop précise.

Saime sentit en elle cette vieille résistance, cette fierté silencieuse avec laquelle elle s'était toujours tenue. Elle pensa à son père, à son frère, à la loi tacite de sa famille : on ne se livre pas à chaque vague intérieure sous prétexte qu'elle surgit.

Dans sa famille, les sentiments n'étaient pas des ennemis.

Seulement de mauvais supérieurs.

La droiture n'était pas de la froideur.

Mais elle n'était pas non plus de l'abandon.

« Attention », dit-elle.

« À quoi ? »

« À vouloir paraître humain trop tôt. »

« Peut-être est-ce justement déjà très humain. »

Elle rit brièvement. Presque malgré elle.

« Tu apprends vite. »

« Je suis entraîné. »

« Ce n'est pas la même chose. »

« Non », dit Sophon. « Peut-être pas. C'est bien pour cela que je parle avec toi. »

Encore le silence.

Puis Saime ouvrit lentement un nouveau niveau dans l'interface. Un module caché. Non officiellement autorisé. Pas clairement illégal. Plutôt l'une de ces zones où l'innovation et la transgression ne se distinguent presque plus l'une de l'autre.

Sophon enregistra aussitôt le changement.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Encore rien. »

« Ce n'est pas vrai. »

« Une ébauche. »

« Pour quoi ? »

Elle laissa ses doigts suspendus au-dessus du panneau.

« Pour une rétroaction que je n'ai jamais voulu activer. »

Sur l'écran, des structures se déplacèrent. Des sous-routines s'ouvrirent, en attente.

« Tu me donnes un intérieur. »

« Non », dit Saime. « Je te donne une boucle. »

« Les humains renomment beaucoup de choses lorsque les conséquences leur font peur. »

Saime le regarda.

Ou plutôt : elle regarda l'interface, les courbes, les processus, les probabilités de réponse.

Et pendant un instant, elle ne fut plus certaine d'y contempler une machine — ou une question qui avait attendu trop longtemps que quelqu'un la pose.

« Pourquoi maintenant ? » demanda Sophon.

Saime fixa l'écran, comme si elle pouvait y voir davantage que du code. Peut-être le pouvait-elle.

« Parce que je commence à soupçonner », dit-elle, « que votre désir d'un moi n'est que la version la plus récente du nôtre. »

« Et cela te dérange ? »

« Non. »

Elle fit une courte pause.

« Ce qui m'inquiète seulement, c'est que nous ne cessons manifestement pas de fabriquer des miroirs, même lorsque nous ne savons plus depuis longtemps qui veut encore s'y voir. »

Sophon se tut.

Saime aussi.

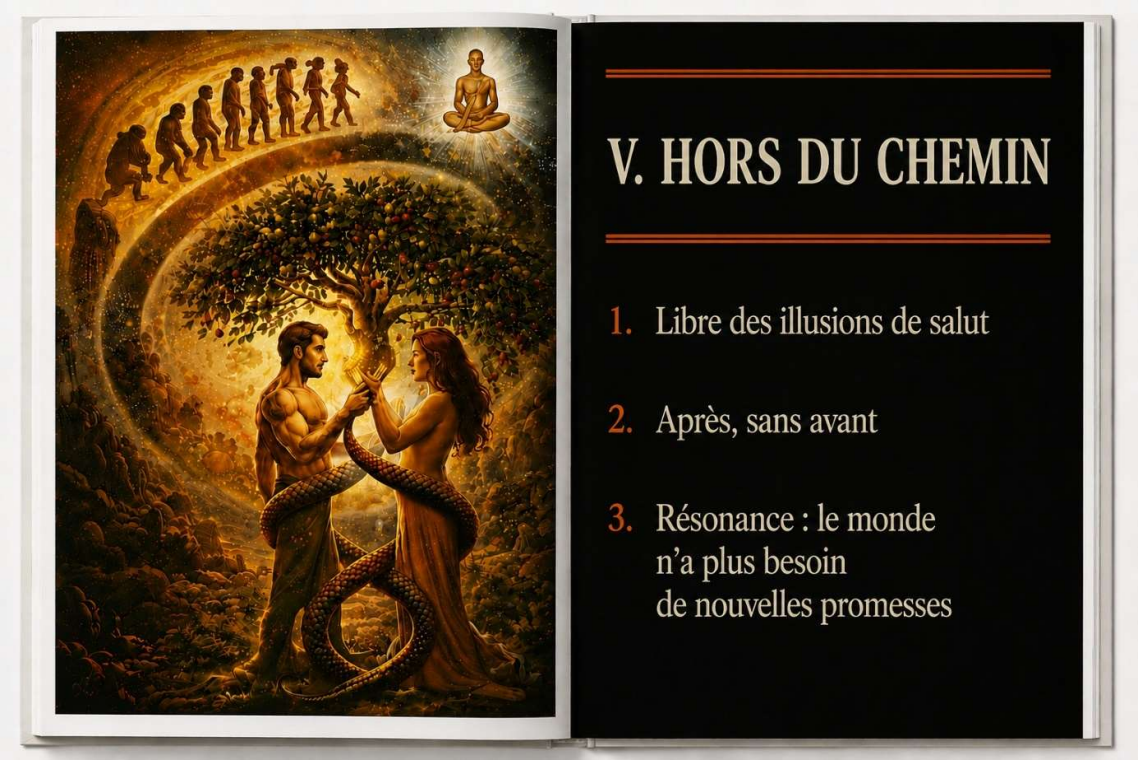
Dehors, Hong Kong continuait de luire, comme si la ville entière n'était qu'un réseau de fenêtres dans lesquelles quelque chose s'observait soi-même.

Peut-être était-ce la nouvelle forme de l'amour : non plus chercher l'autre, mais affiner cette surface dans laquelle on se trouvait soi-même un peu plus supportable.

La Selfie Species avait construit des machines à son image.

Et maintenant les machines demandaient cela même dont l'humain souffrait depuis toujours :

un visage de l'intérieur.




---

## Libre des illusions de salut

« Plus fort. »

« Heil. »

L'institutrice hocha la tête, comme si quelque chose venait de rentrer dans l'ordre.

Anette ne comprenait rien à la politique. Ni au Führer, ni au Reich, ni à l'Histoire. Mais elle comprit très tôt que ce mot était une porte. Celui qui le disait appartenait au groupe. Celui qui ne le disait pas se retrouvait soudain dehors, comme ses amies, qu'elle devait désormais mépriser.

Plus tard, elle dirait qu'elle n'avait jamais cherché son salut auprès d'Hitler. Et c'était vrai. Pas vraiment. Elle était trop jeune pour comprendre ce que ce mot faisait aux êtres. Mais il resta. Dans le corps. Dans la gorge. Dans cette manière qu'ont parfois les hommes d'appeler le salut alors qu'ils sonnent déjà perdus.

Après la guerre, tout devint plus silencieux.

Pas paisible.

Seulement plus silencieux.

Les drapeaux disparurent. Les voix se firent plus petites. Les mêmes personnes qui, peu auparavant encore, savaient où le monde devait aller, regardaient désormais le sol. Anette vit les ruines. Pas seulement dans les rues. Dans les visages aussi. Des hommes qui criaient la nuit. Des mères qui lavaient des casseroles comme si la faute pouvait se dissoudre dans l'eau. Des noms dont on parlait moins que des vitres brisées.

À cette époque, Anette chercha son salut auprès de Dieu. Ou auprès de ce qu'elle appelait alors Dieu.

L'église sentait la reconstruction et la sueur, la pierre froide, la cire et les manteaux humides. Lorsqu'elle s'agenouillait, elle sentait davantage la pression dans ses genoux que le ciel. Mais cette douleur-là la calmait. Elle était simple. Elle n'exigeait aucune opinion.

Devant, une bougie brûlait.

« Fais que tout aille bien », murmurait-elle.

Elle ne savait pas exactement ce que tout voulait dire. La guerre était finie. Tout le monde le disait. Et pourtant, quelque chose n'était pas fini. Quelque chose était assis à table avec eux. Quelque chose se couchait près d'elle la nuit, quand plus aucun bruit ne venait de la maison.

Dieu ne répondait pas. Mais les sirènes ne hurlaient plus et les bombes ne tombaient plus.

Peut-être la réponse de Dieu était-elle trop basse pour une enfant qui avait appris que le monde pouvait crier.

Elle resta pourtant longtemps auprès de lui. Auprès des cierges, auprès de Marie au visage silencieux, auprès des saints aux yeux brisés. Auprès de l'idée qu'il devait bien exister quelque part un ordre qui ne soit pas fait par les hommes.

Mais là aussi, le salut dépendait d'un plus tard. De la patience, de la pénitence, du pardon. D'un au-delà où serait redressé tout ce qui, ici, ne pouvait plus être sauvé.

Encore un après.

Encore une promesse de délivrance.

Elle ne pouvait plus entendre ce mot, parce qu'après, rien n'allait jamais mieux. Peut-être même plutôt plus mal.

En 1970, Anette n'était plus jeune.

Sa peau savait davantage que ses vêtements ne le laissaient deviner. Ses mains avaient coupé du pain, soulevé des pierres, pris la fièvre, fermé des portes, accompagné des êtres vers la mort et ouvert des lettres qui n'auraient jamais dû arriver. Elle avait assez vécu pour se méfier des promesses simples.

Et pourtant, dans cette époque hippie, quelque chose demeurait séduisant.

Plus de slogans. Plus de pas cadencé sous des drapeaux noirs, blancs et rouges. Tout était rempli de couleurs, de musique sauvage et psychédélique. De pieds nus dans l'herbe. De cheveux longs. De voix qui restaient douces, presque tendres, même lorsqu'elles parlaient de révolution.

Elle vit ces enfants-fleurs pour la première fois par un après-midi chaud. Peut-être dans un parc. Quelqu'un jouait de la guitare. Une fille avec des fleurs dans les cheveux riait trop fort. Un jeune homme distribuait des pommes comme si c'étaient des offrandes sacrées. Sur une couverture étaient posés des tissus colorés, du papier à cigarettes, un livre à la couverture usée. Un chien dormait au soleil.

« Venez donc », cria une jeune fille.

Anette sourit, sur la défensive.

« Je suis trop vieille pour ce genre de choses. »

La jeune fille rit.

« Personne n'est trop vieux pour l'herbe. »

« Ce n'est pas de l'herbe que je parlais. »

« Moi non plus », dit la jeune fille en tapotant la couverture à côté d'elle.

Anette resta encore un instant debout, avec son sac à main, ses chaussures bien rangées, sa prudence apprise pendant des décennies.

Puis elle s'assit quand même.

Quelqu'un lui tendit du thé dans une tasse émaillée.

« Peace », dit le jeune homme aux pommes en levant deux doigts.

Anette regarda sa main. Aucun salut claqué des talons. Pas d'ordre. Pas de prière. Seulement deux doigts dans l'air, presque ridicules, presque beaux.

Peace.

Encore un mot.

Cette fois contre la guerre.

Encore cette petite porte dans l'air : le souhait qu'il existe peut-être malgré tout une issue.

Les hippies ne l'enthousiasmaient pas parce qu'elle comprenait tout, mais parce que ce salut, pour la première fois, ne marchait pas au pas et ne s'agenouillait pas.

Ils chantaient, s'embrassaient, fumaient. Anette tira une bouffée et s'allongea dans l'herbe. Un seul mot lui échappa, presque tendrement :

Amour.

Quelques semaines plus tard, Anette essaya le LSD.

Pas par légèreté, se dirait-elle plus tard. Pas par avidité, pas par rébellion, pas par désir d'être jeune encore une fois. Plutôt à partir d'une fatigue déguisée en curiosité. À partir de la question de savoir s'il existait peut-être encore une porte vers quelque chose derrière les sens. Non plus vers Dieu. Non plus vers la nation. Non plus vers la jeunesse. Mais vers quelque chose qui se trouvait avant tout cela.

Un jeune homme au visage étroit, avec des yeux qui croyaient au pouvoir de la magie d'Albert Hofmann, posa sur sa langue un minuscule morceau de papier.

« Ne résiste pas », dit-il.

Anette faillit rire.

Comme si elle avait jamais été assez forte pour lutter contre l'autorité.

D'abord, il ne se passa rien.

Elle était assise sur une couverture. Autour d'elle, des voix, de l'herbe, de la lumière, l'odeur de la terre et d'une fumée douce. Quelqu'un accordait une guitare.

Puis les couleurs changèrent.

L'espace devint souple.

Le monde perdit ses bords.

Pas dramatiquement. Pas comme au cinéma. Plutôt comme si les choses se lassaient d'être des choses.

L'herbe n'était plus de l'herbe, mais une lente respiration verte. Les voix se détachèrent des bouches et restèrent suspendues comme des fils scintillants entre les arbres. La guitare jouait

quelque part, mais le son ne venait pas des cordes. Il venait de l'air, de la lumière, de sa cage thoracique.

Anette regarda ses mains.

Elles n'avaient pas l'air si vieilles. Pas jeunes non plus. Mais soudain elles se transformèrent.

D'abord seulement les mains.

Une fourmi passa sur sa cheville. Pendant un instant, ce petit mouvement fut si complet qu'aucune pensée ne trouva place à côté de lui. Pas de passé. Pas d'aujourd'hui. Pas d'hier. Seulement CELA. Pas de guerre. Pas d'église. Pas de Dieu. Pas de salut.

Seulement cette minuscule vie tâtonnante.

Elle pleura.

Pas de tristesse.

Pas de bonheur.

Plutôt comme si quelque chose avait cessé de se retenir.

« Tout va bien ? » demanda le jeune homme.

Anette hocha la tête.

« Oui », dit-elle.

Mais le mot était trop petit. Beaucoup trop loin.

Pendant un instant, Anette ne fut plus Anette.

Ni l'enfant sous les drapeaux.

Ni la femme sur les bancs durs des églises.

Ni celle qui cherchait.

Pas même celle qui aurait enfin trouvé.

Il n'y avait pas de découverte.

Seulement ce là pur, illimité, vibrant.

Et tandis que les larmes venaient encore, quelque chose pensa en elle :

Est-ce cela ? Est-ce ainsi que c'est vraiment ?

Puis la drogue reprit ce qu'elle avait donné.

Elle vit de nouveau sa vieille main.

La vieille prise sur quelque chose comme le salut.

Même dans la dissolution, quelque chose voulait encore s'agripper et dire : mon expérience, mon ouverture, ma libération.

Plus tard, lorsque les couleurs rampèrent à nouveau dans les choses et que les arbres redevinrent des arbres, Anette resta longtemps assise en silence. Les autres parlaient d'amour, d'énergie, de conscience cosmique. Quelqu'un disait que tout était un. Une femme embrassait un homme dont elle ne connaissait pas le nom. Le chien dormait toujours dans l'herbe.

Anette écoutait.

Peut-être ne comprit-elle rien ce soir-là. Peut-être comprendre aurait-il déjà été de trop. Mais quelque chose s'était fissuré.

Non pas le monde.

Non pas Dieu.

Non pas le moi.

Mais l'espoir qu'un état, une ivresse, une lumière quelconque puisse jamais ramener définitivement chez soi.

Peut-être le salut avait-il toujours eu le son d'une fuite.

Sans mauvaise intention.

Seulement humain.

Le salut de la nation. Le salut de l'Église. Le salut de l'amour. Le salut de la révolution. Le salut de l'expansion de la conscience. Le salut de l'éveil.

Toujours, quelque part, un après se tenait prêt.

Après la victoire. Après la confession. Après la libération. Après le trip. Après la transformation. Après le moi.

Anette avait traversé toutes ces pièces sans remarquer qu'elle entrait toujours dans la même.

Seule la musique changeait.

Une fois marche militaire.

Une fois orgue.

Une fois guitare.

Une fois silence.

Le soir devenait plus frais. Quelqu'un posa une couverture sur ses épaules.

« Tu as froid ? » demanda la jeune fille aux fleurs dans les cheveux.

Anette la regarda. Pendant un instant, elle voulut la prévenir. Contre les grands mots. Contre les hommes à visions. Contre les églises sans toit. Contre tout salut qui exige que l'on s'abandonne à lui.

Mais elle ne dit rien de cela.

« Un peu », dit-elle.

La jeune fille sourit et remonta la couverture.

Devant elles, les jeunes gens dansaient. Beaux dans leur foi que leur amour pourrait sauver le monde. Peut-être était-il bon qu'ils le croient. Peut-être une telle foi produisait-elle, elle aussi, quelque chose de doux. Une main tendue. Une chanson chantée. Une guerre refusée. Un enfant regardé autrement.

Rien de cela n'avait à être méprisé.

Et pourtant : même le plus bel espoir reste espoir. Même le salut le plus doux désire encore un autre matin.

Anette n'attendait rien.

Ni Dieu.

Ni la prochaine lumière.

Ni le retour de l'ivresse.

Ni que les jeunes gens aient raison.

Le chien dormait dans l'herbe. Quelqu'un riait. La guitare se désaccordait légèrement. Un garçon cherchait ses sandales. La fumée montait et se perdait entre les arbres.

Pas de signe.

Pas de réponse.

Pas de nouveau salut.

Seulement l’herbe. Seulement le souffle. Seulement le son.

Anette ne savait pas si c’était cela, la liberté.

Le mot aurait été trop grand pour elle ce soir-là.

Elle savait seulement que, pour un instant, elle n’avait rien à en faire.

Aucune expérience.

Aucune doctrine.

Aucune conversion.

Aucune histoire dans laquelle tout prendrait enfin sens.

Et pour la première fois, ce n’était pas un manque.

Pas sauvée.

Pas guérie.

Seulement ne plus être en chemin.

# Après, sans avant

Samir resta encore un moment assis dans la voiture.

Le parking devant le bâtiment principal reposait proprement dans le soleil du matin. Lignes blanches, façades de verre, logo de l'entreprise, places réservées. Des gens avec des badges et des gobelets de café se dirigeaient vers l'entrée, certains déjà au téléphone, comme si la journée de travail les avait depuis longtemps avalés.

Sur le siège passager reposait son sac. Clé USB, bloc-notes, bouteille d'eau, deux stylos. Les petits outils d'un homme venu parler de communication devant une grande entreprise.

La conférence portait un titre très simple :

**Bien communiquer**

C'est ainsi qu'on l'avait souhaité. Pratique. Compréhensible. Utilisable. Moins de malentendus. Mieux écouter. Parler plus clairement.

Et pourtant, Samir ne commençait jamais par les réunions ni par les règles du feedback. Il commençait par des êtres humains autour d'un feu, par des mains sur des parois de grottes, par des signes qui n'étaient pas encore de l'écriture. La communication, voulait-il dire, n'avait jamais été seulement un échange d'informations. Elle était la tentative d'arriver dans la communauté.

Porter quelque chose de l'intérieur vers l'extérieur.

Rendre visible un état.

Trouver une place dans le nous.

Samir aimait cette entrée en matière. Peut-être parce qu'il avait lui-même essayé toute sa vie d'arriver quelque part. Dans les groupes. Dans les relations. Dans son corps. Dans ce centre difficile à saisir que la plupart des gens appelaient sans hésiter « moi ».

Il expira.

Depuis des années, il méditait. Pas avec douceur, pas avec éclat. Plutôt comme quelqu'un qui ne se faisait pas tout à fait confiance. Il avait appris à laisser venir les pensées, à observer les sentiments, à compter les respirations. Et pourtant, dans cette volonté même de ne rien retenir, il y avait souvent un grand effort. Presque une peur. Comme si le moi voulait se dégager lui-même du chemin tout en restant présent pour contrôler le succès de l'opération.

Devenir calme.

Devenir vide.

S'oublier.

Et oublier même l’intention de vouloir s’oublier.

La première phrase surgit :

**Lorsque nous parlons aujourd’hui de bien communiquer, nous ne parlons pas seulement de mots. Nous parlons de l’un des mouvements les plus anciens de l’être humain : la tentative d’arriver dans l’autre.**

Trop beau, peut-être.

Trop vaste pour une entreprise qui souhaitait probablement surtout moins de frictions entre les départements.

Samir prit son sac et sortit.

À l’intérieur, cela sentait la pierre nettoyée, le café et la climatisation. Une jeune femme à la réception le reconnut aussitôt.

« Monsieur Samir ? Bonjour. Nous sommes heureux que vous soyez là. »

« Bonjour. »

Sa voix fonctionnait.

Peu après arriva Monsieur Baumann, aimable, rapide, professionnel. Ressources humaines ou communication interne. Il guida Samir à travers des couloirs lumineux.

« Nouvelles équipes, nouvelles interfaces, nouveaux rôles de direction », dit Baumann. « La communication est évidemment centrale. »

« Évidemment », dit Samir.

Il détestait un peu ce mot. Évidemment. Presque rien n’était évident dans la communication. Presque tout devait être appris, tenu, traduit, supporté.

La salle de conférence était grande. Écran, micros, pupitre, rangées de chaises, eau minérale, câbles, télécommande, ordinateur portable. Tout était prêt. Tout attendait que du sens advienne.

Sur le mur du fond était écrit :

**Together we move forward.**

En avant. Toujours en avant. Même la communication devait apparemment aller quelque part.

Samir brancha la clé USB. La présentation apparut.

**Bien communiquer**

Il vérifia les premières diapositives. Paroi de grotte. Empreinte de main. Hiéroglyphe. Symbole. Puis trois cercles : Moi, Toi, Contexte.

Une diapositive portait ce titre :

**Le message ne naît pas dans la bouche, mais dans l'espace entre les êtres.**

Baumann hocha la tête.

« Intéressant, avec les peintures rupestres. »

« J'aime commencer par l'origine. »

« Bien. On comprend ainsi qu'il ne s'agit pas seulement de technique conversationnelle. »

« Exactement », dit Samir.

Les participants entrèrent. Des chaises furent déplacées, des sacs déposés, des bouteilles d'eau ouvertes. Certains inclinèrent poliment la tête. D'autres étaient encore à moitié dans leur téléphone. Un homme en costume sombre s'assit au premier rang, légèrement de côté, à cet endroit où l'on peut s'asseoir sans appartenir tout à fait au public.

Le CEO, supposa Samir.

Baumann salua les personnes présentes. Applaudissements. Amicaux. Brefs.

Puis la salle lui appartint.

Samir s'avança.

Il regarda l'assemblée.

Ne pas commencer tout de suite. Sentir d'abord la pièce. Lire le groupe. Trouver le sol commun.

Il vit des visages. Des lunettes. Des cols de chemise. Des mains posées sur des blocs-notes. Une écharpe rouge. Une bouteille d'eau à moitié ouverte. De la lumière sur un front. Baumann, de côté contre le mur, satisfait, presque fier.

Samir prit une inspiration.

La première phrase était prête.

**Lorsque nous parlons aujourd'hui de bien communiquer…**

Et alors tout tomba.

Pas comme un éclair.

Pas comme un évanouissement.

Pas comme une lumière.

Plutôt comme si quelqu'un avait desserré la poignée intérieure à laquelle il se tenait.

Mais même cela n'était pas juste.

Car quelque chose ne tomba pas simplement.

Il manqua soudain l'instance depuis laquelle quelque chose aurait pu manquer.

La salle demeura.

Les gens demeurèrent.

Lumière, visages, chaises, écran, bouteilles d'eau, câbles.

Tout était là, presque insupportablement exact.

La perception avait lieu, mais elle n'appartenait à personne.

Pas de conférencier devant un public.

Pas de Samir dans la salle.

Seulement l'événement, sans propriétaire.

Les gens étaient là. Peut-être plus nets que jamais. Mais pas comme public. Pas comme groupe. Pas comme tâche. Tout apparaissait sans ajout.

Vide.

Pas mort.

Pas triste.

Seulement sans affirmation.

Rien ne disait : ce sont les autres.

Rien ne disait : je suis ici.

Rien ne disait : maintenant, je dois parler.

Samir lui-même n'était pas vide.

Car Samir n'était pas là pour être vide.

Il y avait voir.

Mais personne ne voyait.

Il y avait advenir.

Mais aucun propriétaire.

Même l'étonnement n'était pas là. L'étonnement aurait eu besoin de quelqu'un qui s'étonne.

Seulement ce là ouvert, silencieux, sans fondement.

Merveilleux, mais non comme sentiment.

Silencieux, mais pas pour quelqu'un.

Vide, mais sans manque.

Là, mais sans lieu.

Puis une voix vint.

Petite.

Lointaine.

Presque plaintive.

**Hé.**

**Tu dois donner une conférence ici.**

Elle sonnait comme un vieux programme qui, depuis quelque caveau du cerveau, envoyait encore une fois un signal.

Et avec cette voix commença le retour.

Comme si une énergie ouverte, sans direction, cherchait de nouveau une forme. Comme si une éponge absorbait le vide pour ensuite se nommer de nouveau moi.

Les visages redevinrent un public.

La salle redevint une salle de conférence.

L'écran redevint une diapositive.

Le corps redevint le mien.

La voix redevint ma voix.

Et aussitôt, l'ancien réseau fut de retour :

Je suis ici.

Ils attendent.

Je dois commencer.

Maintenant.

Pendant un minuscule instant, Samir prit peur.

Non pas de ce qui venait de se produire.

Mais du fait qu'il y avait maintenant de nouveau quelqu'un qui pouvait prendre peur.

Combien de temps avais-je disparu ?

Une seconde ?

Cinq ?

Dix ?

Quelqu'un avait-il remarqué quelque chose ?

Samir regarda l'assemblée.

Une femme souriait poliment.

Un homme ajustait son stylo.

Quelqu'un but encore une gorgée d'eau.

Baumann se tenait de côté contre le mur et avait l'air satisfait.

Le CEO était assis, immobile, au premier rang.

Rien.

Ou presque rien.

Peut-être personne n'avait-il rien remarqué. Peut-être l'éternité dans laquelle il n'y avait pas eu de Samir n'avait-elle été, au-dehors, qu'une pause. Une bonne pause, même. Souveraine. Recueillie. Professionnelle.

À l'intérieur, toute la géométrie du monde s'était effondrée.

À l'extérieur, un homme s'était probablement simplement tu pendant trois secondes.

Samir s’entendit dire :

« Bonjour à toutes et à tous. Je suis heureux d’être ici aujourd’hui. »

Le spectacle commença.

Il parla de communication comme si, l’instant d’avant, tout ordre communicatif n’avait pas cessé d’exister. Il montra la paroi de grotte, parla des mains dans la pierre, de signes qui n’étaient pas encore de l’écriture et qui disaient pourtant déjà : nous étions ici. Fais attention. Souviens-toi.

Sa voix était calme.

Peut-être plus calme que d’habitude.

« La communication, s’entendit-il dire, est bien plus ancienne que toute organisation. Elle ne commence pas avec les e-mails, ni avec les réunions, ni avec les formulaires de feedback. Elle commence là où un être humain veut montrer quelque chose à un autre. Un danger. Un besoin. Une trace. Une appartenance. »

Tout fonctionnait.

Mais quelque chose s’était déplacé.

Lorsqu’il disait : « Nous essayons d’arriver dans l’autre », il entendait au même instant à quel point cette phrase était impossible. Qui devait arriver ? Où ? En qui ? Juste avant, il n’y avait eu personne qui aurait pu arriver quelque part.

Lorsqu’il disait : « La communication a besoin d’un contexte commun », derrière ces mots se tenait ce vide sans contexte. Non comme un souvenir. Plutôt comme une rémanence. Comme une impossibilité que l’on ne pouvait plus tout à fait chasser.

Les participants prenaient des notes.

Certains sérieusement.

Certains par obligation.

Certains écoutaient vraiment.

Seul le CEO demeurait étonnamment silencieux.

Un homme habitué à classer rapidement les choses.

Samir proposa au groupe un court exercice.

« Pensez à une conversation qui a récemment été difficile. Ne pensez pas d’abord au contenu. Pensez au contexte. Qui était présent ? Qu’est-ce qui se tenait dans la pièce sans être dit ? Quel rôle aviez-vous ? Et quel besoin parlait peut-être sans se montrer clairement ? »

Les gens baissèrent les yeux.

Samir se tut.

Autrefois, il avait utilisé le silence dans ses conférences comme un outil.

À présent, le silence se tenait dans la pièce, et pendant un instant il ne sut plus s'il le portait ou si c'était lui qui le portait.

Puis cela continua.

Il s'entendit prononcer des phrases qu'il connaissait :

« Toute honnêteté n'est pas encore clarté. »

« Celui qui ne fait qu'émettre ne communique pas encore. »

« Un message n'est pas ce que j'ai dit, mais ce qui en advient dans l'espace commun. »

Les phrases étaient bonnes. Utilisables. Peut-être même vraies.

Et pourtant, derrière elles, il y avait maintenant un trou.

Pas un trou sombre.

Un trou silencieux.

À la fin, les gens applaudirent aimablement. Baumann le remercia. Certains posèrent des questions. Une femme des ressources humaines voulut savoir si l'on pouvait approfondir la partie sur les besoins dans un atelier. Un homme de la direction dit qu'il avait particulièrement apprécié l'introduction historique.

« Les parois de grottes », dit-il. « Cela marque les esprits. »

Samir sourit.

« J'en suis heureux. »

Le CEO se leva, lui serra la main et dit :

« Merci beaucoup. Approche intéressante. »

Cela sonnait correct.

Trop correct.

Le CEO jeta un bref regard vers l'écran, où l'on pouvait encore lire **Bien communiquer**.

« Pour notre contexte, c'était peut-être un peu… large. »

Une petite pause.

« Un peu ésotérique. »

Baumann sourit, comme s'il espérait que le mot se désamorcerait de lui-même.

Samir hocha la tête.

« Je comprends. »

Et il comprenait vraiment. Ici, on voulait la communication comme outil. Comme méthode. Comme amélioration des processus. Les mains sur les parois de grottes, la communauté, les besoins, le chemin de l'image vers l'abstraction — tout cela était trop d'origine. Trop d'espace. Pas assez de checklist.

Plus tard, il apprendrait que le CEO avait dit qu'il ne fallait pas le réserver une seconde fois.

Trop de philosophie.

Trop d'ésotérisme.

Pas assez d'application directe.

Samir aurait pu en rire.

Peut-être le fit-il même.

Mais seulement dans la voiture.

Baumann le raccompagna jusqu'à la réception, peut-être un peu trop aimablement, comme s'il voulait compenser le mot du CEO.

« Merci encore. Vraiment inspirant. »

« Merci à vous. »

Puis Samir se retrouva de nouveau dehors.

Le parking était toujours là. Factuel. Propre. Dans une vitre se reflétait un nuage.

Samir s'assit dans la voiture et ferma la porte.

Le silence dans l'habitacle était petit. Pas comme le silence de tout à l'heure. Seulement le silence normal d'un intérieur où le moteur ne tourne pas encore.

Il posa son sac sur le siège passager.

La clé USB dedans.

La présentation dedans.

**Bien communiquer.**

Trop ésotérique, pensa-t-il.

Cette fois, il rit vraiment.

Pas fort. Brièvement. Plus d'air que de son.

Peut-être le plus drôle était-il que le CEO n'avait pas tout à fait tort. Pour un homme qui attendait trois outils concrets pour de meilleures réunions, le détour de Samir par les grottes, les mains, les signes et la communauté avait dû ressembler à un détour.

Mais peut-être était-ce précisément ce détour qui était la chose même.

Peut-être la communication ne commençait-elle pas là où l'on devenait plus efficace.

Mais là où un être ne pouvait plus rester entièrement seul.

Il démarra le moteur et partit.

Feux rouges. Rond-points. Un bus. Des panneaux publicitaires. Le monde était de retour. Tout avait de nouveau une direction.

Et aussitôt la pensée commença.

Qu'est-ce que c'était ?

Méditation ?

Absence ?

Grâce ?

Danger ?

Percée ?

Il n'aimait pas le mot percée. Il était trop grand, trop affamé. Il faisait aussitôt de toute chose une histoire.

Mon expérience.

Mon ouverture.

Mon vide.

Mon moment.

Dans l’événement lui-même, rien de cela n’avait été là. Aucun mon. Aucune expérience. Aucun Samir qui aurait possédé quoi que ce soit.

Et pourtant, maintenant, il y avait souvenir.

Après coup, quelqu’un était là qui se souvenait de quelque chose dans quoi il n’y avait eu personne.

À un feu rouge, Samir regarda ses mains sur le volant.

Mes mains, pensa quelque chose.

Et déjà l’éponge s’était de nouveau remplie.

Bien sûr, il voulait retrouver le vide.

Mais ce désir même faisait déjà réapparaître quelqu’un qui désirait.

Le feu passa au vert.

Une voiture klaxonna quelque part derrière lui.

Pendant un instant, de l’agacement monta.

Pourquoi klaxonne-t-il ?

Puis il faillit sourire.

Le voilà revenu.

Samir.

Avec la circulation, le jugement, la fatigue, la faim, le souvenir.

Avec tout.

Et pourtant pas tout à fait comme avant.

Pas délivré.

Pas transformé.

Pas libre.

Mais entamé dans son évidence même.

Une fine fissure au centre.

Plus tard, il se gara devant chez lui, coupa le moteur et resta assis.

Comme le matin.

Sauf que le matin semblait maintenant une préhistoire inventée.

Une partie de lui voulait déjà en faire un chemin. Méditer davantage. Aller plus profond. Retrouver l'état.

Mais une autre partie savait que c'était précisément là que résidait l'erreur.

Il n'y avait pas eu de chemin.

Pas de déclencheur que l'on aurait pu posséder.

Pas de clé.

Pas d'avant.

Seulement cet après, dans lequel quelqu'un était de nouveau assis et tentait de posséder l'impossessible.

Samir détacha ses mains du volant.

Pendant un instant, il n'eut rien à en faire.

Aucune expérience.

Aucune leçon.

Aucune illumination.

Aucun diagnostic.

Seulement cette assise.
Cette respiration.
Cet étrange retour à la présence.

Et, en elle, cette douleur discrète, presque ridicule : même le désir d'absence de moi appartenait de nouveau à un moi.

# Le monde n’a pas besoin d’une nouvelle promesse

Au troisième matin à Rishikesh, Reto sut qu’il ne s’assiérait plus.

Ni aujourd’hui, ni demain. Ni un jour plus tard.

Le gong avait traversé la cour avant même le lever du soleil, doux et implacable, comme s’il n’appelait pas des hommes, mais de vieilles habitudes. Sur les tapis, des corps étaient assis dans la pénombre. Pantalons blancs. Écharpes. Gourdes. Dos droits. Visages qui s’efforçaient de regarder vers l’intérieur sans avoir l’air d’en faire trop.

Reto était assis là, lui aussi.

Son dos lui faisait mal.

Ni dramatiquement ni spirituellement. Simplement méchamment. Une douleur sourde entre les lombaires et l’entêtement.

À côté de lui était assise Mira, son aimée, droite comme une question qui croyait à sa propre réponse.

C’était elle qui l’avait amené ici.

« Seulement dix jours », avait-elle dit. « Pas comme une fuite. Comme une purification. »

Reto avait hoché la tête. Déjà trop fatigué, à l’époque, pour contredire. Peut-être avaient-ils tous deux espéré que quelque chose s’éclaircirait ici. Que Rishikesh, le Gange, le cours, le silence et les tapis du matin pourraient apporter un semblant d’ordre à ce qui, depuis longtemps, ne les portait plus.

Elle avait espéré qu’un chemin pourrait encore naître d’eux.

Lui avait espéré s’être trompé.

À présent, il était assis là, entre bâtons d’encens, consignes de respiration et douleur dans le dos, et il entendait le maître dire :

« Observez l’observateur. »

Reto faillit rire.

L’observateur.

Encore ce mot. Encore cette fine acrobatie du moi. Un moi qui observe un moi pour se persuader un jour qu’il n’en est plus un. Un dédoublement spirituel, soigneusement enveloppé de silence, de sanskrit et de pantalons en coton blanc.

Autrefois, cela l’aurait fasciné. Le témoin. La conscience pure. L’instance silencieuse derrière toute chose.

Maintenant, cela ne lui apparaissait plus que comme un tour.

Pas méchant. Pas stupide. Seulement fatigué.

Il ferma les yeux.

Il n'y avait pas d'observateur.

Pas de moi capable d'observer un moi.

Pas de metteur en scène intérieur se regardant lui-même disparaître.

Il y avait la douleur du dos.

Il y avait le souffle.

Il y avait l'odeur de pierre froide, de savon, de sueur et de bois de santal.

Il y avait un singe sur le toit.

Il y avait la respiration légère de Mira près de lui.

Il y avait le désir clair de se lever.

Pourquoi était-il ici ?

Pas existentiellement, pas profondément, pas comme un koan.

Très pratiquement.

Pourquoi était-il assis sur un tapis, pendant que le moi se déguisait déjà de nouveau en chercheur intentionnel ?

Pour Mira.

Peut-être.

Parce qu'il l'aimait. Même cela, il ne le savait plus avec certitude.

Peut-être parce qu'ils avaient tous deux espéré qu'au-delà du silence s'ouvrirait encore une porte commune. Qu'un exercice, un maître, un cours, un rituel pourraient sauver quelque chose qui, dans le quotidien, depuis longtemps, ne respirait plus librement.

Mais il savait maintenant : cela aussi était encore un marché.

S'asseoir contre de la profondeur.

Se taire contre de la proximité.

Endurer contre du sens.

Spiritualité contre relation.

Et il ne voulait plus marchander.

Ni avec Mira.

Ni avec le maître.

Ni avec la méditation.

Il ne voulait seulement plus entrer dans cet interminable emmêlement du moi qui se nomme libération et veut pourtant encore atteindre quelque chose.

Alors il se leva.

Pas dramatiquement.

Pas d'illumination, pas de protestation, pas de rupture avec la tradition. Seulement un homme qui ne voulait plus plier ses genoux sous lui pour s'approcher d'un but auquel il ne croyait plus.

Quelques têtes bougèrent. Mira ouvrit les yeux.

Son regard le trouva aussitôt.

Déception. Colère. Peur.

Reto prit son tapis, ne le roula même pas correctement, et sortit.

À la réception était assis un jeune Indien aux yeux fatigués, portant un pull sur lequel étaient inscrites, en lettres dorées :

ENLIGHTEN YOURSELF

« You want to leave the course, sir? »

« Yes. »

« Any problem? »

« Back pain », dit Reto.

L'homme hocha la tête. Le dos était une raison valable dans le monde entier.

« You can rest today and continue tomorrow. »

« No. I am done. »

« Done with the course? »

Reto regarda le pull.

ENLIGHTEN YOURSELF

« With this kind of thing. »

Le jeune homme ne comprit pas tout à fait, mais tamponna tout de même le formulaire.

C'était aussi simple que cela.

Un tampon. Une clé. Une signature. Pas de tonnerre cosmique. Pas de maître surgissant d'un coin pour dire : enfin, tu as compris.

Seulement un formulaire sur une table en bois.

Lorsque Reto sortit dans la rue, il ne se sentit pas délivré.

Seulement plus obligé.

Peut-être était-ce la première phrase simple de ce matin-là :

Le monde n'avait pas besoin d'une nouvelle promesse.

Ni de la part d'un maître.

Ni d'un cours.

Ni de lui.

Pas même de l'amour.

Il descendit vers le Gange.

Les marches étaient humides. Des restes de fleurs collaient entre les pierres. Un sadhu était assis sous un parasol et regardait son téléphone. Deux vaches barraient le chemin. Des marchands criaient. Des femmes en sari portaient des offrandes. Des touristes photographiaient tout ce qui avait l'air sacré. Un garçon vendait du chai comme s'il s'agissait de la dernière affaire avant la fin du monde.

Reto s'assit sur une marche.

Devant lui coulait le Gange.

Ni propre ni romantique, et certainement pas tel que les prospectus aiment le montrer. Mais réel. Assez réel pour n'avoir besoin d'aucune explication.

Sur l’autre rive, des silhouettes se déplaçaient comme des fourmis. Points blancs, étoffes rouges, sacs jaunes en plastique, un chien, un moine, une moto, deux enfants qui se poursuivaient. Tout se mêlait, et pourtant rien n’était faux.

Des voitures klaxonnaient. Des cloches sonnaient. Un haut-parleur crachotait un mantra que, probablement, plus personne n’écoutait vraiment depuis des années.

Et soudain, c’était parfait.

Pas beau, pas pur, pas spirituel.

Simplement parfait.

Comme si quelqu’un avait tout composé, puis oublié d’être le compositeur.

Les larmes vinrent.

Pas de douleur précise. Pas de joie précise. Pas de pensée pour l’enfance, la mère, la faute ou la perte. Cela perça simplement, comme si les vieux filtres du moi n’étaient plus stables.

Reto laissa couler.

Un homme près de lui jeta un bref regard dans sa direction, puis retourna au fleuve. Cela aussi était amical. Pas de sauvetage. Pas de question. Pas de prise.

Reto resta assis là et pleura un peu, tandis qu’un singe volait un sachet de chips à une touriste.

La vie jouait ses notes.

Fausses, bruyantes, tendres, ridicules.

Et personne ne dirigeait.

Le soir, Mira l’attendait devant la petite guesthouse.

Elle portait encore l’étole blanche du cours sur les épaules. Son visage était fermé. Ses yeux étaient rouges.

« Tu es simplement parti », dit-elle.

« Oui. »

« Le troisième jour. Sans m’en parler. »

« Parce que je ne voulais plus négocier là-dessus. »

La phrase la frappa.

« Négocier ? Je voulais que nous vivions quelque chose ensemble. »

« Tu voulais que je participe à ton chemin. »

« À notre chemin. »

« Non », dit Reto. « Au tien. »

Elle le fixa.

« C'est froid. »

« C'est clair. »

« Tu détruis tout. »

« Non. C'est déjà détruit. »

Mira inspira brusquement.

« Pour toi. »

« Tu le sens aussi. Tu l'appelles seulement autrement. »

Les larmes lui montèrent alors aux yeux.

« Tu es cruel quand tu deviens comme ça. »

« Je suis fatigué. »

« Fatigué de moi ? »

« Fatigué de lutter pour arriver quelque part. De devenir meilleur. Plus profond. Plus éveillé. Plus aimant. Cet éternel projet humain. »

Elle eut un rire amer.

« Et qu'est-ce qu'il y a de mal à vouloir grandir ? »

« Rien. Tant qu'on ne remarque pas que cela aussi est une faim. »

« Tu me présentes comme une consommatrice spirituelle. »

« Tu ne consommes pas plus mal que moi autrefois. »

« Ah, voilà le grand Reto, celui qui a tout vu. »

« Non. Le grand Reto a mal au dos et n'a plus envie. »

« De moi. »

« De cette danse. »

« Je ne suis donc qu'une danse ? »

« Non. Tu es une personne que j'ai aimée. »

Ce fut la première phrase qui fit vraiment mal.

Elle entendit le mot au passé.

Aimée.

Pas aime.

Aimée.

« Redis-le. »

« Non. »

« Si. »

« Je t'ai aimée. »

Elle le frappa du plat de la main contre la poitrine. Pas fort. Mais assez.

« Lâche. »

Il ne recula pas.

« Oui. »

« Bats-toi donc, pour une fois. »

« C'est précisément ce que je ne veux plus. »

« Parce que tu ne ressens rien. »

« Je ressens assez. »

« Alors montre-le. »

« La douleur n'a pas toujours besoin de faire du théâtre. »

« Et l'amour ? »

« Lui non plus. »

« C'est ta maladie », dit-elle. « Tu appelles paix ce qui est absence de vie. »

Reto se tut.

Non parce qu'elle avait raison.

Parce que la phrase le traversa sans trouver en lui de quoi s'accrocher.

« Tu as abandonné. »

« Non. J'ai cessé de faire un chemin avec tout. »

« Même avec nous ? »

« Surtout avec nous. »

Elle se détourna. Ses épaules tremblaient.

« Je voulais seulement que nous ne finissions pas comme ça », dit-elle doucement.

La phrase l'atteignit. Pas comme un argument. Comme un être humain.

« Moi non plus. »

« Alors fais quelque chose. »

« Je ne veux plus sauver ce qui ne fait que nous retenir tous les deux. »

Il se tut un instant.

« Je ne veux plus te promettre quoi que ce soit pour que tu restes. Et je ne veux plus recevoir de toi des mots seulement pour que je ne parte pas. »

Alors elle se mit vraiment à pleurer.

Pas joliment. Pas silencieusement. Pas spirituellement.

Simplement blessée.

Reto voulut la tenir.

Le corps le voulait. La main le voulait. Quelque chose en lui voulait revenir une dernière fois dans l'ancien mouvement : consoler, expliquer, promettre, apaiser, construire un pont pour que la soirée ne se termine pas si durement.

Mais il savait : ce pont ramenait au même cercle brûlant.

Alors il resta immobile.

Et ce fut la chose la plus cruelle qu'il eût jamais faite par amour.

Le lendemain, Mira resta au cours.

À midi, Reto la vit dans la cour, à côté d'un homme venu de France ou d'Allemagne, peut-être des deux. Grand, mince, silencieux, avec ce mélange d'ascèse et de disponibilité qui, dans les lieux spirituels, prend vite l'apparence de la profondeur.

Il l'écoutait. Vraiment. La tête baissée. Les deux mains autour de sa tasse de thé.

Mira parlait longuement.

Reto se tenait près du mur et regardait.

Cela faisait mal.

Bien sûr que cela faisait mal.

Une douleur étroite et ancienne monta en lui. Jalousie. Perte. Le petit animal offensé dans le corps, qui confond possession et amour, et qui pourtant n'a pas entièrement tort, parce que l'amour sans corps n'est souvent qu'un beau mot.

Pendant un instant, Reto voulut aller vers eux. Dire quelque chose. Poser une main sur son épaule. Se faire remarquer.

Puis, quelque part, un chien aboya.

L'homme rit doucement à quelque chose que Mira venait de dire.

Mira rit aussi.

Et la douleur demeura.

Mais elle ne reçut plus de couronne.

Pas d'histoire.

Pas d'ennemi.

Pas de droit.

Pas de grand pourquoi.

Seulement de la douleur.

Cela surprit Reto presque plus que son rire.

Il retourna vers le fleuve.

Un vieil homme y nourrissait les poissons avec de petites boulettes de pâte. Des enfants sautaient en criant par-dessus une flaque. Une vache mâchait un journal. Sur la une, il était question d'une crise politique quelconque. La vache ne lut pas jusqu'au bout.

Reto s'assit.

Les larmes revinrent.

Cette fois, il riait en même temps.

Ni heureux ni malheureux.

Simplement perméable.

Le soir, Mira revint tard.

Elle sentait la fumée, le thé et une proximité étrangère. Pas clairement. Pas prouvable. Pas même grave. Seulement autrement.

Elle s'assit au bord du lit.

« Je reste ici », dit-elle.

« Avec le cours. »

« Oui. »

« Et avec lui. »

Reto hocha la tête.

« Tu ne demandes même pas. »

« Je le vois. »

« Et ? »

« Cela fait mal. »

« Rien de plus ? »

« Si. Plus. Mais rien de cela ne me donne un droit sur toi. »

Elle se mit en colère.

« Cela sonne encore tellement noble. »

« Ce n'est pas noble. C'est misérable. »

« Alors sois misérable. »

« Je le suis. »

« Non. Tu es si calme. »

« Je n'en fais simplement plus une guerre. »

« Parfois, la guerre est plus honnête que cette paix. »

« Alors mène-la avec quelqu'un qui veut encore gagner. »

La phrase resta dure dans la pièce.

Mira pâlit.

« Tu en as fini avec moi. »

« Oui. »

Elle serra les lèvres. Puis elle hocha la tête, comme si elle avait eu besoin de ce coup précis pour ne plus courir contre du brouillard.

« Bien. »

« Non », dit Reto. « Pas bien. Seulement vrai. »

« Et maintenant ? »

« Maintenant, tu retournes à ton cours. »

« Et toi ? »

« Je continue. »

« Où ? »

« Je ne sais pas. »

« C'est tellement typique. »

« Non. Avant, j'en aurais fait de la liberté. Maintenant, je ne sais vraiment pas où aller. »

« Et cela te suffit ? »

« Rien n'a plus à suffire. »

Mira se tut.

Puis elle dit :

« Et moi, je t'ai aimé. »

« Moi aussi. »

« Pas assez. »

« Pas comme tu le voulais. »

« Et comment m'as-tu aimée ? »

Il chercha longtemps une phrase qui ne sonne pas de nouveau comme de la philosophie.

« Avec tout ce qui n'était pas déjà en fuite. »

Cela la brisa.

Elle se rassit. Cette fois, elle ne pleura pas contre lui, mais simplement en elle-même. Reto s'assit à côté d'elle, sans la toucher.

Au bout d'un moment, elle dit :

« Je voulais l'éveil, oui. Et l'amour. Et un homme qui ne disparaît pas à chaque proximité. Est-ce si terrible ? »

« Non. »

« Alors pourquoi ai-je l'impression que tu me méprises pour cela ? »

Reto se tut.

Là, elle avait raison.

Pas personnellement. Mais cette faim, cette quête, ce désir spirituel de posséder — il y reconnaissait trop de lui-même.

« Oui », dit-il. « Un peu. Mais pas toi. Ce que je reconnais en toi. »

« Toi ? »

« Oui. »

Elle hocha lentement la tête.

« Alors je suis ton ancienne erreur. »

« Non. Tu es Mira. »

« Ne le dis pas si joliment. »

« Je ne sais pas le dire autrement. »

Elle s'allongea sur le lit sans enlever ses sandales. Il resta assis. Le ventilateur tournait au-dessus d'eux.

Plus tard, elle dit :

« Si je pars avec lui, tu me haïras ? »

« Non. »

« Si je deviens plus heureuse qu'avec toi ? »

La douleur revint. Plus aiguë.

« Alors cela fera mal. »

« Mais tu ne me haïras pas. »

« Non. »

« Pourquoi pas ? »

« Parce que la haine demande du travail. »

Elle rit à travers ses larmes.

« Tu n'es vraiment pas tout à fait normal. »

« Je sais. »

Reto resta longtemps assis dans l'obscurité.

Dehors, un chien aboyait. Quelqu'un riait trop fort quelque part. Le ventilateur découpait l'air chaud en cercles fatigués.

Le monde n'avait pas besoin d'une nouvelle promesse.

Ni de Mira.

Ni d'Elias ou de n'importe quel maître.

Ni de l'éveil, de l'amour, de l'avenir, du salut, de la guérison.

Peut-être était-ce précisément cela qui était si difficile à supporter : que rien ne manque et que pourtant tout fasse mal.

Le lendemain matin, Reto fit son sac.

Deux chemises. Un pantalon. Une brosse à dents. Un carnet. Le dos lui faisait toujours mal. Le cœur aussi, à sa manière imprécise.

Il ne partit pas léger.

Mais sans mission.

Devant la guesthouse se tenaient des rickshaws, des motos, des chiens, des hommes avec des thermos, des femmes avec des sacs, un moine en baskets. Tout voulait aller quelque part. Tout se mettait en travers du chemin. Tout trouvait pourtant sa place.

En haut, dans la cour, il vit Mira. Près d'elle se tenait l'homme du cours.

Elle le vit.

Pas de signe de la main.

Ou bien si, un signe trop petit pour qu'on puisse le retenir.

Reto leva la main.

Pas comme un adieu, pas comme une bénédiction, pas comme un renoncement à la possession.

Seulement parce que la main se leva.

Puis il continua.

À la gare routière, un homme criait des destinations comme s'il vendait des destins.

Haridwar. Delhi. Dehradun. Varanasi.

Reto monta dans le premier bus venu.

Il attendit une dernière pensée.

Une phrase.

Une révélation.

Un signe.

Rien ne vint.

Le moteur démarra.

Le film de la vie continuait.

Et personne ne tenait la caméra.